

HISTOIRE DES ARMÉNIENS DE STANOZE



LIVRE D'HISTOIRE DES ARMÉNIENS DE STANOZE

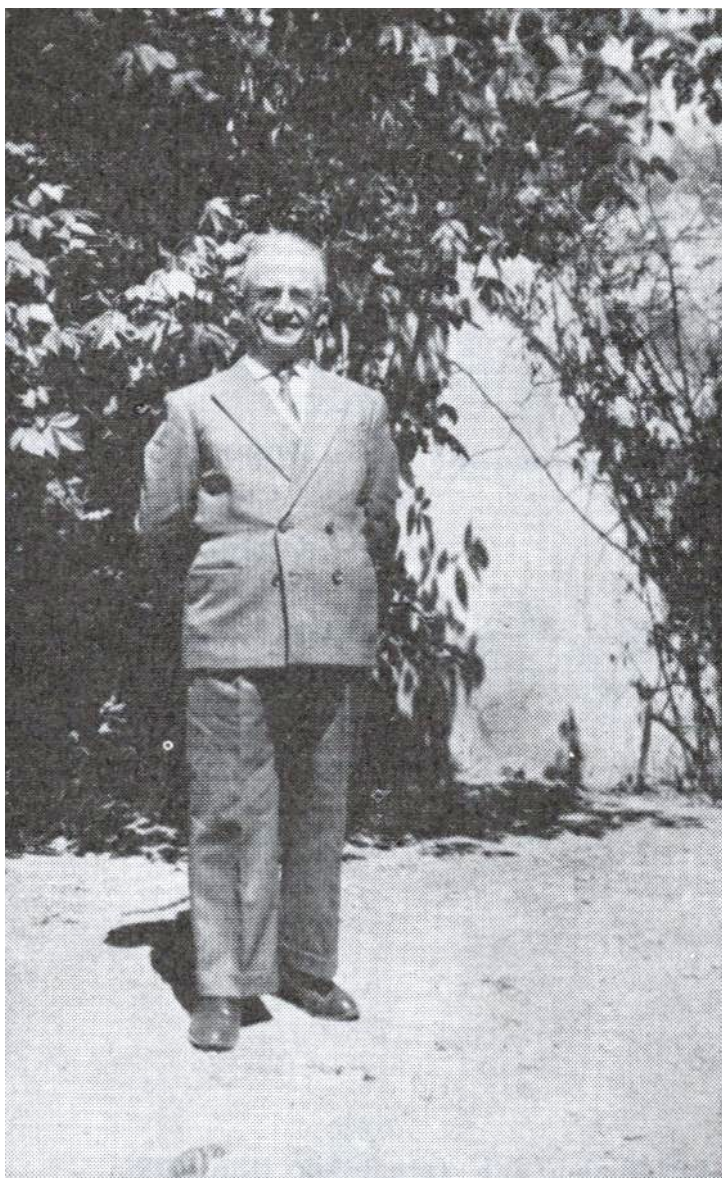
Écrit et collecté par GARABED TERZIAN

(Traduit de l'arménien)



Beyrouth 1969

Imprimerie G. Doniguan & Fils



Garabed Terzian

Photographié à l'été 1968, à l'occasion d'un voyage au Moyen-Orient.

DEUX MOTS

En présentant ce modeste travail au public, nous n'avons nullement la prétention de le considérer comme une œuvre historique complète. Éloignés de notre chère Stanoze, et privés des moyens de recherches approfondies, nous nous sommes appuyés sur les chroniques locales des villes dépendant du diocèse archiépiscopal de Galatia, notamment celle de Sivri-Hissar. Nous tenons à exprimer notre profonde gratitude aux éditeurs de ces ouvrages pour leur bienveillante autorisation.

Par ce travail, nous avons voulu sauver de l'oubli notre région natale, Stanoze, restée presque inconnue, et ranimer dans le cœur de nos compatriotes, qu'ils vivent en diaspora ou dans la patrie, le souvenir de leur ville ancestrale, afin qu'ils transmettent à leur tour aux générations futures l'histoire de leurs aïeux et de leur lieu d'origine.

Pendant des siècles, Stanoze mena une vie prospère et vibrante, jusqu'à ce que la Première Guerre mondiale la vide de ses fils les plus illustres et dévoués, tombés sous le yatagan impitoyable du Turc, comme le furent tant de villages et de villes arméniens. Ceux qui échappèrent à ce massacre furent, pour la plupart, martyrisés à leur tour par les bourreaux féroces du mouvement kémaliste.

Stanoze n'existe plus. Elle est en ruines, effacée à jamais de la carte. Puisse ce livre maintenir vivante sa mémoire dans nos cœurs.

GARABED TERZIAN

PRÉFACE

Nous éprouvons une immense joie à signer ces lignes, en donnant suite à un devoir sacré et à une mission de cœur.

Il est évident que chaque fils du peuple arménien possède, dans la mémoire de ses expériences et souvenirs accumulés, un trésor inestimable, une chronique d'or apprise par cœur. Mais beaucoup de ces souvenirs demeurent enfouis dans les réserves de l'esprit. Cependant, des individus, groupes et associations ont, au fil du temps, tenté de relater historiquement les événements du génocide arménien, et ont publié de nombreux ouvrages. C'est dans cette même voie que s'engage le présent *Livre d'histoire de Stanoze*, pour immortaliser la mémoire de ses martyrs et occuper sa modeste place dans le panthéon resplendissant de la littérature arménienne, telle une offrande de fleurs ou une couronne de laurier, en hommage à ses ancêtres saints et martyrisés.

Par souci de vérité, nous devons reconnaître que la publication de ce livre a connu de longs retards, et risquait même de sombrer dans l'oubli. Mais la visite inattendue et providentielle de Madame Alice Odian Kasparian, lettrée éminente et femme de vertu, au printemps 1967 à Paris, fut pour nous un signe de grâce et une bénédiction. À la suite de ce tournant heureux, des comités furent formés, et un travail réfléchi, assidu et fécond fut entrepris. Ainsi naquit, avec l'accord unanime de la communauté stanozienne de France, un comité d'édition, véritable faisceau d'efforts destinés à tisser l'arc-en-ciel lumineux des rêves inachevés qui avaient nourri ce projet.

Les honorables Haroutiun Keosséyan, Hovhannès Darakdjian, Kevork Aléksanian et Dr. Kégham Boyadjian, en tant que membres du Comité central, prirent en charge avec solidarité la responsabilité financière du livre. Quant à Garabed Terzian et Hovhannès Sarafian, ils se joignirent à Madame Alice Odian Kasparian pour prêter main forte tout en conservant leurs fonctions administratives.

Le Livre embrasse à la fois l'archéologie ancienne d'Angora et de Stanoze, leur histoire, leur chronologie, leurs traditions, leur économie rurale, leur architecture, ainsi que leur vie religieuse et nationale, et surtout le déroulement tragique des journées funestes du génocide, le cortège de ses martyrs.

La présence, dans cet ouvrage, de listes de noms et de photographies entremêlées n'est rien d'autre qu'un mémorial vivant et impérissable, un hommage à la fois aux disparus et aux survivants. Ce Livre n'a aucune prétention littéraire, artistique ou philosophique. Elle ne cherche qu'à unir en une harmonie unique les pensées issues de plumes d'argent, d'or ou de nacre, pour servir une cause unique et sacrée: celle de la patrie, du peuple arménien et de l'Église de Dieu.

Certes, cette œuvre ne saurait suffire à englober entièrement les multiples siècles de vie d'Angora et de Stanoze, ni à refléter fidèlement les coutumes, les mouvements populaires, les années

lumineuses ou sombres, ni l'ardeur invincible et les larmes ou sourires du passé. D'autant plus que les terres autrefois habitées par les Arméniens sont désormais réduites en poussière, et que des milliers de nos compatriotes ont rejoint le sein de l'éternité. Ainsi, par devoir de conscience, en présentant aujourd'hui ce Livre d'histoire, nous prions nos chers lecteurs de bien vouloir faire preuve d'indulgence envers d'éventuelles imperfections accidentelles. Nous n'hésitons pas, en même temps, à exprimer notre profonde gratitude à tous ceux qui, de leur plein gré, ont mis à notre disposition leurs photographies, leurs autobiographies, et ont soutenu matériellement et moralement la réussite de cette entreprise.

Nos âmes tressailliront d'allégresse si nos honorables lecteurs considèrent comme un devoir sacré le rôle de porteurs de ce flambeau.

Enfin, nous verrons dans la satisfaction spirituelle et la reconnaissance équitable de nos lecteurs une récompense lumineuse, offerte en retour de l'ardent travail, des labeurs acharnés et du dévouement désintéressé qui ont entouré la préparation de ce Livre.

Pour le compte du Comité de Publication du Livre
Le Révérend ARMÉNAG MISSIRIAN



Vue panoramique de Stanoze

PREMIÈRE PARTIE

STANOZE

TOPOGRAPHIE ET POPULATION

Stanoze, à 30 kilomètres à l'ouest d'Angora, était un village purement arménien avec une population de six mille habitants, dont un tiers d'évangéliques et le reste d'apostoliques. Le catholicisme n'y était pas entré, malgré les nombreuses tentatives de l'Église catholique d'Angora.

Ankara Tchaï et Tchebouk Tchaï, deux affluents de la rivière Sakarya, coulent parallèlement vers le sud et se rejoignent au bord des vignobles appelés Dzagchèpe (Djachèpe) et à proximité de Gedrardz Kar (en arménien : pierre coupée), une colonie purement arménienne située à 5 km de Stanoze.

La rivière Tchebouk (Tchebouk Tchaï), qui coule vers Stanoze, traverse la vaste plaine de Mihrdat (Mirtat Ovas). Cette rivière et cette vallée ont été le théâtre de deux événements historiques. La première est la victoire de Lang-Timour (Tamerlan) sur le sultan Bayezid et la capture subséquente d'Angora. Deuxièmement, dans cette région qui porte le nom du roi Mihrdat, le roi arménien a mené la guerre contre les Romains, dont les frontières de domination s'étendaient de la mer Noire à la Cappadoce et jusqu'aux confins d'Angora.

Dans cette vallée fertile, de nombreux villages portent¹ des noms remontant à l'époque byzantine, tels que Gerinthos, Pesenoz, Meranos, etc. Ces villages abritaient probablement une population chrétienne, comme en témoignent les signes de croix visibles sur les pierres des jardins et des clôtures, ainsi que les motifs en croix que les femmes traçaient sur la pâte après l'avoir pétrie.

En Turquie, quatre villages portant le nom de Stanoze sont mentionnés. Le premier est Todanos, un village arménien situé près de Sebastia. Le deuxième est Astanoze, près de Burdur, à Antalya. Le troisième, situé de l'autre côté de notre Stanoze, derrière la montagne, sur la rive de l'Ankara Tchaï, était un village habité par des Turcs. Il était connu sous le nom de Petit Stanoze, tandis que nos ancêtres l'appelaient "le village d'au-delà", tout comme ils surnommaient la rivière voisine "l'eau d'au-delà". Le quatrième village était notre Stanoze, connu dans l'Antiquité sous le nom d'Obita. Aujourd'hui, Stanoze a cessé d'exister et n'est plus qu'un amas de ruines.

¹ L'auteur écrit au présent, et bien que ces villages n'existaient probablement plus à l'époque de la publication du livre, en 1968, du moins avec leurs noms d'origine, j'ai décidé de conserver le style de l'auteur.

La vallée mentionnée ci-dessus, large de 10 à 20 km et longue de 50 km, se rétrécit soudainement, laissant place à une gorge étroite de 50 mètres de large, à travers laquelle est jeté un pont en arc, le seul reliant Ankara, Ayaş et Constantinople, préservé depuis l'Antiquité. Notre peuple l'appelait Géntéré, tandis que les Turcs le nommaient *Zéghar köprüsü*. On raconte que lorsque des hordes ennemies envahissaient la région, la population locale fuyait ou était exterminée, laissant la vallée inhabitée pendant de longues périodes. Peu à peu, des arbres poussèrent le long de la rivière, leurs branches recouvrant entièrement le pont. Les voyageurs, ignorant son existence, traversaient alors la rivière à pied. Un jour, un chien accompagnant des voyageurs disparut, mais revint bientôt sans avoir mouillé ses pattes. Intrigués, ses maîtres décidèrent de le suivre. C'est ainsi qu'ils découvrirent le pont caché, qui fut alors nommé *Zéghar köprüsü* (« pont du chien »).

Traversons ce pont, en laissant la route menant à Ayaş sur la droite (Ayaş se trouve à 15 km de ce point). Prenons à gauche pour entrer dans la gorge en suivant le cours de la rivière, en direction des deux moulins, distants d'un kilomètre l'un de l'autre, et entrons Stanoze, situé sur la rive droite de la rivière et s'étendant sur un kilomètre.

Stanoze se composait de quatre quartiers. Le premier était le quartier des Odian, également appelé Hadji Khodé Mahallesi². Le deuxième était le quartier des Haronian (Haron oğlu³ Mahallesi). Le troisième était le quartier de Sinab, que notre peuple appelait Sinab oğlu Mahallesi. Enfin, le quatrième était le quartier de David, connu sous le nom de Davoud oğlu Mahallesi.

La ville comptait deux églises, une salle de réunion, deux écoles, un bain public à moitié construit, un marché d'artisanat divers et un khan. La plupart de ces biens étaient des propriétés nationales, et leurs revenus étaient utilisés pour satisfaire les besoins religieux et éducatifs.

À l'entrée du quartier des Davidian se trouvaient les maisons de plusieurs fonctionnaires turcs à la retraite. Plus loin, un bâtiment gouvernemental avait été construit près de la source, avec une petite école à l'étage. C'est ici que le *hodja* récitait des passages du Coran, qu'une douzaine de garçons turcs répétaient en se balançant. Plusieurs autres garçons turcs visitaient notre école et pratiquaient l'arménien, bien qu'ils ne suivaient pas les cours <d'arménien>.

Dans ce quartier vivaient la famille de Hadji Hovhannès Kassabian, les Mouradian, les Gherian, Nichan Doctorents, les Ethem<ian> et l'institutrice Manane, soit environ cent cinquante maisons.

Le quartier des Odian s'étendait sur les rues faisant face à la rivière, jusqu'à la maison des Kabzimalian, et se terminait par celle d'Arsèn Türkménian, à côté de laquelle se trouvait une mosquée.

Plus de deux cents familles vivaient dans ce quartier, parmi lesquelles celles des Odian, Kabzimalian, Djerikian, Margossian, Hadji Haronian, Gondjikian, Gheremlian, Sofian, Darakdjian,

² Mahallesi (Turc) - quartier.

³ Oğlu (Turc) - « fils de... » ; dans ce contexte - le quartier des fils de Haron (Haronian).

Tachdjian, Avakian, Vartérian, Boyadjian, Sinanian, Djédjéyan, Hadji Rafaélian, Balabanian et Sériounian. Le marché faisait également partie de ce quartier.

Le quartier des Haronian commençait à la maison des Kéoséyan et était traversé par une rue menant à la rive du fleuve. C'était le plus grand bloc, avec des maisons construites à flanc de montagne. Sur la colline se trouvaient les demeures des familles Dér-Khorèn, Matéossian, Daghlilian et Béthlémémian, à proximité desquelles se trouvait la source du Bassin (*Havuz*, en turc).

Un peu plus bas se trouvaient la salle de réunion et l'école protestantes, ainsi que les maisons des familles Yéghiayan, Kirémidjian, Mesnélian, Sarafian, Yazidjian, Yanyan, Nersésian et Bulbulian. Au centre se situaient les maisons des familles Hadji Tanielian, Aslanian, Paradian, Haronian, Baghadian, Kahvédjian, Balabanian, Saakian, Simonian, Der Toumayan et Térzian. En contrebas, au bord de la rivière, vivaient les familles Demirdjian, Alékian, Zadigian et certains de la famille Balabanian, soit environ 250 maisons au total. À proximité, un pont permettait de rejoindre la source située en face ainsi que l'église du Saint-Sauveur. Lors des crues de la rivière, ce pont était le seul moyen d'accéder aux jardins et aux vignobles de l'autre rive.

Le troisième quartier était celui des Sinabian, qui débutait à un endroit appelé Keoché Bachi et remontait une rue diagonale jusqu'à l'école apostolique arménienne et l'église des Quarante Enfants. Ce quartier, comptant environ deux cents maisons, s'étendait sur deux rangées, depuis le pied des falaises jusqu'aux cimetières. Les familles Karageozian, Diratsouyan, Tchidémian, Ghavazian, Kélémdjian, Vartopian, Sinabian, Tchakedjian, Tchatcherian, Kiabakdjian, Hovsépian, Godgodian (Gorgodji), Alsezian et les Chamo vivaient dans ce quartier. Le cimetière se terminait par une source située sur son côté supérieur, appelée la source inférieure.

Cimetière et khatchkars

Stanoze possédait deux cimetières : l'un, entouré d'une clôture, appartenait aux fidèles de l'Église apostolique arménienne, et l'autre, aux évangélistes. Les tombes étaient simples, à l'exception de celles de quelques notables, ornées de magnifiques pierres tombales. Toutes les tombes portaient cependant soit une croix, soit une épitaphe sobre.

Il existait également plusieurs sanctuaires, notamment les khatchkars de la Vierge Barbara (Varvarésa) et de Mesghat Néné, devant lesquels les pèlerins allumaient des bougies. Les rochers du Fugitif Parlant (Khosogh Pakhadz) et de Boghos-Bédros portaient également des croix sculptées dans leurs recoins. De même, dans les chambres souterraines de nombreuses maisons, où les habitants se réfugiaient pendant les persécutions religieuses, des croix étaient gravées, et ces lieux servaient à prier. À l'origine, la zone où se trouve l'église du Saint-Sauveur était elle aussi un lieu de pèlerinage.

Jardins et vignobles

Tout comme la ville était divisée en quartiers, les vignobles étaient également répartis en districts, appelés Dzorin Dérén, Millik, Tamk, Karakeoz, Baroni Takht et Dzagchép (ou Djachép). Les jardins, quant à eux, étaient situés en face de la ville, mais ne portaient pas de noms spécifiques.

À partir du pont supérieur, sur la rive opposée, s'étendaient des jardins longeant la ville. Ils étaient irrigués grâce à un barrage de distribution d'eau situé sous le pont de pierre, qui alimentait également deux moulins. Les délicieuses aubergines, tomates, concombres et laitues de ces jardins étaient très prisées sur le marché d'Ankara. Au-dessus des jardins se trouvait l'église du Saint-Sauveur, connue pour exaucer les vœux, au pied de laquelle jaillissait une source d'eau froide.

Ces jardins, véritables ornements de la ville, s'arrêtaient à l'entrée du cimetière. Ensuite débutaient les vignobles, qui s'étendaient de part et d'autre de la rivière jusqu'aux rochers du Fugitif Parlant et au confluent des rivières d'Ankara et de Stanoze.

La ville comptait quatre sources, mais lors des périodes de sécheresse, la rivière venait à la rescousse pour subvenir aux divers besoins quotidiens de la population. Un projet visait à acheminer de l'eau depuis des sources éloignées pour alimenter le nouveau bain public, ce qui aurait augmenté le nombre de points d'eau disponibles. Malheureusement, ce plan n'a jamais été réalisé en raison du déclenchement de la Première Guerre mondiale.

À un kilomètre de la source inférieure, en tournant à droite des sanctuaires mentionnés précédemment, se trouvait la source inépuisable et le bassin, situés à proximité de la maison des Avakian. Ce bassin était l'un des lieux de loisirs estivaux prisés par les habitants de la ville.

À cinq cents mètres de là se trouvait Millik, où les falaises se resserraient, formant un passage étroit pour la rivière. Au-delà de cette courte gorge, la vallée s'élargissait et laissait place aux vignobles. Sur le côté droit s'étendaient les vignobles des Hadji Tanielian, tandis que devant se trouvaient les vignobles de Tamk, appartenant aux familles Kapzimalian, Sourénian, Odian (Hadji-Khodéyan), Arsèn Türkménian, Ghazarossian et Térziyan. Les vignobles situés à flanc de montagne étaient la propriété de Haroutioun Paradian, un fonctionnaire de la Régie⁴. Ces vignobles produisaient des raisins nobles. Une source pérenne, dotée de son propre bassin, se trouvait également à cet endroit. Son entrée était ornée de deux statues de lions.

Un peu plus bas, en longeant le vignoble des Matéossian, on atteignait Karakeoz, où une gorge s'ouvrait, bordée de vignobles de chaque côté. Les raisins de ces vignobles, réputés pour leur douceur, donnaient un vin très prisé. Les vignobles des Zadigian, des Balabanian, des Simonian, des

⁴ La « Régie des Tabacs » (appelée simplement « Régie ») de l'Empire ottoman était une société anonyme turque, contrôlée par l'État mais cotée à la Bourse de Paris. Elle détenait le monopole du tabac dans l'Empire.

Melkonian, de Zaptiyé Krikor, et plus en hauteur, des Dantzaskents, jouissaient d'une grande renommée.

Après avoir parcouru encore cinq cents mètres, on atteignait les vignobles des Keoséyan et des Hadji Haronian sur la droite. Devant eux s'étendaient les vignobles appelés Baroni Takht, appartenant aux familles Balabanian (les Baroumcha), Kassabian et Dilbérian. En quittant la route de Gedradz Kar (Pierre Coupée), qui traversait cette zone, on tournait à gauche, là où débutaient les vignobles de Dzagchèpe. Sur une distance de deux kilomètres le long des rives de la rivière, divers types d'arbres fruitiers prospéraient. Ces vignobles appartenaient aux familles Kahvédjian, Paradian, Kélémdjian, Boyadjian, Bulbulian, Gharibian, Tchidémian, Séyisian, ainsi qu'aux familles de Gouyr Manane (Manane l'Aveugle) et d'Anasdas Hagop Agha. En raison de leur emplacement près du confluent de deux rivières, ces vignobles étaient parfois inondés, entraînant la perte des récoltes.

Au confluent des rivières se trouvaient des rochers appelés Khosogh Pakhadz (le Fugitif Parlant), dans lesquels plusieurs salles avaient été creusées, servant de lieux de prière aux débuts du christianisme. On peut y observer des fonts baptismaux, une armoire en forme d'autel, plusieurs images représentant des anges et des signes de croix sculptées sur les murs. À seulement cinq cents mètres de cet endroit, la plaine s'élargissait en direction de Gedradz Kar (Pierre Coupée), où 10 à 15 familles vivaient en se consacrant à l'agriculture.

Grâce à l'abondance d'eau dans les rivières au printemps, le jardinage prospérait ici. Les familles Kirémidjian, Türkménian, Simonian, Dzadourian et Davoudian, qui se consacraient à la culture fruitière, récoltaient des productions abondantes. Le chemin de fer partait de cet endroit et longeait la rivière qui descendait d'Ankara. Lors de sa construction, la compagnie ferroviaire proposa aux habitants de Stanoze de faire passer la voie à travers leurs jardins, mais ces derniers refusèrent, préférant préserver les vignobles et les jardins situés sur l'autre rive.

Dans les gorges avoisinant Stanoze, il arrivait parfois que des affrontements éclatent avec des Turcs venus voler les récoltes, et les voleurs étaient alors punis. Pour cette raison, lorsque les paysans turcs du voisinage se rendaient à Stanoze pour leurs affaires, ils craignaient de commettre la moindre atteinte.

L'été, les habitants passaient trois à quatre mois dans les vergers ; chacun était en bonne santé et joyeux. Vers le soir, ils descendaient jusqu'à la rivière, pêchaient des poissons — le *Bourmadan* et le *Téghin* (jaune) —, qu'ils mangeaient grillés au feu ou frits. Si les adorateurs de Bacchus s'y trouvaient aussi, le *saz* et le *keman*⁵ réunis, ils passaient des moments gais et joyeux.

Stanoze avait toutes sortes de fruits, sauf la pêche : abricots, poires, pommes d'été et d'hiver, raisins de multiples variétés — *bouloud*, *tchavouch*, *kehribar*, *guiul*, *hevenk*, *haser*, *tchamichtsou*,

⁵ Instruments de musique.

biuzgiulliu, hodavèd. Mais la vigne à vin doux (*khaghtsou*, « de sirop ») y était la plus abondante ; on en faisait à la fois du vin et du *roup* (*pékméz*, sirop de raisin). Les melons et pastèques y poussaient aussi très bien ; surtout ceux du côté de l'Eau d'Au-delà, réputés pour être les plus savoureux.

EAUX MINÉRALES

(Extrait des mémoires de l'institutrice Hobbé)

Dans la province d'Angora, non loin de Stanoze, nous avons quatre sortes d'eaux minérales, utilisées pour soigner les douleurs intestinales, les rhumatismes, la lèpre, les plaies et d'autres maladies.

La première était celle de Dasdali, située entre Ayaş et Beypazarı. Elle était très bénéfique pour les maladies des intestins. Bien qu'elle ressemblât à une eau thermale naturelle, elle possédait des propriétés laxatives. On l'utilisait à la fois pour la boire et pour s'y baigner. En même temps, une diète complète était une condition nécessaire.

La deuxième était Kızılca, où se trouvaient des bains destinés à soulager les douleurs articulaires et les maux d'estomac. Près de ces bains d'eau chaude avaient été construits des auberges bien organisées, où venaient des malades de villes lointaines ainsi que des visiteurs cherchant un air plus sain. Ils y restaient parfois des mois entiers, profitant aussi des sources d'eau fraîche des forêts environnantes.

Les hommes et les femmes disposaient de bassins séparés, où les malades prenaient deux bains par jour.

La troisième source se trouvait près de Mallı Köy. Elle possédait un bain spécialement réservé aux personnes atteintes d'eczéma. Des malades venaient de très loin pour s'y soigner : ils descendaient dans un bassin rempli de boue, puis s'allongeaient plusieurs heures au soleil. Ensuite, ils se lavaient en s'immergeant plusieurs fois dans un bassin d'eau claire. Cette procédure devait être répétée pendant au moins une semaine afin d'en tirer pleinement les bienfaits. Ce bain ne disposant pas des commodités nécessaires, les malades venaient le matin et retournaient chez eux le soir.

La quatrième source était celle de Haïmana, à environ cinquante kilomètres de Stanoze. Son eau, qui coulait continuellement, avait la propriété de guérir les plaies. Il y avait un bassin assez grand pour que cinq à dix personnes puissent s'y baigner en même temps.

Parmi les habitants de Stanoze, les meuniers Paradian, Alikian, Simonian et d'autres se rendaient souvent à Haïmana pour leur travail. Parfois, ils y emmenaient aussi leurs familles lorsque quelqu'un avait besoin de soins, et ils y restaient un certain temps.

Ainsi, Stanoze était entourée de sources thermales dont pouvaient profiter tous ceux qui avaient besoin de guérison.



De gauche à droite, debout : Haroutioun Balabanian, Kevork Balabanian.

Assises : Sofi Balabanian, Mariam Balabanian.

LES MŒURS ET LA VIE DU PEUPLE

L'une des vertus caractéristiques des habitants de Stanoze était la sacralité de la famille, ainsi que la sincérité et l'hospitalité qu'ils manifestaient dans leurs relations sociales — des qualités héritées de leurs ancêtres et préservées jusqu'à nos jours.

À l'intérieur de la maison, le patriarche (le grand-père) régnait en maître, et tous — grands et petits — lui obéissaient avec respect. Même après leur mariage, les jeunes continuaient à témoigner de la déférence envers leur père. Autrefois, en présence de leurs parents, ils ne fumaient pas, n'échangeaient aucune parole d'amour avec leur épouse, et ne montraient pas d'affection ouverte envers leurs enfants.

La grand-mère était l'intendante du foyer et la gardienne morale de la famille, toujours prête à recevoir et à honorer les invités.

Selon la tradition, une jeune mariée devait apprendre à obéir à sa belle-mère, tandis que la grand-mère racontait à ses petits-enfants des histoires anciennes et récentes, tirées de la vie de leurs ancêtres, les exhortant à éviter les mauvaises voies et à vivre dans la pureté morale.

Les habitants de Stanoze conservaient fidèlement les mœurs et coutumes héritées de leurs aïeux. Lors des fêtes ou des noces, parents et alliés se témoignaient un respect mutuel.

Les adultes veillaient constamment sur les enfants et les adolescents : la moindre parole ou action inconvenante était réprimandée par les avertissements « *c'est honteux !* » ou « *c'est un péché !* ». Le sentiment de pudeur était inculqué dès l'enfance, de sorte qu'en grandissant, ils faisaient tout pour éviter toute conduite honteuse. Être désobéissant était considéré comme une honte. Si une fille parlait trop, les anciens la reprenaient en disant que, plus tard, aucun mari ne voudrait d'elle.

Lorsqu'une jeune fille recevait des invités ou se trouvait en présence de ses parents, elle restait silencieuse et respectueuse. Si une personne âgée commençait à rouler une cigarette, la jeune fille lui tendait le feu. En servant le café ou l'eau, elle gardait les mains croisées sur la poitrine jusqu'à ce qu'on lui rende la tasse vide. Ceux qui étaient assis près de l'invité disaient : « *Que ce soit doux !* », et celui qui buvait répondait : « *Puissiez-vous vivre dans la douceur !* »

Au moment du départ du visiteur, la fille de la maison apportait ses chaussures, les plaçait devant lui, puis l'accompagnait jusqu'à la porte.

Croyances et coutumes

Les habitants de Stanoze ont toujours été pieux et ont placé leur confiance dans la Sainte Croix avec une profonde dévotion chrétienne. Dans les moments de détresse, ils priaient Dieu. Le matin, ils commençaient leur travail par une prière. Ils croyaient aux miracles, dont leurs ancêtres témoignaient.

On ne se souvient d'aucun qui se soit converti à l'islam, même dans les jours les plus terribles. (Certains Arméniens d'Ankara, pour échapper à la mort, avaient renié leur foi, mais une fois le danger passé, ils étaient revenus à leur religion d'origine.)



Dédé Semerdji avec ses fils et ses petits-enfants ; seuls la bru et les petits-enfants ont survécu - Paris.

Bien qu'ils fussent profondément religieux, ils croyaient aussi à l'existence des bons et mauvais esprits, appelant les bienveillants « mené aghëg » — « meilleurs que nous ».

La crainte de Dieu et la mise en pratique des Dix Commandements guidaient les familles arméniennes sur le droit chemin. La sainteté du mariage était respectée au sein du foyer arménien.

Les femmes ne portaient pas de voile, et les épouses ou filles des proches étaient considérées comme des sœurs. Les hommes étaient prêts à verser leur sang pour défendre leur honneur.

Les Stanoziens étaient hospitaliers par nature. Les relations familiales s'exprimaient souvent à travers des festins et célébrations communes. Il n'y avait pas de fête ou de réjouissance sans la présence des parents et des beaux-parents. Ces relations mutuelles assuraient la cohésion et la solidarité entre les familles.



Sarkis Der Toumayan et sa famille ; lui-même a été massacré en 1915 avec son fils. Seul Hagop a survécu — connu comme propriétaire d'une usine de tricot - Paris.

Les habitants de Stanoze étaient en général robustes et travailleurs. Ils étaient propres, tant physiquement que moralement, et soignés dans leur tenue : même le plus pauvre portait des vêtements simples mais toujours propres.

Malgré leur hygiène exemplaire, la fièvre et les rhumatismes étaient fréquents. Les métiers manuels y contribuaient : les tisserands, travaillant dans des ateliers creusés d'un mètre de profondeur, souffraient souvent d'humidité et développaient des douleurs articulaires ; de même, les meuniers, contraints d'entrer pieds nus dans les canaux pour nettoyer ou réparer les conduits d'eau, devenaient parfois victimes de rhumatisme ou de crises de tétanie.

Bien qu'ils eussent un médecin et un pharmacien, les habitants de Stanoze se soignaient le plus souvent avec les remèdes transmis par leurs ancêtres. Ils ne faisaient appel au médecin qu'en dernier recours, lorsqu'il n'y avait plus d'autre espoir.

Les barbiers faisaient aussi office de demi-médecins : ils arrachaient les dents, pratiquaient des saignées, posaient des sangsues, ou encore appliquaient des cataplasmes à la moutarde (lap'a) pour calmer les douleurs.

Au début, on ne connaissait pas encore « l'aspirine », mais le quinine était très utilisé : on enveloppait la poudre de quinine dans du papier à cigarette ou du papier fin, et on la donnait au malade à avaler.

Pour certaines douleurs, on pratiquait la ventouse. En revanche, ils n'avaient aucune connaissance de l'appendicite : lorsqu'une personne en mourait, on disait simplement qu'elle était morte d'un mal de ventre.

Les familles aisées et les jeunes femmes suivaient la mode occidentale. Après l'établissement de la ligne de chemin de fer Istanbul–Ankara, les échanges entre les villes devinrent plus fréquents, et peu à peu, même les couches plus modestes commencèrent à adopter la mode européenne.

Cependant, certains hommes continuaient à s'habiller à l'orientale, car ils avaient des relations commerciales avec les Turcs de la région. Cette diversité vestimentaire se remarque d'ailleurs sur les photographies de famille.

Les femmes âgées gardaient leur voile traditionnel sur la tête. Le dimanche et les jours de fête, tout le monde s'habillait avec élégance pour aller à l'église ou à la réunion communautaire.

Il n'y avait pas d'habitude de boire dans les cafés, mais en hiver, lors des visites familiales, et en été, pendant les réunions dans les jardins ou vergers, on servait sur les tables du vin et de l'eau-de-vie faits maison.

Pour l'éclairage, on utilisait d'abord l'huile d'olive, versée dans un petit récipient avec une mèche enfoncée à l'intérieur. Plus tard, lorsque le pétrole se répandit, les gens commencèrent à utiliser des lampes à huile.

Comme la demande d'huile était importante dans les villages, des fabriques d'huile furent établies. Stanoze en possédait une elle aussi, dont les ruines étaient encore visibles en face de la mosquée. Ces fabriques étaient appelées Bezirkhané, et les marchands qui vendaient l'huile étaient connus sous le nom de Bezirgian.

À l'église, la bougie de cire blanche remplaça un temps la bougie de cire d'abeille, mais cette dernière, ainsi que l'huile, continuèrent à être utilisées pour l'éclairage de l'église.



Madame Nounig Dadourian avec ses deux fils, Krikor et Sdepan, et sa fille, Annig.

Musique et danse

Les habitants de Stanoze aimaient la musique et la danse. Jusqu'aux années 1800, en plus des chants religieux, ils chantaient aussi des chants populaires arméniens. Bien que les chansons turques et arabes (« şarkı ») aient commencé à se répandre, de nouvelles chansons nationales arméniennes avaient également fait leur entrée à Stanoze. Celles-ci étaient souvent chantées lors des festins et des mariages. Ces nouveaux chants étaient apportés par les étudiants fréquentant les lycées et internats, qui les faisaient connaître durant leurs vacances.

Les artisans de Stanoze travaillaient en général dans un esprit de coopération. Les meuniers et cordonniers avaient leur propre association, qui venait en aide à ses membres nécessiteux, à l'église et à l'école, et facilitait aussi le crédit pour ceux qui vendaient des marchandises à tempérament.

Certains contractaient des emprunts à intérêt, en déposant leurs bijoux en gage, mais leurs proches s'en affligeaient et leur proposaient volontiers de l'argent sans intérêt.



Musiciens de Stanoze.

Alimentation et réserves

Les provisions d'hiver étaient préparées à l'avance. On assurait les abricots, poires, aubergines, haricots secs, lentilles et pois chiches, et on préparait la salsa de tomate ainsi que le sirop de raisin (*roub*). Les cornichons, faits à partir de piments, choux, aubergines et tomates vertes, étaient conservés dans de petites jarres. Les fruits séchés — raisins, poires et pommes — (*hévengue*) étaient gardés dans le cellier.

Une fois la vendange terminée, on rentrait à la maison pour préparer le vin et l'eau-de-vie. Ensuite commençait la préparation du blé concassé (*korkot*) et du blé pilé (*dzédzadz*). Les voisins se réunissaient pour faire bouillir le blé. Le blé pilé (*dzédzadz*) se préparait ainsi : chaque quartier possédait un grand mortier de bois dans lequel on pilait d'abord le blé ; après avoir retiré le son, on le moulait sur une meule et on le tamisait. La farine fine recueillie sous le tamis était réservée pour la préparation du *tarhana* (soupe fermentée), tandis que le blé pilé était entreposé pour l'hiver.

Pour préparer le *tetmadj* (appelé aussi *makharna*), on pétrissait la pâte, on l'étalait en fines feuilles, puis on les faisait sécher au four.

Venaient ensuite les préparatifs de la viande. En hiver, on n'avait pas besoin d'aller au marché, car à l'automne on abattait une vache ou quelques moutons pour préparer de la viande séchée (*pastirma*) et des saucisses (*yérchig*). Une partie des os, encore garnis d'un peu de viande, était séchée pour être utilisée plus tard dans les soupes. On préparait aussi du *khiavurma* (viande confite dans la graisse) que l'on ajoutait ensuite aux plats d'hiver.



M. et Mme Bedros Tachdjian avec leurs enfants ; seule la fille a survécu.

L'huile d'olive étant importée, on utilisait de préférence du beurre fondu, et certains y mélangeaient de la graisse de queue de mouton. (Les moutons de Stanoze, contrairement à ceux de l'Ouest, n'avaient pas de petite queue : chacun possédait une queue grasse pesant de 3 à 5 kilos.)

Les habitants de Stanoze ne manquaient jamais de pain, car ils avaient leurs meuniers, qui, à l'automne, envoyaient la farine moulue à chaque famille. Chaque quartier possédait son four, où chaque foyer faisait cuire son pain une fois par semaine. Le pain étant l'aliment de base, les plats étaient souvent préparés sous forme de sauces ou de ragoûts destinés à être mangés avec du pain.

Les épiciers vendaient toutes sortes de légumineuses et de fruits, tandis que les bouchers abattaient des moutons et des agneaux deux fois par semaine pour répondre à la demande de viande fraîche. (La vente de viande de veau ou de bœuf n'était pas dans les usages.)

Pour le chauffage, on utilisait le bois, les branches ramenées des vergers et le charbon acheté dans les villages turcs. Certaines familles modestes, ne pouvant se le permettre, fabriquaient leur combustible domestique à partir de bouses de vache séchées, appelées *kouchkur* (*gouchkur*).



Sara Boshbazian avec ses enfants et petits-enfants.

La pêche et la chasse

La pêche était une activité quotidienne. La rivière de Stanoze regorgeait de poissons savoureux que les pêcheurs capturaient, du printemps à l'automne, à l'aide de filets et d'autres moyens. Pendant la saison estivale, le poisson jaune et le poisson appelé *bourmad* faisaient partie du repas quotidien des habitants installés dans les vergers. À l'automne, les poissons jaunes pêchés étaient gras et excellents à faire sécher ; on faisait aussi sécher du hareng salé.

La chasse se pratiquait au printemps et à l'automne. Parmi les oiseaux, on chassait en grand nombre la perdrix et le merle. En hiver, on capturait des lièvres et des renards. Dernièrement, il avait été autorisé de chasser le renard en hiver à l'aide d'appâts empoisonnés, à condition de les placer à distance des troupeaux de moutons et des autres animaux domestiques.

L'élevage

Pour l'élevage, la vallée de Stanoze ne disposait pas de pâturages, mais les bœufs et les troupeaux de moutons du bourg paissaient sur les champs situés au-dessus de la vallée, couvrant une superficie de 10 à 15 km².



Garabed Sourénian
Fabricant de sofe



Zerôn Sinabian
Teinturier de sofe, massacré en 1915

Presque chaque famille possédait une vache ou un buffle, dont le lait servait à produire le yaourt et le beurre. Certaines familles achetaient un veau et le confiaient à un paysan turc, qui le nourrissait et fournissait en retour le lait et le beurre⁶. Les descendants issus de cet arrangement étaient partagés à parts égales entre le paysan et le propriétaire de la vache. Cette entente reposait sur une confiance totale, sans contrat ni reçu.

Pour leurs déplacements quotidiens ou leurs voyages, les habitants possédaient un cheval ou un âne. Quant aux charretiers, qui transportaient des marchandises sur de longues distances, ils avaient plusieurs chevaux.

Lors des jours de grand froid, le troupeau ne sortait pas : on le nourrissait à l'étable.

Les métiers et occupations des habitants de Stanoze étaient les suivants : le tissage de *sofe* (une espèce de tissu fabriqué en poil de chèvre, analogue à l'alpaga), la fabrication de châles, la cordonnerie, la menuiserie, la maçonnerie, l'étamerie, la chaudronnerie, la sellerie, la forge, la bijouterie, la couture, etc. Parmi leurs occupations principales, on comptait : la boucherie, le commerce d'épicerie, la vente de tissus, le négoce et la sériciculture (élevage du ver à soie).

⁶ La logique n'est tout à fait claire, mais c'est ainsi que c'est formulé dans le texte original. Il semble plutôt qu'il soit question d'un paysan turc qui s'occupait de la vache d'autrui et gardait en échange une partie du lait, etc. pour lui.

Tissage du châle

Bien que le tissage de tapis ne fût pas très développé, le tissage du châle fut, après la fabrication du *sofe* de Stanoze (voir la section précédente), leur métier le plus florissant.

Le véritable châle est un tissu finement tissé de laine, mais les habitants de Stanoze appelaient aussi châle leurs épais tissus servant à recouvrir les planchers en bois des maisons. Les tapis qu'ils utilisaient, colorés, solides et résistants, étaient généralement tissés par les Kurdes de la région de Haymana, eux-mêmes anciens migrants venus d'Arménie, qui avaient apporté avec eux cet artisanat.

Pour tisser un châle, on filait ensemble la laine et la soie brute (*brôn*) à l'aide d'un "*menguéré*" — un outil de filage en bois, mince et en forme de croix, long d'environ 25 cm, composé de trois pièces. Le fil s'y enroulait jusqu'à remplir la bobine centrale ; on retirait ensuite les croix de bois, et la fibre restait enroulée sous forme d'écheveau. Le tissage des châles se faisait dans les ateliers de *sofe*.



Madame Élisabét Matéossian,
épouse de Hayrabad Matéossian



Hayrabad Matéossian, marchand de
sofe de Stanoze, massacré en 1915

Meunerie

La meunerie était l'un des métiers les plus importants de Stanoze. Les moulins, situés parfois jusqu'à 100 km à la ronde, étaient pour la plupart exploités par des artisans de Stanoze, dont certains étaient propriétaires de leur moulin.

Pendant l'hiver, tous les moulins cessaient de fonctionner à cause du gel, mais au printemps, le travail reprenait et se poursuivait jusqu'à la fin de l'automne. Les meuniers rentraient alors chez eux, ayant assuré leurs provisions pour l'hiver et économisé de coquettes sommes d'argent.

Nombre d'entre eux possédaient un cheval, qu'ils utilisaient pour les divertissements d'hiver : jeux équestres, courses de chevaux où les cavaliers se lançaient des bâtons, et compétitions d'adresse et de bravoure.



Garabed Boyadjian avec sa famille (Ganondji)

Cordonnerie

La cordonnerie était un autre métier important. La proximité d'Ankara (Angora) permettait aux nouvelles modes d'y parvenir rapidement.

Les cordonniers de Stanoze ne se contentaient pas de répondre à la demande locale : ils allaient également jusqu'à Nallıhan, où ils formaient de nouveaux apprentis.



Les frères Kasparian (jumeaux) ;

Au centre : Hovhannès, ancien président de la Société de Bienfaisance de Bucarest

Maçonnerie

Les maçons de Stanoze travaillaient en étroite coopération avec les charpentiers, car leurs métiers se complétaient dans la construction des maisons.

Ils se rendaient également dans les villages turcs environnants, où ils étaient souvent occupés du début du printemps jusqu'à la fin de l'automne.

Les forgerons, ferblantiers, selliers et orfèvres exerçaient leurs métiers en répondant aux besoins de la population locale.

Les bijoux, quant à eux, provenaient principalement de Sivri Hisar.

Étamerie

Outre les petits ustensiles vernissés utilisés pour les plats en sauce, les grands récipients étaient faits de cuivre, ce qui nécessitait un étamage fréquent afin d'éviter tout risque d'empoisonnement.

Les étameurs étaient donc presque toujours occupés, et leurs chaudrons étamés étaient la fierté des maîtresses de maison dans leurs cuisines.

Le tissage de tapis faisait aussi partie des arts artisanaux, mais la production restait limitée à un petit nombre de pièces.



Arsèn Turkménian, de l'École de sériciculture de Brousse

Sériciculture

La sériciculture (élevage du ver à soie) était une activité en plein essor.

Des compatriotes — Arsèn Türkménian, Hovhannès Kahvédjian et quelques autres — étaient partis à Brousse (Bursa) pour y suivre des cours de sériciculture.

De retour à Stanoze, ils se mirent activement au travail, procurant des œufs de vers à soie et guidant tous ceux qui, en plus de leurs occupations habituelles, se lançaient dans cette nouvelle activité printanière.

L'entreprise connut un franc succès, et le nombre d'éleveurs augmentait d'année en année, à tel point que de nombreux vergers et jardins de Stanoze et de Gedradz Kar furent consacrés à la culture du mûrier.



M. et Mme Hovhannès Kahvédjian



M. et Mme Haroutioun Djerekian

Commerce

Les commerçants étaient peu nombreux et s'occupaient de petits échanges, travaillant souvent comme mandataires pour de riches négociants arméniens d'Ankara.

Parmi les familles commerçantes de Stanoze, plusieurs — Sirounian, Kabzimalian, Avakian, Matéossian, et d'autres — faisaient le commerce et la production de *sofe*, de laine, de soie brute et de coton.

Certains marchands de tissus et épiciers approvisionnaient non seulement Stanoze, mais aussi les villages turcs des alentours.

L'horticulture ne connut un véritable essor qu'à partir des années 1920.

COUTUMES ET JOURS DE FÊTE

Nouvel An — À Stanoze, le Nouvel An offrait une occasion privilégiée de réconciliation entre parents et amis en désaccord. C'était la fête du pardon et de la réconciliation. Pour le Stanozien, il fallait que l'année écoulée emporte avec elle le passé, afin d'accueillir la nouvelle année dans la paix.

Ce jour-là, les familles, parents et beaux-parents se réunissaient autour de tables abondamment garnies de fruits et de douceurs, et accueillaient la nouvelle année dans la joie et la bonne humeur.

Les pauvres n'étaient jamais oubliés durant les fêtes : des dons de nourriture, de vêtements et d'argent étaient rassemblés dans la salle de charité de l'église puis distribués aux nécessiteux.

S'il arrivait qu'un Arménien étranger se trouve devant la porte de l'église, tous l'invitaient spontanément à se joindre à leur joie et à leur célébration.

Noël — Le Noël suivait le Nouvel An et était célébré avec une grande solennité.

Bien que tout soit recouvert de neige, que les routes et la rivière soient gelées, les habitants — jeunes et vieux — remplissaient l'église.

Les enfants, pour leur part, se préparaient des mois à l'avance afin de lire à l'autel des passages chantés ou non chantés, tirés des Saintes Écritures. Les parents, émus et fiers, les écoutaient réciter, recevant de toutes parts des félicitations affectueuses : « *Atchket louys !* » (« Que ta vue s'illumine ! »)

Après la messe, les prêtres, richement parés, accompagnés des diacres vêtus de surplis, sortaient en procession, portant en tête une grande croix, dont le parrainage était un honneur obtenu par donation.

Le peuple, en cortège, chantait des hymnes pendant que la procession se dirigeait vers le pont central de la ville.

Malgré le froid glacial, toute la population se tenait debout le long de la rivière, attendant ce moment émouvant.

Certaines grands-mères, un récipient d'eau à la main, attendaient que le prêtre, depuis le pont, verse du Saint-Chrême (*Myron*) dans l'eau du fleuve. Elles remplissaient ensuite leurs cruches d'eau bénite pour en asperger leur maison, afin d'éloigner les mauvais esprits ; parfois, on en faisait boire aux malades.

Selon la tradition, on racontait que la glace du fleuve se mettait à fondre au moment où le *Myron* touchait l'eau bénite.

À ce moment-là, la journée était déjà bien avancée, et les habitants, satisfaits d'avoir accompli leurs devoirs religieux hérités de leurs ancêtres, rentraient chez eux.

Autour de tables somptueusement servies, ils célébraient la Nativité, se souhaitant mutuellement : « *Chenorhavor Dzenount* » (Joyeux Noël), auquel on répondait — « *Haydnoutioun yév Megerdoutioun* » (Révélation et Baptême).

Carnaval (Paregentan) - Après Noël venait le *Paregentan*, fête de banquets et de joyeux divertissements.

Ce jour-là, on mangeait des dindes, des plats de viande et d'autres mets savoureux, car le peuple devait ensuite observer sept semaines de jeûne.

Durant *Paregentan*, toutes les plaisanteries étaient permises. On passait de maison en maison, on volait les chaussures dans la cour, ou encore les plats dans la cuisine.

Puis, lorsque les maîtres de maison s'apercevaient du désordre, les plaisantins, en guise de consolation, les invitaient à partager le repas qu'ils avaient « dérobé » — et ils accueillaient leurs victimes avec les mets subtilisés, dans une ambiance d'amitié et de rire.

Divers jeux populaires animaient la journée, tels que le « *toura* » et le « *chakhmak halva* », où l'on suspendait du halva pour que les enfants essaient de l'attraper sans les mains.

Grand Carême (Medz Bahk) - À la suite des réjouissances de *Paregentan* commençaient les jours du Grand Carême, période de pénitence pour les grands-mères, mais de privation pour les petits-enfants.

Malheur à celui qui osait goûter à la viande ou au beurre : la menace tombait aussitôt, et les enfants croyaient sincèrement que le diable viendrait les déchirer de ses crocs !



M. et Mme Bedros Daghljan, à Constantinople en 1910

Au début du Carême, la grand-mère prenait un oignon, y fixait sept plumes de poule, et le suspendait au plafond. On appelait cela « *Bahk Baba* » (le Père du Carême). Chaque semaine, on retirait une plume, jusqu'à ce que les sept soient enlevées — signe que le jeûne touchait à sa fin.

Mid-Lent (Mitchink) - Entre *Paregentan* et Pâques, il y avait une petite fête appelée *Mitchink* (le « Milieu »).

À cette époque, la neige fondait, les champs verdissaient peu à peu, et les arbres revêtaient leur habit de noces.

Le peuple se répandait dans les champs pour cueillir les premières fleurs. Les enfants ramassaient des fleurs appelées « *tchiydém* » (une variété de fleur printanière dont le nom, en dialecte, vient de l'expression « je ne sais pas »), et ils jouaient à un jeu traditionnel autour de cette fleur.

Selon une coutume ancienne, on faisait bouillir un grain (de blé, de pois chiche ou de légumineuse) en guise de symbole de renouveau.

Bien que ces rites viennent de traditions très anciennes, le peuple les accomplissait dans la joie et la sérénité, heureux de sa vie simple et paisible.

Dimanche des Rameaux (Dzarazadig ou Dzaghgazart) - Venait ensuite le Dimanche des Rameaux, que les habitants de Stanoze appelaient dans leur dialecte « *Gourouz Godourdoum* » (« *gourouz* » signifiant saule dans le parler local, car il n'y avait pas d'oliviers à Stanoze : on utilisait donc des rameaux de saule pour remplacer les rameaux d'olivier).

Ce jour-là, on chantait à l'église l'hymne « *Tzerkn vosdovk tzitenio yév deggayk armavenéok* » (« *Tenant à la main des rameaux d'olivier et les enfants des palmes* »).

L'église était parée de branches de saule, que l'on distribuait à la fin de la messe à tous les fidèles.

Pâques (Zadig) - Les habitants appelaient Pâques « *Zag* », et c'était l'une des fêtes les plus joyeuses de l'année.

Après le long hiver, les champs et les jardins reverdaient, et la nature tout entière s'éveillait. Les sept semaines de jeûne avaient aiguisé les appétits : chaque maison s'activait à préparer des plats de viande. On rangeait le « *kyursu* »⁷, on nettoyait la maison, et on préparait les œufs rouges.

Le matin de la Résurrection, chacun, à jeun, se rendait à l'église.

Lorsque le prêtre proclamait : « *Christos hariav i mérélots* » (« *Le Christ est ressuscité des morts* »), chacun rentrait chez soi, et rompait le jeûne avec un œuf rouge.

Selon la coutume locale, des marchands ambulants circulaient dans les rues avec des charrettes remplies d'œufs, et les jeunes s'affrontaient à un jeu de casse d'œufs. Ils alignaient dix à vingt œufs en file, et chacun, à tour de rôle, en heurtait deux à deux. Celui dont l'œuf restait intact jusqu'à la fin remportait toute la série d'œufs cassés, et rentrer triomphalement chez lui.

Après Pâques, les artisans qui travaillaient à l'extérieur de Stanoze reprenaient peu à peu le chemin de leurs lieux de travail, et Stanoze se vidait progressivement.

L'Ascension (Hampartsoum) — Cette fête tombait généralement au mois de mai. Les jeunes se réunissaient pour aller « faire la fête » dans la nature : chacun apportait quelque chose à manger, et ils partageaient leurs mets dans la bonne humeur, chantaient joyeusement et tiraient au sort pour des jeux et des gages.

⁷ Pour plus d'informations sur le « *kyursu* », voire la section suivante.

Vartavar (la Fête des Roses) — Le *Vartavar* se célébrait au mois d'août. C'était une fête héritée de l'époque païenne et transmise à l'ère chrétienne. Ce jour-là, il était coutume d'asperger d'eau les passants, surtout ceux qui se promenaient le long de la rivière.



Les filles du Révérend Kirkiacharian — Béatrice et Adèle

Assomption de la Vierge (Asdvadzadzin) — Cette fête coïncidait avec les chaudes journées d'été, au moment de la bénédiction du raisin. Les fidèles apportaient de grandes corbeilles de grappes à l'église ; après la cérémonie de bénédiction, le raisin était distribué à la population.

Fidèles à la coutume ancestrale, beaucoup s'abstenaient d'en manger avant cette fête.

Après l'office, chaque famille se rendait dans son verger ou son jardin ; celles qui n'en possédaient pas étaient invitées par des voisins ou des parents, si bien que tout le bourg semblait déserté.

Sous les arbres, on étendait des châles et des *kilims* (sorte de tapis), et l'on commençait les festins joyeux.

À cause de la chaleur accablante de la saison, les travaux s'interrompaient et les réjouissances se prolongeaient plusieurs jours. Beaucoup, déjà installés dans leurs jardins d'été, jouissaient pleinement de la nature et des fruits de leur labeur.

La Sainte-Croix — La fête de la Sainte-Croix était célébrée en septembre. À cette occasion, les malades et les pèlerins venant accomplir un vœu se rendaient à l'église dès le samedi soir, avant les vêpres, apportant avec eux des moutons ou des coqs destinés au sacrifice. Ils les confiaient au frère sacristain et passaient la nuit sur place.

L'église possédait de grandes marmites en cuivre soigneusement étamées pour la circonstance. Sous la surveillance du frère sacristain, des volontaires faisaient cuire le repas sacrificiel toute la nuit.

Le dimanche matin, à la fin de la messe, tous les pèlerins communiaient, puis recevaient une part du sacrifice avant de repartir.

Après ces fêtes, l'hiver arrivait. La neige recouvrait les toits, et les habitants la jetaient dans la rue. La rivière gelait entièrement, devenant un terrain de jeu pour les garçons, qui s'y adonnaient au patinage ou aux batailles de boules de neige.

Pendant la saison froide, il fallait user avec économie du bois et du charbon. Pour se chauffer, on utilisait le *kyursyu*, une grande table recouverte de tapis et de châles, sous laquelle on plaçait un brasero bien ardent. Tout autour, on s'asseyait sur des sièges bas, les jambes glissées sous la couverture jusqu'à la taille, profitant de la douce chaleur.

L'hiver, saison de rassemblement pour les habitants de Stanoze, servait aussi à organiser les fiançailles et les mariages.

FIANÇAILLES ET MARIAGE⁸

À Stanoze, une jeune fille n'était pas libre d'épouser l'homme de son choix : c'étaient les parents qui décidaient du futur époux de leur fille. On disait : « Si tu laisses une fille choisir elle-même, elle ira soit vers le tambourinaire (*davulldji*), soit vers le danseur (*köçek*). »

Les jeunes hommes et les jeunes femmes n'avaient pas le droit de se fréquenter avant le jour du mariage — bien que cette coutume se soit quelque peu adoucie avec le temps.

Lorsqu'une famille jugeait qu'une jeune fille convenait à leur fils, commençait alors la procédure de demande en mariage. Des proches du jeune homme, choisis pour leur habileté et leur éloquence, se rendaient chez la famille de la jeune fille. Après quelques échanges sur des sujets ordinaires, on leur servait du café, moment où la véritable conversation s'engageait.

Les entremetteurs vantaient d'abord les qualités du jeune homme, puis mentionnaient celles de la jeune fille, pour conclure que, se convenant bien l'un à l'autre, ils formeraient un couple harmonieux

⁸ Ces informations, ainsi que la description des eaux minérales, sont tirées des mémoires de l'institutrice Hobbé. Nous avons également consulté les souvenirs de notre compatriote Kevork Kabzémalian et le *Livre d'histoire de Sivri Hisar* (Միվրիհիսարի Պատմագիրք). Nous leur adressons donc ici nos sincères remerciements (*note d'auteur*).

et respectueux. Ensuite, ils prenaient congé, laissant à la famille de la jeune fille quelques jours de réflexion. Durant ces jours, le parrain de la jeune fille et ses proches parents cherchaient à connaître son opinion, puis décidaient ensemble de la réponse à donner.

Il était d'usage que, lors d'une seconde visite, les intermédiaires du futur marié réitérent plusieurs fois leur requête jusqu'à ce que les parents de la jeune fille donnent enfin leur accord. Même en cas d'intention favorable, les parents répondaient avec réserve : « Nous n'avons pas de fille à fiancer », « Notre fille est encore trop jeune », ou encore « Cherchez votre future belle-fille ailleurs ». Mais ces réponses ne décourageaient pas les demandeurs, qui poursuivaient patiemment leurs démarches en espérant une issue positive.

Pendant ces visites, la jeune fille ne se montrait jamais ; elle restait retirée dans une pièce voisine.

Le dernier mot revenait au patriarche ou au représentant de la famille.

Si la réponse était négative, il rejetait la proposition de manière ferme et définitive. Mais si elle était positive, il disait : « Si Dieu le veut, si c'est le destin (*nasip*), qu'il en soit ainsi, que Dieu bénisse cette union. » Ainsi, l'accord verbal (*khosk-gab*) était considéré comme conclu.

Après cela, on servait le café, parfois aussi une boisson (alcoolisée). La famille du jeune homme offrait alors un présent symbolique à la jeune fille pour marquer la promesse, et en prenant congé, les visiteurs lançaient un joyeux « Que vos yeux brillent de bonheur ! »

De retour à la maison, ils racontaient en détail les échanges et l'accueil reçus, réjouissant ainsi le jeune homme et ses proches.

Les fiançailles se déroulaient selon le rituel suivant : le jeune homme et la jeune fille n'assistaient pas ensemble à la cérémonie, car ils n'étaient pas autorisés à se voir avant le jour du mariage. Cependant, on avait trouvé un autre moyen de "rencontre" symbolique.

Les proches parents du futur marié se rendaient d'abord chez la famille de la jeune fille, apportant avec eux de grandes assiettes garnies de toutes sortes de fruits secs et de sucreries, des vêtements, des chaussures et des bas pour la fiancée, ainsi que divers cadeaux pour les proches de la famille.

Le cortège partait à la lueur des lanternes et arrivait à la maison de la jeune fille, où étaient déjà réunis les membres de la famille et les proches parents.

Lors de cette soirée, de grands honneurs étaient rendus aux invités du côté du jeune homme : on les installait à des places d'honneur, puis une jeune mariée récemment épousée conduisait la fiancée, et ensemble elles embrassaient la main de tous les convives, en commençant par les plus âgés. En retour, les invités offraient à la jeune fille les bijoux qu'ils avaient apportés — bagues, bracelets, et autres ornements.

Après ces formalités, la réception commençait : on servait des mets et des douceurs, on s'échangeait des félicitations telles que « Que tes yeux brillent de bonheur ! » et des vœux de « *daros* » (bonne fortune).

Le lendemain, les mêmes assiettes étaient à nouveau remplies — cette fois de cadeaux destinés au fiancé et à ses proches parents —, et le cortège se rendait à la maison du jeune homme. Là aussi, les familles étaient réunies.

Un ami du fiancé le présentait et, comme la veille, ils embrassaient la main de tous les convives, tandis que la famille de la jeune fille offrait à son tour des présents au fiancé. La future belle-mère (du fiancé) lui offrait une bague ornée d'une pierre précieuse.

Lors de la cérémonie officielle des fiançailles, le prêtre ou une personnalité respectée prononçait une prière et une bénédiction, félicitant les familles et invoquant la bénédiction divine sur les futurs époux.

Dès lors commençaient les relations dites de parenté par alliance : les deux familles s'invitaient mutuellement lors des fêtes, mais le fiancé et la fiancée ne participaient pas à ces réunions.

Si, par hasard, ils se rencontraient dans la rue, même de loin, la jeune fille s'esquivait aussitôt, de peur d'être mal jugée.

Même après plusieurs années de fiançailles, il arrivait que la jeune fille n'adresse pas la parole aux proches de son fiancé. Cette coutume, appelée "*perangab*", consistait pour une fiancée ou une jeune épouse à garder le silence envers son fiancé ou ses beaux-parents, par signe de respect. On offrait d'ailleurs des cadeaux spéciaux à la jeune femme pour "délier sa langue" et la libérer de ce vœu de silence.

Ces traditions se maintinrent jusqu'en 1915.

Le Mariage

À Stanzoz, le mariage durait six jours. Une fois la semaine des noces fixée, le mercredi, cinq ou six femmes se rendaient à la maison de la mariée, apportant avec elles cinq mètres d'étoffe blanche (*khassa*) et une pièce d'or. Cette cérémonie s'appelait "*Aladja*", et marquait officiellement le début du mariage. Le jeudi, les invitations étaient envoyées des deux côtés, à la famille et aux amis.

Les tantes, cousines, amies et voisines prenaient part activement aux préparatifs. On distribuait parmi les femmes des tabliers colorés, signe qu'elles faisaient partie du groupe des "*pan aynogh*", c'est-à-dire celles qui "travaillaient" pendant les noces. Être ainsi reconnue comme participante active était considéré comme un grand honneur.

Les fanfare et musiciens commençaient à jouer dès le vendredi, et les invités arrivaient peu à peu pour prendre part à la fête. On s'asseyait en général sur des divans bas (*sédirs*), et les jeunes filles fiancées ou en âge de se fiancer servaient, sur des plateaux, des boissons et des sucreries aux convives.

Les banquets de mariage se distinguaient selon le niveau social de la famille. Les plus modestes préparaient pour le déjeuner une soupe de *tamtakh*, du *herissé* (bouillie de blé concassé avec poulet) ou de la citrouille au lait, et pour le soir, un plat de viande. Les familles aisées faisaient abattre plusieurs moutons, confiés à des cuisiniers expérimentés pour régaler tous les goûts. De plus, on faisait venir un orchestre réputé d'Ankara, qui donnait encore plus d'éclat à la fête.

Bien que les réjouissances se déroulassent séparément dans la maison du marié et celle de la mariée, il y avait des moments d'échanges entre les deux.

Le samedi soir, un groupe d'amis du fiancé, accompagné de la fanfare, se rendait à la maison de la mariée : on y faisait la fête pendant une heure avant de rentrer.

Le dimanche matin, la famille du fiancé envoyait chez la mariée, par l'intermédiaire du sacristain (*jamgotch akhpar*), une grande malle remplie de vêtements et d'effets destinés à la future épouse. Le sacristain la remettait sans la clé — celle-ci n'était donnée qu'en échange d'un cadeau.

Dans l'après-midi, un groupe de femmes et de jeunes filles allait chez la mariée pour lui appliquer le henné sur les doigts. On chantait, on dansait, et chaque jeune fille fiancée recevait à cette occasion des cadeaux de la part des proches de son fiancé.

Pour cette cérémonie du henné, on préparait un divan spécial appelé "*ghena minderi*" (le coussin du henné). Au retour, on rapportait ce coussin à la maison du fiancé. Le soir même, une femme âgée et adroite le plaçait sur une chaise, tenant dans la main une assiette pleine de pâte de henné. Elle invitait tour à tour les jeunes hommes à venir, leur appliquait le henné sur le bout du doigt, et ceux-ci déposaient en retour de petits dons en argent dans son assiette. L'argent ainsi collecté servait à offrir des cadeaux aux femmes et jeunes filles qui avaient aidé aux préparatifs du mariage.

Le lundi matin, plusieurs femmes de la famille du marié se rendaient chez la mariée pour la voiler.

Pendant ce temps, chez le marié, le garçon d'honneur (le frère du marié ou proche parent) restait constamment à ses côtés, veillant à tous les détails.

On procédait alors à la cérémonie de l'habillage du marié. Le prêtre arrivait, bénissait les vêtements, et, en chantant l'hymne « *Khorhourt khorin* » (Le Mystère profond), on habillait le marié. Quand venait le moment de poser la coiffe (le fez) sur sa tête, le garçon d'honneur faisait semblant de ne pas réussir à la lui mettre, et criait aux parents que le fez « ne rentrait pas ». Les parents répondaient que la coiffe avait été faite sur mesure et qu'elle devait convenir. Mais, évidemment, elle « ne convenait toujours pas ». Finalement, les parents du marié promettaient quelque chose – une maison, un verger ou une vache – et alors, le fez était placé sur la tête du marié, au grand soulagement de tous.

Pendant ce temps, la mariée attendait, voilée d'un tulle orné de perles rouges. L'heure de quitter la maison paternelle était venue, et une grande tristesse régnait dans la demeure. Souvent, on chantait des chants mélancoliques, et la mère et la fille pleuraient ensemble.

Finalement, le cortège du marié, précédé de musiciens et avec le marié au centre, arrivait devant la maison de la mariée. On y dansait et chantait de joie. La sœur ou la cousine de la mariée la prenait par le bras, la conduisait dehors, et toutes deux se joignaient au cortège, suivies des proches parentes de la mariée.

Tous ensemble se dirigeaient ensuite vers l'église. À chaque fois que le cortège passait devant la maison d'un proche parent, il s'arrêtait un instant pour danser et se réjouir.

À ce moment-là, les cloches de l'église sonnaient pour annoncer l'entrée des nouveaux mariés. Le parrain et la marraine prenaient alors sous leur responsabilité le couple.

Pendant la cérémonie religieuse, la marraine tenait la croix, et, à la fin, elle offrait des cadeaux au prêtre et au sacristain.

Le cortège se reformait ensuite : la mariée et le marié, côte à côte, retournaient ensemble vers la maison du marié. Lorsqu'ils passaient devant les maisons de leurs proches, des pièces de monnaie, des raisins secs, du sucre et d'autres douceurs étaient lancés sur la tête de la mariée depuis les fenêtres.

Arrivés devant la maison, le cortège s'arrêtait : le garçon d'honneur devait immoler un coq ou un mouton sur le seuil. Au même instant, le père et la mère du marié jetaient des pièces et des sucreries sur la tête de la mariée, puis la faisaient entrer dans la maison, où on la plaçait debout dans un coin.

La fête se poursuivait jusqu'à minuit, entre musique, danses et réjouissances.

Quand tout le monde était parti, le parrain et la marraine accomplissaient leur dernier devoir : remettre la mariée à son époux. Mais... malheur à la jeune fille qui n'était pas vierge : au cœur de la nuit, deux femmes la couvraient d'un drap blanc et la ramenaient chez sa mère, en silence et dans la honte. (Ce genre d'incident, toutefois, était presque inexistant, car les filles du village étaient connues pour leur retenue et leur vertu.)

Le lendemain matin, on préparait le "*khondja*", c'est-à-dire la table nuptiale : noix, miel, fruits de toutes sortes... La journée s'ouvrait joyeusement avec musique, chants et danses arméniennes. La mariée baisait les mains de sa belle-mère et de son beau-père, et ceux-ci, ainsi que les proches, lui offraient des cadeaux.

Ainsi se déroulait le mariage traditionnel de notre village.

CONFESSIONS RELIGIEUSES

À Stanoze, il existait deux confessions chrétiennes. La communauté arménienne apostolique possédait deux églises : Les Quarante Martyrs, très ancienne, dont la date de construction était inconnue, et Saint-Sauveur (*Sourp Pergitch*), bâtie environ cent ans auparavant.

L'église des Quarante Martyrs

Cette église, creusée à flanc de rocher, à moitié dans la montagne, était une construction extrêmement ancienne, édifiée sur les fondations d'une ancienne chapelle.

Elle possédait trois absides voûtées, soutenues par quatre colonnes de bois massives, et son toit, formé de poutres jointives, était recouvert d'environ un mètre de sable.

Ce toit servait d'ailleurs de cour de récréation pour les élèves de l'école voisine.

Derrière l'abside gauche se trouvait une cache secrète (sacristie) où l'on conservait les objets précieux de l'église : un Évangile sur parchemin, copié à Lambron en 1290, plus de soixante autres manuscrits, ainsi que de nombreux objets liturgiques de grande valeur : croix, encensoirs, rideaux brodés de fils d'or, etc.

On disait même que la porte en nacre de la sacristie était si belle et si précieuse qu'avec sa seule valeur on aurait pu construire une nouvelle église.

L'église Saint-Sauveur

La deuxième église, Saint-Sauveur, fut construite au XIX^e siècle sur une hauteur faisant face à la ville. Le lieu avait été autrefois un site de pèlerinage, comme l'atteste une croix de pierre (*khatchkar*) située derrière l'autel, beaucoup plus ancienne que le reste du bâtiment.

Le chemin menant à l'église, très en pente, avait été doté d'escaliers de bois, afin de faciliter l'accès des personnes âgées.

Plus tard, en 1910, le prêtre Der Meguerditch fit paver la route, la rendant praticable par un sentier en lacets. Il fit également construire le clocher — auparavant, les fidèles étaient convoqués à la prière au moyen d'un simple battant de fer.

À côté de l'église se trouvaient un logement pour le prêtre de service et le sacristain, ainsi que plusieurs chambres destinées aux pèlerins, qui pouvaient y séjourner plusieurs jours avant leur départ.

Les offices religieux y étaient célébrés toute l'année, sauf pendant les mois les plus froids de l'hiver.

L'église des Quarante Martyrs, partiellement enfouie dans la roche et possédant des murs très épais, était, elle, idéale pour les offices hivernaux.

Cette dernière n'avait pas de clocher, mais une cloche était installée sur le toit de l'école voisine : les jours ordinaires, on se contentait de la faire sonner, tandis que les dimanches et jours de fête, on y ajoutait un plateau métallique (*djindjin*), formant ainsi un système de cloche improvisée dont le son portait très loin.

Le sanctuaire de Mesghad Néné

À environ un kilomètre de la ville se trouvait le sanctuaire de *Mesghad Néné*, un ancien lieu de pèlerinage orné de *khatchkars* (croix de pierre) et de dalles funéraires, ce qui lui donnait l'apparence d'un cimetière.

Lors de la fête de l'Ascension, la population s'y rassemblait pour organiser des jeux champêtres et prier. Une courte office religieuse y était également célébrée ce jour-là.

En période de sécheresse, les habitants s'y rendaient aussi pour implorer la pluie. Même les Turcs demandaient alors aux prêtres arméniens de célébrer des prières pour la pluie. Souvent, le jour même, la pluie tombait — et pour cette raison, les Turcs avaient davantage confiance en “le Dieu des Arméniens”, mais seulement, ajoutait-on, dans ces circonstances-là.

L'école

Près de l'église des Quarante Martyrs se trouvait l'École nationale Saint-Ghevontiantz, un bel édifice doté d'un jardin, d'une maternelle, d'un cours préparatoire et d'une école élémentaire.

L'étage supérieur était réservé aux garçons, tandis que le rez-de-chaussée l'était aux filles. Quelques pièces voisines servaient de presbytère, où logeaient le prêtre de service et le sacristain, et c'est aussi là que se tenaient les réunions du conseil paroissial et du comité de fiduciaires.

Sur le toit de l'école se trouvait une cloche que le sacristain faisait sonner pour appeler les fidèles à l'office.

Jusqu'en 1863, il n'existait aucun programme d'enseignement officiel : on utilisait simplement les Psaumes et le Livre de Narek⁹ comme manuels. Mais après la promulgation de la Constitution nationale arménienne, les écoles commencèrent à suivre le programme éducatif du Conseil scolaire de Constantinople.

⁹ Il s'agit du *Livre de Lamentation* de Grégoire de Narek (Xe siècle).

Vers 1850, la localité comptait comme prêtres et enseignants les pères Guiragos, Touma et Garabed, qui exerçaient à la fois des fonctions religieuses et pédagogiques. Par la suite apparurent plusieurs instituteurs laïcs, honorés des titres de “Badvéli” (Révérend) et “Kalfa” (Maître), parmi lesquels Hagop Badvéli Daghljan, Hagop Kalfa Adjémian, puis plus tard Khatchadour Vartabed, Melkon Vartabed et d’autres encore.

Dans les années 1880, un groupe de jeunes avides de savoir partit étudier dans les grands établissements de Mardzvan, Constantinople et Armach, et certains poursuivirent même leurs études jusqu’en Angleterre.

À cette génération appartenait le père Khorèn Daghljan, fils du père Guiragos : parfaitement connaisseur du turc et du français, il enseigna plusieurs années avant son ordination, et, en collaboration avec Hagop Kalfa Adjémian, il forma de nombreux élèves brillants, aptes à poursuivre des études supérieures ou à devenir fonctionnaires de l’administration.

L’école nationale Saint-Ghevantiantz ne possédait ni bancs ni pupitres : les élèves s’asseyaient par terre, en tailleur, sur les tapis qu’ils apportaient eux-mêmes. Il n’existait pas encore de jardin d’enfants : les enfants n’entraient à l’école qu’à partir de six ou sept ans.

Pour les plus petits, il n’y avait pas de manuels : on leur donnait une ardoise de pierre sur laquelle ils apprenaient à écrire les lettres de l’alphabet et les chiffres à l’aide d’un stylet de pierre. Une fois ces bases acquises, ils recevaient le manuel appelé “*Kéragan*” (Grammaire), puis successivement le “*Pentchag*”, le “*Lousapér*” (Porte-Lumière), le “*Mayreni Lezou*” (Langue maternelle), le “*Kantzaran*” (Trésor) et enfin le premier livre de grammaire.

Dans la classe supérieure, on enseignait : l’arménien, la géographie, l’arithmétique, la grammaire, la physique, l’anatomie, l’histoire de l’Arménie, ainsi que le turc et le français.

La section des filles ne comportait que les classes élémentaires (maternelle et cours préparatoire). Les mères préféraient que leurs filles soient préparées à devenir de bonnes maîtresses de maison, plutôt qu’à être des femmes instruites. Comme le filage était considéré comme une activité féminine par excellence, les mères apprenaient très tôt à leurs filles à filer la laine, tricoter des chaussettes et exécuter des ouvrages de couture et de broderie.

Les instituteurs¹⁰ et institutrices suivants ont exercé régulièrement à l’École nationale Ghevantian de Stanoze :

Section des garçons

Hagop Badveli Daghljan

Hagop Kalfa Adjémian

Dêr Khorên Daghljan, le grand prêtre

Khatchadour Varjabed Simonian

Melkon Varj. Varjabedian

¹⁰ Pendant la Grande Guerre de 1914, à cause des circonstances, les postes laissés vacants furent comblés par quelques étudiants de collège non diplômés, dont la liste figure dans les pages suivantes (note d’auteur).

Garabed Varjabed Bolsetsi

Sêpon Varjabed Bolsetsi

Hêtoum Mésnélian

Hovhannès Adjémian

Khlêmès Bètléhémian

Kèvork Pharadian

Khlêmès Ichkhanian

Krikor Hani Taniélian

Section des filles

Essam Kabzémalian

Isgouhi Darakdjian

Hobbé Kélémdjian (Papazian)

Manan Varjouhi

Gadariné Paradian

L'Évangélisme

L'Évangélisme fit son entrée à Stanoze en 1862. Au début, cela causa certaines dissensions : des liens familiaux furent rompus, et les relations d'alliance cessèrent. Cependant, malgré ces obstacles, en peu de temps un nombre considérable de familles se rallièrent à cette foi. En 1915, un tiers des mille familles du village étaient évangéliques.

Les premiers évangéliques célébraient le culte dans des maisons privées. Plus tard, ils construisirent une école, où ils continuèrent aussi à tenir leurs offices religieux.

L'un des premiers dirigeants de la communauté évangélique arménienne fut Hagop Odian, qui confia à son parent Haïrabad Odian — ayant étudié auparavant à l'école de théologie de Mardzvan — la mission de poursuivre ses études à la Faculté de théologie de l'Université d'Édimbourg, en Écosse. Après avoir terminé ses études, Haïrabad Odian revint à Stanoze, où il exerça quelque temps son ministère avant d'être envoyé en Angleterre pour recueillir des dons destinés à la construction d'une église évangélique. Ayant rempli cette mission, il revint à Stanoze et, avec l'aide des habitants, fit ériger l'église.

Ainsi, la première famille à adopter la foi évangélique fut la famille Odian, et le nouveau clocher du temple fut offert par Hagop Odian.

Nous apprenons qu'aujourd'hui, les Turcs ont bâti, à proximité des ruines de Stanoze, sur le plateau supérieur, un nouveau village appelé Yèni Khènt (Yéni Kent). Pour construire ses bâtiments, ils ont utilisé les pierres provenant du temple, de l'église et des écoles, ainsi que celles des pierres tombales du cimetière.



Le Révérend Hayrabad Odian de Stanoze

École des Protestants

L'école des Protestants se trouvait non loin du temple, sur la route menant au marché, dans un bâtiment coquet. L'aménagement des salles de classe y était plus soigné, avec de vrais pupitres, et les méthodes d'enseignement y dépassaient celles des *Loussavortchagans* (fidèles de l'Église apostolique arménienne ; apostoliques).

Leur programme d'enseignement suivait celui établi par le Patriarcat national de Constantinople, et ils s'efforçaient de recruter des enseignants compétents pour le mettre en œuvre de la meilleure manière possible.

Outre l'arménien et le turc, on y enseignait aussi l'anglais, tandis que les apostoliques enseignaient plutôt le français.

Les garçons apostoliques qui avaient besoin de l'anglais pour se préparer à des études supérieures fréquentaient souvent l'école protestante.

L'école des filles évangéliques était plus avancée que celle des apostoliques ; on y enseignait aussi la Sainte Écriture et des chants religieux.

Liste des enseignants et enseignantes de l'École évangélique arménienne :

Section des garçons

Haïrabad Badveli Odian

Mihran Donabédian

Kyoud Artin

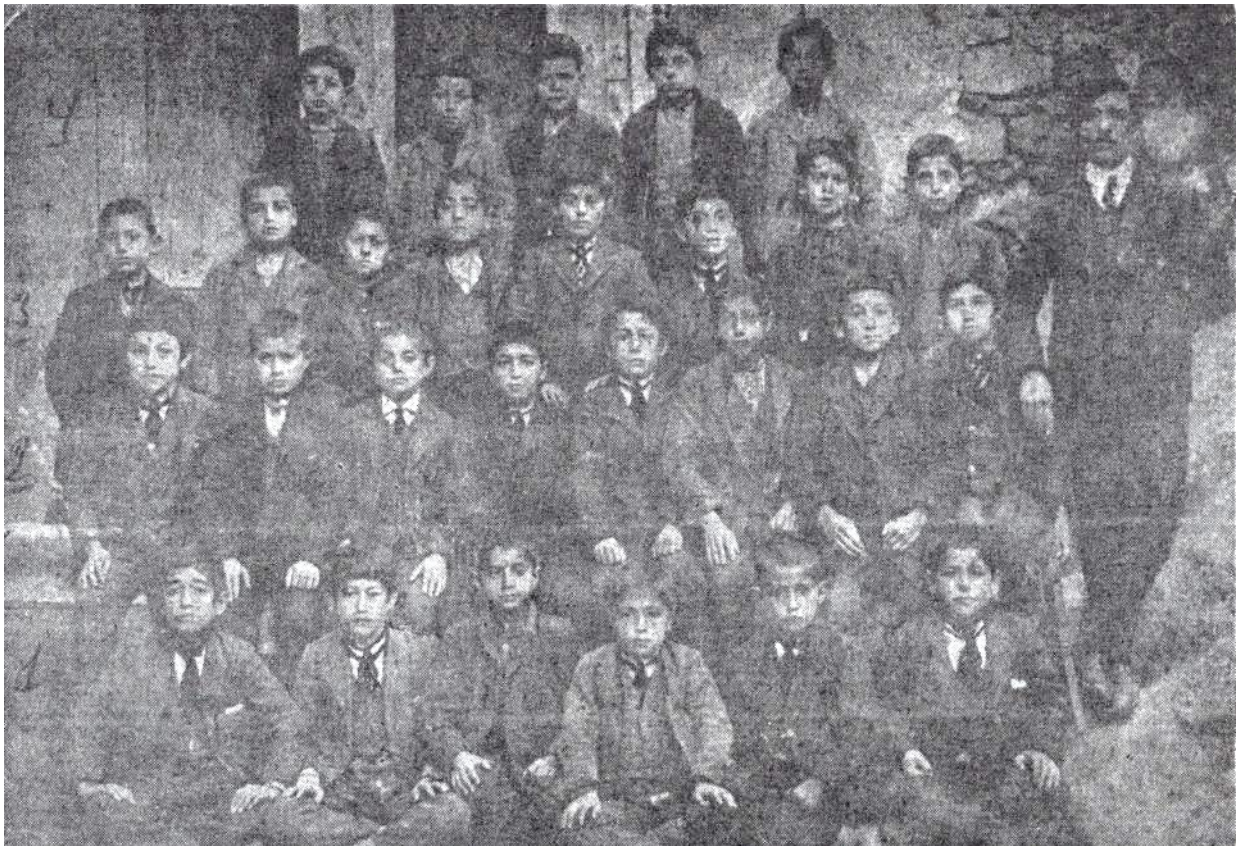
Archag Dêr Atamian
Arisdaguès Varjabed
Sisag Varjabed
Khlêmès Balabanian

Section des filles
Srpouhi Odian

Mariam Odian
Mariam Geodéyan
Isgouhi Sarafian
Srpouhi Krikorian
Béatris Kirkiacharian
Hobbé Varjouhi
Viktoria Odian



Élèves de l'École Évangélique des Filles en 1912



Élèves de l'École Évangélique des Garçons de Stanoze, en 1912



L'institutrice Hobbé, son mari et leur fille : Epraksie

Départ du Révérend Odian

Après la construction du temple, le Révérend Odian quitta Stanoze pour une raison personnelle. Il exerça son ministère pendant quatre ou cinq ans à Ankara et dans d'autres régions.

Après son départ, d'autres ecclésiastiques lui succédèrent ; le plus longtemps en poste fut le Révérend Krikor Kirkiacharian, qui gagna l'estime et l'affection de tous.

Retour

En 1911, les habitants de Stanoze commencèrent à ressentir la nostalgie de leur premier pasteur, le Révérend Haïrabad Odian, bâtisseur du temple en pierre.

Une invitation signée par ses parents et les familles David Odian, Hovhannès et Kevork Keoséyan, Matheossian, Hadji Haronian et Darakdjian, lui fut envoyée. Ne pouvant refuser cet appel — et son cœur rempli de nostalgie pour sa patrie — le Révérend revint à Stanoze et reprit la direction de son troupeau, tout comme le fit à la même époque le grand prêtre Dêr Khorên Daghlïan, qui, pour des raisons personnelles, était lui aussi revenu dans sa ville natale.

Ces deux ecclésiastiques, tous deux originaires de Stanoze, étaient des pasteurs cultivés et fervents patriotes. Durant leur jeunesse, tous deux avaient appartenu à l'Église apostolique et chanté ensemble dans la chorale des servants d'autel ; ils se comprenaient parfaitement.

Ainsi, laissant de côté toute divergence doctrinale, leur premier acte commun fut de mettre fin à la froideur qui, depuis plus de dix ans, divisait les deux confessions.

Ce que font aujourd'hui les Églises catholique et orthodoxe, nos ancêtres l'avaient déjà accompli il y a 65 ans.

Réconciliation

Vers 1913, le premier pas fut accompli par le Révérend Haïrabad Odian, qui, accompagné d'un groupe de membres influents de sa communauté, se rendit à l'église.

Devant l'autel, il s'agenouilla et pria, puis, d'une manière très émouvante, chanta un « *Dêr Voghormia* » (*Seigneur, aie pitié*) et s'embrassa avec les prêtres. Le peuple, suivant leur exemple, commença à s'embrasser aussi.

Le lendemain, les Pères Dêr Khorên et Dêr Apraham vinrent à leur tour au temple évangélique, accompagnés de leurs fidèles. Là, Dêr Khorên, dans un sermon plein de sagesse, exhorta le peuple à bannir de leurs cœurs la haine et la rancune, et à vivre en paix les uns avec les autres.

Tous ensemble chantèrent ensuite « *Aravod Louso* » (*Lumière du matin*), s'embrassèrent à nouveau, et le peuple se dispersa dans la joie.

Dès lors, les relations rompues et les liens familiaux interrompus commencèrent à se rétablir.

Nous, écoliers, ne nous jetions plus de pierres les uns aux autres, et certains garçons apostoliques se mirent même à fréquenter l'école évangélique.

ORGANISATION COMMUNAUTAIRE

L'administration de l'Église *Loussavortchagane* (apostolique arménienne) et des affaires nationales relevait d'un Conseil paroissial élu conformément aux lois constitutionnelles en vigueur dans leurs limites juridictionnelles.

Ce Conseil paroissial était choisi par un vote séparé ; parmi ses membres, on désignait ou élisait les comités judiciaires, les commissions administratives et les conseils de tutelle.

L'église possédait de nombreuses boutiques et plusieurs caravansérails, dont les revenus, ajoutés aux offrandes recueillies dans les plats de quête, servaient à payer les salaires des prêtres et des instituteurs, aider les nécessiteux, et fournir aux élèves pauvres les fournitures scolaires et autres besoins. Les réparations des bâtiments appartenant à la nation étaient également financées par cette même caisse.

Les désaccords familiaux étaient réglés avec sagesse par un comité de conciliation. Le conseil de tutelle veillait de près à l'application du programme scolaire. Le comité d'assistance aux pauvres, à Noël et à Pâques, distribuait vêtements et nourriture aux familles nécessiteuses.

En un mot, on y assurait une gestion digne d'un véritable État organisé, ce qui suscitait l'admiration – et parfois la jalousie – des Turcs.

La communauté évangélique était administrée selon la même structure, avec des comités et des conseils similaires. Elle se montrait même plus généreuse envers son église : bien que ne représentant qu'un tiers de la population des *Loussavortchagans*, elle couvrait pleinement les besoins du temple et de l'école. Chaque début d'année, ils organisaient des fêtes et spectacles dont les recettes servaient à équilibrer leur budget.

Membres des Conseils ecclésiastiques et administratifs des deux confessions (vers 1915)

Conseil paroissial apostolique

Membres :

Bedros Tachdjian

Sarkis Aladjadjian

Zeron Sinabian

Nichan Paradian

Kevork Paradian

Gabriel Hadjitanélian

Hovhannès Adjémian

Guiragos Kabzémalian

Arsèn Tiurkménian

Arisdagès Margossian

Khîlèmès Soghomonian

Takvor Karageuzian

Sonneur de cloches :

Krikor Keostéméguian

Conseil paroissial protestant

Anciens (diacres) :

Khîlèmès Hadji Haronian

Hovhannès Darakdjian

Boghos S. Matheossian

Raphayel Baradian

Kevork Keoséyan

Hovsep Aslanian

Conseillers laïcs :

David Odian

Hovh. Kahvédjian

Hovh. Matheossian

Krikor Bédéchian

Sonneur de cloches :

David Biremitchian

FONCTIONNAIRES PUBLICS ET ÉTUDIANTS

Fonctionnaires

Stanoze était une ville entièrement arménienne. Il n'y avait que quelques rares fonctionnaires turcs à la retraite, vivant en périphérie et entretenant peu de contacts avec la population arménienne. Certains de leurs enfants fréquentaient nos écoles et parlaient arménien comme les nôtres.

Tout comme les artisans et commerçants, la plupart des fonctionnaires civils étaient arméniens, à l'exception du *müdir* (sous-préfet), du *kaymakam* (gouverneur) et du chef de la police.

En un mot, Stanoze était une petite Arménie, dont les fils, par leur application et leur talent, avaient su occuper des postes importants dans l'administration. Pour ses rochers inaccessibles, on l'appelait le « Petit Zeytoun », et pour son artisanat de Sofe, on la comparait à Nor Djougha (Nouvelle-Djoulf).

Fonctionnaires de Stanoze

Müdir : fonctionnaire turc

Adjoints du müdir : Raphayel Paradian, Bedros Tachdjian

Maire : Khodé Ichkhanian

Secrétaire : Kevork Géondjéguian

Trésorier : Hovh. Adjémian

Responsable des taxes : Garabed Balabanian

Responsable des entrepôts : Arsèn Tiurkménian

Directeur du monopole du tabac (Réji) : Haroutioun Paradian

Chasse et pêche : Hovh. Matheossian

Juge : Sarkis Dêr Toumahian

Conseillers municipaux :

Krikor Kabzémalian

Haroutioun Avakian

Khlêmès Soghomonian

Hagop Sofian

Hagop Sarafian

Arisdagès Margossian

Hovhannès Kahvédjian



Klémès Balabanian, trésorier de l'État, victime de 1915

Outre ces employés locaux, plusieurs Stanoziens occupaient des postes de responsabilité à Ankara et dans d'autres villes : avocats, trésoriers, fonctionnaires régionaux, etc.

Avocats à Ankara :

Haroutioun Balabanian (Nafiz Effendi)

Krikor Bozguurtian

Krikor Doursounian (Zéki Effendi, adjoint du gouverneur)

Kevork Kasparian (Nazim Effendi)

Sarkis Dêr Toumayan

Trésoriers :

Garabed Sarafian – Sivri Hisar

Khlêmès Sarafian – Nallı Khan

Arsèn Sarafian – Mouhaladj

Khlêmès Balabanian – Ankara

Stépan Dêmirdjian – Aïach, directeur du télégraphe



L'avocat Kevork Kasparian (Nazim Effendi) et son épouse, massacrés en 1915

Outre les précédents, la communauté comptait aussi des employés des compagnies de chemin de fer, des pharmaciens, et d'autres professions diverses.

Chefs de gare :

Khorên Avakian – Sindjan Köy

Kevork Avakian – Kadın Köy

Roubên Kahvédjian – Konia

Chef de train :

Hovhannès Sarafian – Eski Shehir, Ankara

Pharmaciens :

Tatéos Avakian – Ankara

Garabed Avakian – Ankara

Kevork Yaghiayan – Stanoze

Médecin :

Ohanès Avakian – (*lieu non précisé, probablement à Stanoze*)

Étudiants

Après la proclamation de la Constitution nationale de 1863, un Conseil de l'instruction publique fut établi à Constantinople. Celui-ci élaborait un programme éducatif et entreprit la formation d'instituteurs et d'institutrices. Ces enseignants furent ensuite envoyés dans les provinces, où ils mirent en œuvre les nouvelles méthodes, ce qui porta rapidement des fruits tangibles.

Dans le même temps, de nouvelles portes s'ouvrirent aux étudiants arméniens grâce à la fondation d'établissements supérieurs américains, français, allemands et arméniens.

Au début des années 1900, ces institutions avaient atteint une position enviable, reconnue pour leurs succès remarquables.

Lors des cérémonies de fin d'année, les fonctionnaires turcs regardaient avec étonnement et jalousie des jeunes Arméniens de quinze ans maîtrisant trois ou quatre langues et déjà prêts à entrer au collège, alors que, de leur côté, leurs propres fils n'apprenaient encore que quelques passages du Coran.

Étudiants (Première génération)

Avant les années 1890, plusieurs jeunes de Stanoze partirent perfectionner leur éducation religieuse et laïque dans les lieux suivants :

Hovhannès Daghljan — Armach

Haïrabad Odian — Écosse

Kevork Balabanian — Écosse

Kaloust Béthlehémian — Armach

Matéos Ferahian — Jérusalem

Hovhannès Daghljan fut ordonné prêtre sous le nom de Père Khorèn. Haïrabad Odian devint pasteur. Kevork Balabanian s'établit en Écosse et se consacra à la photographie. Kaloust Béthlehémian fut emprisonné pour ses sympathies révolutionnaires. Matéos Ferahian, après avoir terminé ses études au séminaire de Jérusalem, refusa la tonsure et partit pour l'Amérique, où il étudia le droit et se consacra aussi au journalisme.

Étudiants (Deuxième génération)

Au début des années 1900, un groupe de jeunes de Stanoze partit pour Mardzvan (Merzifon). Quelques années plus tard, plusieurs furent emprisonnés comme révolutionnaires. Sous le règne d'Abdul Hamid, ces années furent de terreur : beaucoup dépérèrent en prison, certains disparurent. Mais les jeunes de Stanoze eurent la chance, après quelques années, d'être libérés et de poursuivre leurs études ; d'autres partirent à l'étranger.

Voici leurs noms :

Kevork Balabanian — études à Mardzvan

David Odian — études à Mardzvan

Haroutioun Avakian — diplômé de l'École Mülkiye de Constantinople

Hovhannès Balabanian — études à Mardzvan puis en Écosse, dans les branches d'agronomie et de droit

Krikor Bédélian — études secondaires

Hovhannès Matéossian — études secondaires

Sahag Aharonian — études secondaires

Krikor Krikorian (Gogorents) — part pour l'Égypte

Roupèn Kahvédjian — études supérieures à Césarée

Mikaél Sinabian — élève de l'école normale de Césarée

Arsen Türkménian — suit les cours de sériciculture à Brousse

Hovhannès Sarafian (Bodjoents) — suit les cours de sériciculture à Brousse

Hovhannes Kahvédjian — idem

Haroutioun Paradian — avocat, puis fonctionnaire de la Régie



De gauche à droite, premier rang (assis) : Arsèn Sarafian, Arisdaguès Matéossian

Deuxième rang (debout) : Krikor Krikorian (Gogorian), Krikor Bedéchan,

Hovhannès Matéossian, David Odian

Hovhannès Balabanian, diplômé en agriculture, revint à Stanoze, où il fut assassiné par des Turcs. Krikor Krikorian connut une grande réussite commerciale en Égypte (il a plus tard aidé financièrement les Stanoziens émigrés en France). Hovhannès Matéossian entra dans la fonction publique. Mikaél Sinabian devint enseignant et forma à Ankara et Nallı Khan une génération d'élèves éclairés qui se souviennent de lui avec respect.

Roupèn Kahvédjian devint chef de gare.

Sahag Aharonian et Krikor Bédélian se spécialisèrent en fabrication de *sofe*.

Haroutioun Avakian devint fonctionnaire d'État.

Arsèn Türkménian, Hovhannès Kahvédjian et Hovhannès Sarafian (Bodjoents), formés à Brousse, développèrent considérablement la sériciculture.

Haroutioun Paradian travailla d'abord comme avocat à Haymana, puis comme employé de la Régie à Stanoze.



Étudiants de Stanoze au Collège Djénanian de Konya, en 1912.

De gauche à droite, debout : Onnig Sinabian, Garabed Ghazarossian. Assis :
Klémès Sarafian, Hagop Balabanian, Hovhannès Sarafian

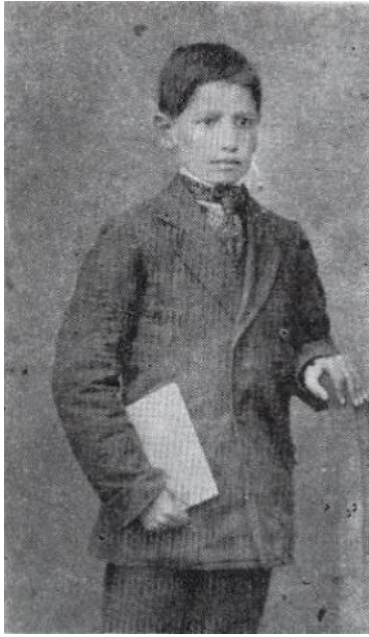
Jusqu'en 1900, seuls les enfants des familles aisées poursuivaient des études supérieures. Mais, de 1900 à 1914, le nombre d'étudiants issus de toutes les classes sociales augmenta progressivement.

Dans le monastère Saint-Garabed de Césarée, puis au Collège Djénanian de Konya, on compte plus de trente étudiants originaires de Stanoze.

Étudiants (Troisième génération)

Étudiants de Stanoze inscrits au Collège Djénanian (Konya) :

Hetoum Mesnétian	Hagop Balabanian
Karekin Sinabian	Hagop Karageuzian
Khlémès Balabanian	Garabed Ghazarossian
Vahram Balabanian	Onnig Sinabian
Khlémès Sarafian (Bodjoents)	Hovhannès Sarafian
Kevork Kabzémalian	Garabed Yaghiayan,
Hagop H. Balabanian	Sarkis Soghomonian
David Kahvédjian	Garabed Varjapedian
Kevork Paradian	Dikran Manissalian
Khlémès Sarafian (Djédjéents)	



David Karageuzian, étudiant à Césarée
en 1913



Krikor Aharonian, désarmé et
martyrisé en 1915, 4^e armée



Roupèn Yalinizian, désarmé et
martyrisé en 1915, 4^e armée



Hovh. Phéramian, désarmé et
martyrisé en 1915, 4^e armée



Garabed Margossian, étudiant en
1914, tué à Césarée en 1915



Melkon Daghlilian, désarmé et
martyrisé en 1915, 4^e armée



Roupèn Tchakerian, martyrisé en 1915



Kevork Balabanian, martyrisé en
1915



Hagop Zarigéian, martyrisé en
1915

Quelques jeunes filles étudièrent également à l'École des filles d'Adapazar.

Étudiants (Quatrième génération)

Élèves ayant fréquenté le monastère Saint-Garabed de Césarée et les écoles des filles Aramian :

1. Ancienne promotion – filles :

Srpouhi Zobian (Césarée)

Annig Krahédian (Césarée)

Isgouhi Sarafian (Césarée)

Hobbé Kélemdjian (Césarée)

2. Nouvelle promotion – garçons :

Khorèn Avakian

Khlémès Der Toumayan

Onnig Sourénian

Arsèn Daghlilian

Tatéos Avakian (Constantinople),

Arsèn Sarafian

Krigor Hadji Tanielian

Garabed Margossian

Kevork Avakian

Hagop Kasabian

Baghdassar Yazidjian

Hagop Bahadourian

Garabed Avakian

David Karageuzian

Les plus grands espoirs des habitants de Stanoze reposaient sur ces étudiants fréquentant les écoles de Césarée et de Konya.

Après l'obtention de leur diplôme, ils devaient poursuivre des études supérieures et revenir à Stanoze pour y servir leur peuple comme médecins, pharmaciens, éducateurs, avocats — et peut-être même comme écrivains.

Mais le cours des événements ne leur permit jamais de récolter les fruits de tant d'efforts et de préparation.

Liste des diplômés et leurs professions :

Hetoum Mesnétian — enseignant

Khorèn Avakian — chef de gare

Tatéos Avakian — pharmacien

Kevork Avakian — chef de gare

Mikaél Sinabian — enseignant

Khlémès Balabanian — enseignant

Kevork Kabzimalian — carrière libre

Arsèn Sarafian — directeur de l'École Aramian de Césarée (1905–1910)

À LA VEILLE DES JOURS CRUELS

Enrôlement

Après la Constitution ottomane de 1908, tout le monde se réjouissait. Les chrétiens croyaient qu'ils allaient enfin être libres dans tous les domaines. Comme les autres sujets non musulmans, les Arméniens furent enrôlés dans l'armée à travers tout l'Empire. C'était la veille des jours sombres.

En 1911, à peine la guerre italo-turque terminée, la guerre balkanique éclata l'année suivante. À cette occasion, même les réservistes furent mobilisés et envoyés au front, où certains tombèrent prisonniers. Lorsque la guerre prit fin, les soldats rentrèrent chez eux et commencèrent à reprendre leurs activités, sans se douter que la pire de toutes, la guerre de 1914, était sur le point d'éclater.

Dès la déclaration de guerre, tous les hommes jusqu'à 45 ans furent enrôlés, et la ville se vida partiellement.

Pendant ce temps, les collèges de Césarée et de Konya furent fermés. Les élèves encore trop jeunes pour être mobilisés restèrent provisoirement chez eux. Tous nos enseignants ayant été appelés sous les drapeaux, nous aurions dû fermer les écoles, si les étudiants de collège n'avaient repris eux-mêmes la tâche de l'enseignement.

Nos écoles, où jusque-là l'enseignement était d'un niveau élémentaire, prirent la forme de véritables collèges. Chaque matin, les élèves faisaient des exercices physiques sur la terrasse de l'église, sous la direction de Hagop Bahadourian, qui enseignait aussi l'arithmétique. Le cours de physique était assuré par Sarkis Soghomonian, la géographie par Onnig Sourénian, l'arménien et l'orthographe par Karekin Sinabian, le turc par Kevork Kabzémalian, le français et la grammaire arménienne par Arsèn Daghlilian, et ainsi de suite.

Pour nous, tout cela était une nouveauté : examens trimestriels, répartition des notes avec tableaux statistiques, classement par niveaux, et surtout une pédagogie moderne, fondée sur la libre expression.

La discipline aussi avait changé : jusque-là, nous étions habitués à recevoir la punition physique du maître — la claque sur la paume, dont la douleur ne durait que quelques minutes, mais qui nous empêchait surtout d'oser exprimer ce que nous savions.

Nos nouveaux instituteurs récitaient devant les élèves des poèmes de grands auteurs arméniens, leur apprenant l'art de la déclamation. Ils nous faisaient connaître nos écrivains célèbres, en lisant des extraits de leurs œuvres. Les élèves, enthousiasmés par cet enseignement, redoublaient d'efforts pour obtenir de meilleures notes et satisfaire leurs maîtres par leur bon comportement.



Hagop Zadourian, fusillé en 1921
à Polatli



Khorèn Chamoyan, mort pendant
la guerre balkanique, en 1913



Mardiros Terzian, fusillé en 1921
à Polatli



Klémès Yaniyan, martyrisé au
service militaire en 1915



Armenag Boyadjian, tombé au
service militaire en 1915

Ainsi, nous venions à peine d'achever une année scolaire lorsque le désastre s'abattit. Nos maîtres disparurent à jamais : la main impitoyable du Turc faucha cette jeunesse, haute et droite comme des cyprès — notre fierté et l'espoir de la nation. De ces plus de trente jeunes hommes, à peine une dizaine survécurent au sabre des cruels Turcs.

Mais des rejetons naquirent des racines de ces cyprès abattus, et aujourd'hui, que ce soit en Arménie ou à l'étranger, nous voyons grandir une nouvelle génération, composée de savants, de techniciens, de médecins et d'autres professionnels.



DEUXIÈME PARTIE
ANNÉES SOMBRES
1915–1921

MASSACRES ET DÉPORTATIONS

C'était le sombre mois d'avril 1915. Nos enseignants n'avaient plus le même sourire sur leur visage. Quelque chose d'étrange s'était produit. Ils parlaient à voix basse dans un coin, entre eux, presque inaudibles pour nous, les élèves. Ils citaient les noms de plusieurs intellectuels arméniens connus et inconnus, disant que certains d'entre eux avaient été emprisonnés à Ayaş, à quinze kilomètres d'ici, et qu'un autre groupe avait été emmené à Çankırı.

Le Père Der Khorèn envoya, par l'intermédiaire des élèves de l'école, des invitations à tous les notables instruits et aux membres du Conseil paroissial, qui ne tardèrent pas à se réunir à la chapelle. Tous avaient le visage sombre et soucieux. La situation était délicate, et il fallait prendre des précautions. Les décisions furent transmises secrètement à tous : il fallait dissimuler toute arme, tout livre suspect, tout écrit compromettant, et attendre ce que l'avenir réserverait.

Pour rester informés des événements de Constantinople, nos compatriotes restaient en contact permanent avec le chef de gare de Sinjian Köy, le compatriote Khorèn Avakian. Avakian fut l'un des premiers témoins oculaires de la déportation de ces intellectuels. Les autres, entassés dans plusieurs wagons, furent transférés sous stricte surveillance jusqu'à Ankara.

Notre compatriote Khorèn Avakian, aujourd'hui vieil homme de 80 ans (il vit actuellement à Grenoble), écrit dans ses mémoires ce qui suit à propos de cet épisode :

« Concernant l'arrivée à la gare de Sinjian Köy de certains intellectuels arméniens de Constantinople, rappelons les faits suivants : la veille de leur déportation, vers 14 heures, je reçus la visite inattendue du directeur de la Sécurité d'Ankara. Il me salua avec une politesse exquise, selon le cérémonial ottoman, avec les expressions habituelles — *Müdür Beyim*, etc. Comme le voulait notre coutume, je fus obligé de préparer une table d'eau-de-vie. Notre conversation porta sur divers sujets, lui évitant toujours d'aborder le fond de sa visite. Quand nos têtes furent bien échauffées, il me demanda, d'un ton compatissant et amical, à quelle confession j'appartenais. Quand je répondis : "À l'Église apostolique arménienne", il me dit : "Quel dommage que vous ne soyez pas catholique !" »

« Vers 15h30, nous vîmes arriver de longues files ininterrompues de charrettes et de chevaux venant d'Ankara. Le directeur de la Sécurité me quitta en m'ordonnant sèchement : "Ne sortez pas des

limites de Sinjian Köy”, puis partit pour installer le convoi. Tous les magasins de céréales des marchands chrétiens furent ouvertes pour nourrir les chevaux. Vers 17 heures, il revint à la gare pour s’enquérir de l’heure d’arrivée du train spécial attendu le lendemain. »

« Le lendemain matin, à 8h30, la gare était déjà encerclée par des centaines de gendarmes turcs. Un policier m’accompagnait pour s’assurer que je ne parlais à personne, selon l’ordre ittilaftan men (“interdiction de contact”). »

« Le “train de nos invités” dont ils parlaient n’était autre que le convoi spécial réservé à la déportation des intellectuels arméniens de Constantinople. »

« Le spectacle était bouleversant : certains portaient encore leur chemise de nuit, d’autres une simple chemise. À la vue d’un chef de gare arménien, ils se mirent à me raconter leur “sort” et me demandèrent d’envoyer des nouvelles à leurs familles. Je gardai le silence : j’écrivis ma réponse dans mes paumes, les mains liées derrière le dos, pour qu’ils lisent et comprennent que je n’étais pas libre de parler — et ainsi nous nous comprîmes. Le Dr DagHAVarian¹¹ et deux autres hommes se présentèrent dans la salle d’attente, me remettant leurs cartes de visite. Le lendemain même, je fis le nécessaire. »

« Les noms furent lus un à un, interrogés trois fois, puis les déportés amenés à Sinjian Köy furent placés dans des charrettes et transférés vers le village turc d’Ayaş. »

« Au début, les fonctionnaires les traitèrent avec un grand respect. À leur arrivée à Ayaş, on leur permit même d’acheter du beurre, du miel, des œufs et d’autres vivres. Mais lorsque les Turcs d’Ayaş commencèrent à se plaindre de ce traitement trop clément, on leur répondit : “Patiencez, mes fils, la victime du sacrifice doit être bien engraisée.” (*Sabredin, oğullarım, kurban koyunu semiz gerek*, en turc.) »

« Quinze jours plus tard, ce Turc hypocrite revint, cette fois tout à fait sérieux : — Nous devons fouiller la station. Envoyez votre femme et vos petits chez le voisin, pour qu’ils n’aient pas peur. — Et déjà, on préparait un grand paquet avec les livres jugés suspects : le journal du jour *Djhaguadamard*, un recueil de chants, et cinq volumes de cantiques enregistrés de Baba Hampar. Quand je fis remarquer que le recueil avait été imprimé avec l’autorisation du ministère de l’Instruction publique, il ouvrit au hasard le chant n°100, *Hérik Vortiag* (“Assez, mon fils”), et me lança en me le montrant :

¹¹ Le Dr Nazaret DagHAVarian (1862 – 1915) était un médecin, agronome et militant arménien ottoman, l’un des fondateurs de l’Union générale arménienne de bienfaisance (UGAB). Auteur d’ouvrages scientifiques sur la médecine, la religion et l’histoire, il fut l’un des fondateurs du Parti ottoman de la liberté et de l’entente, principal parti d’opposition au Comité Union et Progrès. Le 24 avril 1915, il fut arrêté à Constantinople sur ordre du CUP et tué alors qu’il était en route pour la déportation, au début du Génocide arménien.

— Quel genre de ministre turc pourrait bien donner une autorisation pareille ? Quant aux cantiques, nous les examinerons, puis nous te les rendrons. »

« À son arrivée à Ankara, il ordonna qu'on me remplace et qu'on me livre aux autorités d'Ankara. J'envoyai aussitôt un télégramme à notre direction centrale, et dès le lendemain, on me transféra à Dil Iskelesi, dans Haydar Pacha. C'est ainsi que nous avons pu sauver notre tête. »

« Grâce aux mesures prudentes prises par notre direction centrale, un certain nombre de chefs de gare arméniens, ainsi que plusieurs autres fonctionnaires avec leurs familles, échappèrent à la déportation, comme moi. »

Parmi les déportés à Ayaş se trouvaient les docteurs DagHAVarian, Naskachian, et les écrivains Roupèn Zartarian, Khajag, Agnoui, Hampartsoum Boyadjian (Mourad), Djangulian, Sempad Purad et Puzant Bozadjian.

Lorsque ces intellectuels furent emmenés de Sinjian Köy, le chef de gare, Khoèn Avakian, en informa Stanoze, mais le lieu de leur destination resta secret. Ce n'est qu'une fois arrivés à Ayaş que le chef du télégraphe du lieu, Sdepan Effendi, compatriote de Stanoze, ayant des relations avec des fonctionnaires turcs haut placés, obtint la permission de leur venir en aide. Sa première action fut d'envoyer un message à Stanoze, demandant qu'on expédie des vêtements de rechange, car certains déportés, arrêtés au milieu de la nuit, avaient été emmenés à moitié nus.

Les deux conseils paroissiaux de Stanoze, de confessions différentes, décidèrent non seulement d'envoyer l'aide matérielle nécessaire, mais aussi de se concerter sur la conduite à tenir face à cette calamité annoncée. Les paquets furent rapidement préparés, et le transport assuré par le compatriote Roupèn Kirémidjian, grand commerçant propriétaire de plusieurs charrettes. Les conducteurs atteignirent Ayaş en quelques heures, livrèrent les vêtements et revinrent avec quelques nouvelles. Un second envoi fut effectué plus tard, mais cette fois tout contact direct avec les prisonniers fut strictement interdit.

Quelques semaines plus tard, les mêmes conducteurs repartirent avec d'autres provisions, mais, arrivés sur place, ils trouvèrent les prisons vides : les intellectuels arméniens avaient été emmenés en petits groupes et avaient disparu à jamais.

Sur plus de cent vingt intellectuels, seuls quelques-uns furent relâchés — dont Puzant Bozadjian.

Dans le recueil *Mémorial du 11 avril* (édité en 1919 par Téotig), il écrit :

« Avec le deuxième groupe, nous arrivâmes à Engürü (Ankara) le 20 avril et fûmes enfermés dans la prison de police. Là encore, on nous divisa en deux groupes et on nous enferma séparément.

Le lendemain matin, en descendant dans la cour de la prison, nous vîmes une grande agitation parmi les détenus. Intrigué, je demandai à l'un d'eux :

— Quelle est la raison de votre joie ?

— Nous nous sommes portés volontaires (*tchétté*), demain matin nous partons !

— Puis-je savoir de quel crime vous avez été accusé ?

— J'ai été condamné à quinze ans de prison pour meurtre, répondit-il froidement.

— Qui avez-vous tué ?

— J'aimais une fille. Ses parents ont refusé de me la donner en mariage, alors je l'ai enlevée dans la montagne, et, après avoir assouvi mon désir, je l'ai tuée, ajouta-t-il avec un triomphe cruel. »

« Mon interlocuteur n'était qu'un jeune homme de vingt-deux ans à peine. Puis, m'approchant d'un autre prisonnier du même âge, je lui posai les mêmes questions et reçus presque les mêmes réponses. Un autre détenu, qui chantait et bondissait de joie, me répondit à son tour avec une indifférence glaciale :

— J'aimais une fille, mais elle en aimait un autre. Alors, pour me venger, j'ai tué tous les deux — ma bien-aimée et mon rival.

Imaginez, disions-nous les uns aux autres, lorsque des assassins de ce genre, en s'enrôlant parmi les bandes de *tchéttés*, obtenaient le pardon impérial, que ne feraient-ils pas ensuite contre des innocents ? Nous étions loin de nous douter alors que ces bandes de criminels allaient être justement appelées à accomplir l'extermination des Arméniens — ce que les faits allaient prouver d'une manière irréfutable.

« Après deux jours passés dans la prison d'Engüriü, nous fûmes, un vendredi à l'aube, conduits sur la route d'Ayaş. »

En ce mois d'avril 1915, dans presque toutes les prisons de Turquie, les meurtriers, bandits et criminels de droit commun furent enrôlés parmi les *tchéttés* et mis à la disposition des organisateurs spécialement dépêchés depuis Constantinople par le Comité Union et Progrès. Ces derniers les utilisèrent pour exécuter les massacres planifiés. Ce que ces bandes ne pouvaient accomplir, les habitants des villages turcs voisins — assoiffés de sang — le complétaient.

Le peuple vivait des jours d'horreur : partout, arrestations, emprisonnements, déportations. Il suffisait d'un léger soupçon ou d'une fausse accusation pour justifier les fouilles des maisons et soumettre les gens à toutes sortes de tortures, afin d'extorquer des aveux. Tout cela n'avait qu'un but : le pillage et l'enrichissement. Ils agissaient sans retenue, protégés qu'ils étaient par le gouverneur d'Ankara, Atif de Salonique, et par le chef de la police, Behdettin — deux fanatiques unionistes, cruels et sanguinaires.

En mai, les perquisitions se poursuivirent : on confisquait toutes les armes trouvées, on arrêtait ceux qu'on jugeait suspects ou influents. Père Khorèn, le courageux pasteur, fut parmi les premiers arrêtés. Emmené à Ankara, il fut ensuite exilé dans le village turc d'Osmandjik, à la frontière de la province. Quelques semaines plus tard, plusieurs notables de Stanoze — Krikor Kabzémalian, Arsèn

Türkménian, Haroutioun Avakian et plus de quinze autres — furent emprisonnés dans le cachot dit Zendjirli Kouyou et soumis à de terribles tortures.

En juillet, nos meuniers de la région de Haymana, accompagnés de quelques artisans de Sivri Hisar, furent emmenés à Ankara. Ce groupe fut ensuite rejoint par des intellectuels arméniens transférés d'Ayaş et de Çankırı, puis conduit au pied du mont Alma Dag, où ils furent massacrés.

Bien que les nouvelles d'arrestations et de déportations massives nous parvenaient, nous n'imaginions pas encore que l'horreur véritable avait déjà commencé. Les Arméniens, condamnés à l'extermination, étaient menés comme des troupeaux d'agneaux à l'abattoir. Le peuple, saisi de terreur, attendait jour après jour que la catastrophe l'atteigne — et, hélas, elle ne tarda pas.

En août, le crieur public annonça que tous les hommes âgés de plus de quinze ans devaient se rassembler dans la cour du gouvernement. Les pauvres gens ignoraient qu'ils étaient déjà condamnés à mort : ils se présentèrent docilement, comme des agneaux, et se livrèrent eux-mêmes à leurs bourreaux.

On dit que ce groupe comptait plus de sept cents personnes. Des gendarmes à cheval les escortèrent jusqu'à Ankara sous une stricte surveillance, presque au pas de course. La chaleur et la poussière de l'été rendaient leur supplice encore plus terrible. Lorsqu'ils traversaient un ruisseau, les soldats ne leur permettaient même pas de s'arrêter pour boire un peu d'eau. Beaucoup, ayant retiré leurs chaussures pour marcher plus vite, les remplissaient d'eau pour étancher leur soif. Finalement, à moitié morts, ils atteignirent Ankara, où ils furent emprisonnés quelques jours sous une garde sévère, le temps de rassembler les déportés des environs.

Là, les Protestants et les Catholiques bénéficièrent d'interventions en leur faveur, et tous furent libérés. Mais les Arméniens grégoriens furent séparés, emmenés vers un lieu nommé Tchayash Bahçesi, et massacrés dans les ravins. Les pères et les fils qui voulaient mourir ensemble s'étreignaient deux par deux au moment du martyre. Quelques jours plus tard, les Protestants furent autorisés à rentrer chez eux. (C'est d'eux que provient la description du pénible trajet vers Ankara.) Ils savaient bien quel sort avait été réservé à leurs frères grégoriens, et gardaient le silence, craignant même de sortir de chez eux, incapables de répondre aux questions de leurs voisins. Quant à ceux qui restaient en ville, ils attendaient avec angoisse des nouvelles de leurs proches disparus.

À ce sujet, le compatriote Garabed Karageozian raconte :

« C'était en août 1915, lorsque mon père fut arrêté. J'avais alors à peine huit ans. Les habitants des villages et des moulins furent ramenés à Stanoze, les mains liées, sous la garde sévère des gendarmes. Devant ce spectacle déchirant, beaucoup de femmes s'évanouirent ; les pleurs et les lamentations retentissaient de partout. Le peuple était frappé de stupeur et d'effroi.

Mon frère Hagop et mon cousin Sarkis Soghomonian, tous deux élèves de l'école, conscients de l'ampleur du désastre imminent, refusèrent de se livrer et se cachèrent quelque part.

Lorsque les Protestants furent rentrés, le fils du juriste Nafis Effendi d'Ankara, ayant appris que ses camarades de classe Hagop Karageozian et Sarkis Soghomonian s'étaient cachés, vint à leur rencontre. Il les rassura, affirmant que le danger était passé et qu'ils pouvaient désormais circuler librement. Rassurés, les deux jeunes recommencèrent à sortir au grand jour.

Quelques jours plus tard, alors qu'ils se promenaient dans les vergers pour se rafraîchir de la chaleur du jour, ils furent aperçus par plusieurs fonctionnaires turcs qui buvaient et festoyaient, se réjouissant déjà du butin qu'ils tireraient des biens des Arméniens. Le soir même, ils informèrent les autorités. Deux policiers vinrent les arrêter et, le lendemain, les emmenèrent menottés à Ankara sous la garde d'un gendarme. Nous les vîmes partir, la tête basse, désespérés — depuis les jardins d'en face — impuissants à leur venir en aide. »

Huit jours plus tard à peine, les Catholiques d'Ankara furent eux aussi rassemblés et déportés vers Stanoze. La plupart s'effondrèrent avant d'avoir dépassé Alep, et seuls quelques survivants revinrent.

Peu après, le crieur public reparut dans les rues : cette fois, il convoquait les Protestants à la cour du gouvernement pour un prétendu renouvellement de leurs papiers d'identité.

Voici ce que rapporte la maîtresse d'école Hobbé, aujourd'hui âgée de 85 ans :

« Lorsque les Protestants arrivèrent, ils étaient très tristes. Huit jours plus tard, juste avant la prière du samedi soir, le pasteur fut convoqué au gouvernement. Le *müdür* (turc : commissaire) lui dit : "Pasteur, désormais vous êtes libres, et chacun peut retourner à ses occupations." Le pasteur revint, et après la prière du soir, il annonça à la communauté ce qu'on venait de lui dire. »

« À peine une semaine s'était écoulée. Le dimanche, après midi, toute la population fut convoquée au siège du gouvernement, sous prétexte de devoir échanger ses papiers d'identité, et qu'on leur remettrait des « passeports allemands ». Tous étaient inquiets — ils comprirent qu'un piège se préparait. Ils s'y rendirent tout de même, et on les entassa dans une étable, où ils passèrent la nuit. »

« Le lendemain, le *müdür* fit appeler le pasteur et lui dit : "Vous êtes désormais libres, à condition de remplacer vos papiers d'identité par des passeports allemands. Désormais, comme nous avons établi des relations avec les Allemands, nous ferons de même avec vous : vos filles épouseront nos fils, et nos filles les vôtres ; ainsi, nous vivrons ensemble." »

« Le pasteur répondit qu'il ne pouvait décider seul et devait consulter son peuple. S'adressant à l'assemblée, il leur rapporta les propos du *müdür* et ajouta : "Réfléchissez, mes enfants, ce qu'ils nous proposent, c'est tout simplement d'abjurer notre foi et de devenir Turcs." »

« Alors, Hovhannès Keosséyan se leva et déclara : "Pasteur, nous n'accepterons pas de devenir Turcs. Nos frères sont morts en martyrs pour leur foi et leur nation ; nous aussi, nous sommes prêts à

mourir comme nos frères de l'Église arménienne (*Loussavortchagans*).» Tous les présents approuvèrent d'une seule voix les paroles de Hovhannès Agha Keosséyan. »

« Le pasteur retourna auprès du müdür et lui dit : "Mon peuple refuse ; il ne veut pas des passeports allemands." Le müdür répondit : "Comme vous voudrez. Préparez-vous alors à rejoindre les Grégoriens." »

« La nouvelle se répandit qu'on allait aussi les déporter. La ville entière fut plongée dans le deuil. Tous comprirent le sort qui les attendait et renoncèrent à toute idée de préparation au voyage. Essam Maïrig (Mère Essam) m'envoya voir le pasteur pour savoir s'il avait besoin de quelque chose, ou s'il voulait changer d'habit pour le dimanche. J'y allai, et notre bien-aimé Père répondit : "Ma fille, je n'ai besoin de rien, et je ne veux pas changer d'habit. Si je dois mourir, que ce soit dans ces vêtements. Seulement, ma fille, prenez soin de vous, demeurez fidèles à votre foi, à votre langue et à votre honneur. Comme l'a dit Jésus : 'Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; pleurez sur vous et sur vos enfants.'" Et le pasteur ajouta encore : "Ne pleurez pas pour nous ; pleurez pour vous et pour vos enfants." »

« Le lendemain, ils furent conduits près de Stanoze, dans un lieu appelé Séyirdjé. Là, le pasteur demanda la permission d'accomplir son dernier office. On la lui accorda. Il prononça un sermon pour fortifier son peuple, puis fit une prière. Pendant qu'ils chantaient *Bu dūnya mihnet yeri dir* (en turc : "Ce monde est un lieu de souffrance"), beaucoup s'endormirent déjà pour leur dernier repos. »

« Nous n'avons pas vu ces événements de nos yeux, mais un *çavuş* (soldat) originaire de Stanoze, qui se trouvait parmi les bourreaux par devoir, témoignait plus tard que le sermon, le chant et la prière du pasteur résonnent encore à ses oreilles. "Quelle voix merveilleuse ! Mon cœur n'a pu y résister, et j'ai pleuré." Oui, il y avait parmi nous des cœurs bons, comme il y en avait de mauvais. »

Aussitôt après le départ des Protestants, un monstre nommé Hassan arriva avec quelques complices. Ils rassemblèrent une dizaine de garçons et, les ayant conduits dans un ravin non loin de Stanoze, les torturèrent et les tuèrent avec une sauvagerie inouïe.

Voici la liste, compilée d'après nos souvenirs, de ces innocents garçons — élèves des premières classes des écoles grégorienne et protestante :

Hovhannès Matéossian

Hagop Balabanian

Krikor Yaghiayan

Missak Kisabian

Hagop Gondjiguan

Klémès Mouradian

Hovhannès Balabanian

Hagop Vartérian

Baghdasar Kirian

Baghdasar Kasparian

Missak Ghoubian

Garabed Aslanian

Nersès Türkménian

Tavit Tirtirian

Ceux qui restaient

Venons-en maintenant à ceux qui étaient restés au village. Les hommes de vingt à quarante-cinq ans avaient été enrôlés dans l'armée. Ceux de plus de trente ans furent intégrés, au-delà d'Ankara, dans des bataillons de travail chargés de la construction des routes, tandis que les plus aguerris avaient été envoyés soit sur le front des Dardanelles, soit dans la 4^e armée, sur le front d'Erzérourm. Ainsi, il ne restait plus que des femmes et des adolescents.

Le peuple ressemblait à un troupeau privé de son berger. Ignorant encore l'ampleur du désastre, il priait jour et nuit, implorant l'aide de Dieu, tout en attendant des nouvelles de leurs proches disparus. Bien que certains eussent aperçu sur des Turcs des vêtements appartenant aux Protestants, nul ne pouvait imaginer que les crimes les plus abominables avaient été commis dans une région où Turcs et Arméniens avaient toujours vécu en paix — ni que le mouton pût, du jour au lendemain, devenir loup.

Le Turc, ignorant et sans raison, se tourne du côté où souffle le vent, surtout quand ce vent lui est favorable. Le désir de s'emparer des biens des Arméniens, joint aux promesses officielles qui leur avaient été faites, transformait en bêtes sauvages ceux-là mêmes qui, jusque-là, avaient profité de la bonté de leurs voisins arméniens. Certains, il est vrai, regrettèrent ensuite leurs actes infâmes — mais à quoi bon ? Malgré les promesses faites, les butins espérés leur échappèrent : les chefs de l'opération se les réservèrent pour eux-mêmes.

Après avoir pillé les biens des déportés, les objets d'or et d'argent des églises, ils mirent le feu au riche quartier arménien d'Ankara, aspergeant les flammes de pétrole pour que l'incendie se propage plus vite. Finalement, ils durent recourir à l'eau lorsque le feu menaça d'atteindre le quartier turc.

Quelques semaines après la déportation des hommes, l'ordre tomba d'exiler également leurs familles.

Le *müdür* du lieu, Ibrahim Shahin, bien qu'homme de cœur, ne put résister ni aux ordres du gouvernement central ni à la pression des Turcs sanguinaires de la région. Il exécuta donc la déportation et les massacres, mais, lorsque vint le tour des enfants innocents et des femmes sans défense, il ne put s'y résoudre et chercha un moyen de les sauver.

Il fit donc exempter de déportation les familles dont les pères ou fils étaient au service militaire, et, au lieu d'envoyer trop loin les autres, il répartit les familles deux par deux dans les villages turcs relevant de Stanoze.

En cette occasion, le *müdür* aurait déclaré : « C'est un bien que je vous fais là — mais vous ne le comprendrez que plus tard. »

La ville était presque entièrement vidée de ses habitants. Certains Turcs du voisinage attendaient encore le butin promis, mais le *müdür*, exerçant une surveillance sévère, empêchait tout pillage : il faisait lui-même le tour de la localité, vérifiant la présence des gardes et la bonne exécution de leur service.

Ainsi passaient les jours et les mois, tandis que le peuple, dans sa naïveté, continuait d'attendre des nouvelles de ses bien-aimés.

Ces événements se produisirent en automne, et l'hiver arriva tôt. Les pères et les fils, soutiens du foyer, n'étaient plus là. Le manque de nourriture et de combustible se faisait cruellement sentir.

Ceux qui avaient été envoyés dans les villages étaient relativement mieux lotis, car ils pouvaient subsister en travaillant chez les Turcs.

Les mères et les jeunes filles arméniennes, incapables d'assurer seules les travaux domestiques, furent contraintes de se mettre au service des familles turques. Les garçons de douze ou treize ans, qui n'avaient connu que l'école, devinrent bergers.

Les familles des mobilisés, restées en ville, commencèrent à aller dans les villages voisins pour échanger leurs vêtements, bijoux ou même leurs ustensiles de cuisine contre du blé.

Les enfants mineurs servaient de domestiques chez les Turcs, tandis que les mères, accompagnées de leurs filles, aidaient aux travaux ménagers ou participaient à la moisson pour assurer un peu de vivres.

Les grains récoltés étaient portés sur leur dos, parfois sur plusieurs kilomètres, pour être moulus avant d'être rapportés à la maison.

À cette époque, les Turcs avaient toute liberté de massacrer des Arméniens autant qu'ils le souhaitent — et nul ne leur demandait de comptes. Après avoir déporté la population entière, ils ne ménagèrent même pas les adolescents restés au village.

Ainsi, quelques-uns, qui avaient trouvé refuge chez des amis turcs, furent enlevés par des bourreaux sous la menace et massacrés près de Stanoze, dans un endroit appelé Chakhchakhin Tar.

Les victimes en furent : Sarkis Aladjadjian, Soghomon Semoghonian, Haroutioun Soghomonian, Boghos Hiusniyan, Arisdaguès Chiriments et Yéghiché Daghlilian.

Quelques mois après ces événements, alors que les familles des déportés étaient déjà réparties dans les villages, un certain Hamdi, célèbre massacreur du village de Saraï — qui, avec ses complices, avait été le bourreau des protestants de la région — arrêta plus de dix réfugiés grecs. Au lieu de les remettre aux autorités, il les fit atrocement torturer avant de les tuer.

Deux compatriotes, Garabed Gueodéyan et Krikor Hadji Taniélian, témoins de la scène, racontent :

« Les bergers turcs du village, ayant aperçu des ombres dans les roseaux, avertirent Hamdi et ses complices. Armés et accompagnés de chiens, ils encerclèrent le marais, trouvèrent les Grecs et les ramenèrent au village. Ensuite, ils les mirent nus, côte à côte, et nous obligèrent, nous et nos mères, à passer devant eux, à leur adresser des insultes et à leur cracher au visage. Si nous refusions, ils menaçaient de nous tuer avec eux. Terrifiés, la bouche et les lèvres sèches, nous obéîmes pour la forme, contraints et tremblants.

Nos lèvres étaient sèches, mais nos cœurs saignaient. »

Cette situation dura jusqu'à l'armistice.

En l'absence des déportés, leurs maisons avaient été occupées par des réfugiés albanais et bosniaques, qui, ne trouvant pas de moyens de subsistance, quittèrent bientôt les lieux.

En novembre 1918, la guerre étant terminée, quelques survivants commencèrent à revenir au village, reprenant possession de leurs maisons et de leurs vergers.

Retour

Ce fut alors que nous pûmes mesurer l'étendue de nos pertes : il apparut que tous les déportés avaient été massacrés.

Les jeunes hommes de vingt à trente ans, mobilisés sous les drapeaux, avaient péri sur les fronts ou avaient été désarmés puis tués par les Turcs. Quant aux hommes de trente à quarante-cinq ans, employés aux travaux de construction de routes, ils revinrent pour la plupart — épuisés, affamés et brisés par les souffrances.

Peu après, nous apprîmes qu'une vingtaine de jeunes de Stanoze avaient réussi, lors de l'avance des Russes, à s'échapper du front d'Erzurum et à rejoindre les détachements arméniens de volontaires.

Notre compatriote Andréas Boyadjian nous transmit leurs noms :

Krikor Matéossian (officier venu volontairement d'Amérique)	Haroutioun Nedjibents Garabed Donbayan
Andréas Boyadjian	Krikor Matossents dit Koyransin
Mardiros Berberents	Hagop Yaniyents
Boghos Fatehents	Onnik Vartorents
Garabed Mughalints	Haroutioun Séyissian
Bedros Mughalints	Onnik, boulanger d'Ankara
Onnik Bozghourdents	Hayrabed Bedzdiguian,
Hagop Bozghourdents	Haroutioun Khoumients
Khatchig Altighouladjents	

Parmi ces volontaires de Stanoze, beaucoup tombèrent au combat — que ce fût sur le front turc ou dans la région de Bakou, au sein du groupe de Mourad. Seuls quelques-uns revinrent vivants. L'un d'eux était notre compatriote Andréas Boyadjian, dont nous rapporterons les souvenirs plus loin.

Lorsque les survivants du massacre de Der Zor racontèrent les souffrances qu'ils avaient endurées, nous comprîmes alors combien notre *müdür* local avait rendu un immense service en répartissant les familles des déportés dans les villages et en gardant sur place celles des soldats mobilisés.

Les hommes revenus d'exil, épuisés et brisés dans leur santé, avaient besoin de temps, de soins et de nourriture pour retrouver leurs forces.

Tel fut, depuis des siècles, le destin du peuple arménien : toujours contraint de rebâtir son nid détruit, sans jamais désespérer.

Les adolescents restés au village étaient devenus des jeunes hommes. Les maisons en ruine commençaient à être reconstruites ; les artisans revenus à la vie reprenaient leur travail et formaient de nouveaux apprentis. Les meuniers survivants rebâtirent les moulins effondrés et se mirent à l'œuvre avec des aides recrutées sur place.

Ainsi, au printemps 1919, la vie avait en partie retrouvé son cours normal.

Les églises, le temple protestant et les écoles étaient restés fermés pendant des années, leurs biens pillés. Nous n'avions plus ni prêtre, ni enseignant survivant. Mais il fallait s'organiser : les enfants ne devaient pas rester sans instruction.

Reconstruction

Enseigner à l'enfant arménien la langue dorée de Mésrob (Machdots) fut toujours un devoir sacré. Même dans les déserts de Der Zor, des mères arméniennes avaient appris à leurs enfants à lire et à écrire en traçant des lettres sur le sable. Les survivants, animés du même esprit, à peine échappés au massacre, se mirent aussitôt à rouvrir l'école.

Il n'y avait pas de maîtres compétents, mais d'anciens élèves, garçons et filles, acceptèrent cette lourde tâche. Grégoriens et protestants, unis, ouvrirent une école commune en 1919, en utilisant les manuels retrouvés.

Pendant trois années, un enseignement ininterrompu fut assuré non seulement aux enfants, mais aussi à plusieurs adultes désireux de reprendre leurs études interrompues.

Le culte religieux se tenait dans le temple protestant. Notre compatriote Kevork Keoséyan, capable de diriger des assemblées spirituelles, assumait avec dévouement cette responsabilité, nourrissant la

foi des deux communautés. Plus tard, il exerça ce même ministère dans plusieurs villes de France — Marseille, Pont-de-Chéruy, Valence et Paris — diffusant partout la parole chrétienne.

Bien que peu nombreux, nous étions heureux : nous avions retrouvé la liberté et repris possession de nos biens ancestraux. Les débris de la jeune génération s'efforçaient de combler le vide laissé par ceux qui étaient partis.

Mais, hélas, notre joie fut de courte durée.

Le 30 octobre 1918, la Turquie signa à Moudros l'acte de sa capitulation, et le 4 novembre, le gouvernement ottoman s'enfuit en Allemagne. Mais l'Allemagne elle-même, vaincue à son tour, signa l'armistice le 11 novembre.

Le peuple arménien espérait alors que les puissances alliées tiendraient leur promesse et soutiendraient leur petit allié : après tout, les Arméniens avaient combattu à leurs côtés, et les volontaires arméniens, sur le front d'Arara et ailleurs, avaient contribué par leur bravoure à la victoire commune.

Les forces britanniques, françaises et italiennes, franchissant les Dardanelles, occupèrent Constantinople. L'Angleterre prit la Palestine sous son protectorat ; la France, la Syrie et la Cilicie — où les volontaires arméniens soutenaient son armée, espérant qu'une Cilicie arménienne serait fondée sous sa protection.

L'Italie, pour sa part, prit le contrôle de la région d'Antalya. Les Grecs, ayant occupé Smyrne, pénétrèrent dans l'intérieur du pays, mais sans chercher à châtier les massacreurs de chrétiens.

La révolution bolchévique triomphant en Russie, des républiques se formèrent dans le Caucase : la Géorgie, l'Azerbaïdjan et la République d'Arménie. Le 28 mai 1918, la Turquie reconnut l'indépendance de l'Arménie, qui comprenait alors les provinces de Kars, d'Ardahan et l'arrondissement de Erevan.

La nation arménienne espérait la création d'une « Arménie de mer à mer » selon le plan de Wilson¹² ; mais les choses prirent un autre cours. Le bolchévisme gagna tout le Caucase, où de fréquents affrontements opposaient mencheviks et bolchéviks. Sous l'effet des rivalités des puissances alliées victorieuses, la Cilicie fut abandonnée et retomba sous la future autorité turque.

¹² Le *plan de Wilson* (ou *Arménie wilsonienne*) fait référence à la décision du président américain Woodrow Wilson, mandaté par le Traité de Sèvres (10 août 1920), de fixer les frontières de l'État arménien indépendant. Son arbitrage, rendu le 22 novembre 1920, attribuait à l'Arménie historique quatre vilayets de l'Empire ottoman : Van, Bitlis, Erzeroum et Trébizonde, assurant ainsi à la nouvelle république un accès à la mer Noire. Ce projet, bien qu'approuvé sur le papier par les puissances alliées, ne fut jamais appliqué, en raison de la victoire du mouvement kémaliste et de la signature du Traité de Lausanne (1923), qui annula les dispositions du Traité de Sèvres.

Mouvement kémaliste (Milli)

Le Mouvement national — profitant des dissensions entre les Alliés — se leva sous la direction de Mustapha Kémal ; il s'organisa avec le concours de Kara Békir et d'Ismet Pacha. Ce mouvement, né en 1919 en Anatolie, rompit les liens avec Constantinople : il prit Ankara pour centre, étendit son emprise d'Erzurum jusqu'à Brousse, institua des tribunaux d'exception et fit pendre les opposants, semant partout terreur et désolation.

Pour mener à bien ses desseins, il exigeait de l'argent, des armes et des chevaux auprès des notables de chaque région, et arma des bandes irrégulières qui combattirent ensuite sur le front de Cilicie. Les populations arméniennes d'Aïntab, Maraş, Deort Yoli et Hadjin, qui s'étaient placées sous la protection française, furent déçues par le retrait des Français ; privées de ce soutien, elles durent prendre la défense d'elles-mêmes avant d'être finalement contraintes, elles aussi, à l'exode hors de Turquie.

L'armée irrégulière du « Milli » — renforcée par les troupes de Kazim Karabekir — marcha sur l'Arménie, théâtre d'affrontements entre bolchéviques et tachnags, et s'empara de Kars et d'Ardahan. Les forces soviétiques progressant depuis le Caucase conquièrent, en 1920, la Géorgie, l'Azerbaïdjan et la région d'Erevan, où fut proclamée la République soviétique d'Arménie.

Le gouvernement bolchévique de Lénine souhaitait une Turquie reconfigurée qui servirait de rempart entre l'URSS et les puissances capitalistes ; pour cette raison, la récupération de Kars et d'Ardahan ne fut pas son obsession. L'Arménie se trouva donc réduite à la seule province d'Erevan (environ 30 000 km²).

Pourtant, l'Arménie d'alors, si dévastée et misérable, est aujourd'hui florissante et enviable : un pays qui comptait alors moins de 800 000 âmes en rassemble aujourd'hui plus de deux millions, doté d'industries variées et de nombreuses cités importantes capables de rivaliser avec un petit pays européen. Le génie arménien, uni à sa détermination, a bâti tout cela.

Les Stanoziens y ont contribué eux aussi : beaucoup ont émigré depuis la Turquie vers la Bulgarie, la Grèce et la France, puis vers l'Arménie soviétique, offrant à cette renaissance arménienne leurs forces et leurs talents ; leurs fils ont obtenu d'importants succès dans les domaines scientifique et technique.

Mais revenons aux événements de Stanoze à la veille de la guerre gréco-turque : un nouveau chapitre d'exils et de massacres nous attendait.

Nous allions de nouveau payer un lourd tribut, abandonner notre héritage ancestral, et chacun de nous partirait avec un passeport portant la sentence « retour interdit », dispersé aux quatre vents du monde — sans jamais obtenir la moindre réparation pour les biens et les terres que nous avons perdus.



TROISIÈME PARTIE
NOUVELLES DÉPORTATIONS
1921–1922

Après l'armistice, les survivants de Stanoze, revenus dans leur village natal, avaient commencé à reconstruire leurs maisons détruites et abandonnées, dans l'espoir de reprendre une vie normale.

Mais bientôt, de sombres nuages apparurent à l'horizon. Le mouvement kémaliste, fort de ses victoires dans les provinces orientales, avait gagné la confiance du peuple turc et entreprenait la formation d'une armée régulière.

Pendant ce temps, les Grecs, avançant depuis Smyrne, occupèrent Brousse et marchèrent vers Eskişehir. Sur leur chemin de retraite, les Turcs rassemblaient les hommes — parfois même des familles entières — et les déportaient vers l'intérieur du pays.

La déportation

Une partie de ces déportés arriva jusqu'à Stanoze, seulement pour y passer la nuit, et nous fûmes témoins de leur malheur.

L'église des Quarante Martyrs, bien qu'elle eût été dépouillée de ses objets précieux, possédait encore quelques nattes de paille ; sur la demande des habitants, il fut permis d'y enfermer les déportés pour la nuit.

Parfois, ils restaient une nuit, parfois plusieurs jours, et les Stanoziens, compatissants, partageaient avec eux leurs maigres provisions. Les gendarmes tentaient parfois de nous en empêcher, mais nous ne renoncions pas : nous passions les vivres à travers les barreaux de fer des fenêtres de l'église.

Bien que, dès le printemps 1921, nous eussions été témoins du sort tragique des réfugiés venus d'Eskişehir, la vie à Stanoze continuait à suivre son cours ordinaire. Les meuniers survivants avaient regagné leurs moulins éloignés, et divers artisans, reprenant leurs métiers, s'étaient rendus dans les villages alentour — sans se douter qu'un piège était tendu pour eux dans l'ombre.

Le chacal, nommé Hassan, s'était installé à Ankara, au cœur du mouvement nationaliste (Milli), avec quelques complices. Saisissant l'occasion de nuire, il établit une liste des « indésirables » de Stanoze, les accusant faussement d'avoir reçu des armes et des munitions de la part des Anglais.

Les boîtes de lait

En 1919, alors que les Anglais contrôlaient la ligne de chemin de fer Istanbul–Ankara, la Croix-Rouge avait envoyé des caisses de lait à Ankara.

Une partie de ces caisses fut destinée à Stanoze et acheminée à la gare de Sinjian Köy. Les autorités turques, parfaitement conscientes qu’il s’agissait simplement de lait concentré, s’en servirent pourtant comme prétexte : elles rédigèrent un rapport diffamatoire adressé au gouvernement central, prétendant qu’il s’agissait d’armes dissimulées.

Sur la base d’une liste (où, soi-disant, la moitié des quatre-vingts noms figuraient comme « véritables *comitadjis*¹³ » et l’autre moitié comme « sympathisants »), commencèrent alors les arrestations.

Ceux qui se trouvaient en ville furent jetés en prison, et les meuniers et artisans travaillant dans les villages furent ramenés à Stanoze sous stricte surveillance.

À la fin février, ils furent transférés à Ankara ; de là, les « *comitadjis* » présumés — environ trente-six personnes — furent envoyés vers Césarée, tandis que les « sympathisants » furent déportés dans la région de Yozgat.

Notre compatriote Stépan Türkménian, dans ses mémoires, raconte :

« Au début de mars 1921, ceux qui étaient destinés à Yozgat arrivèrent là-bas sains et saufs, et furent relâchés à condition de ne pas quitter la ville. Chacun chercha donc un travail et se mit à gagner sa vie. Quant aux trente-six personnes envoyées à Césarée, lorsqu’elles atteignirent Kırşehir, le chef de la police locale, après avoir lu sur la liste la mention “*comitadjis* dangereux”, s’exclama : ‘N’est-ce pas dommage de fatiguer nos policiers à escorter de tels individus ? Il faut régler leur compte dès aujourd’hui.’ »

De nouveau le massacre

« Parmi ce groupe, un certain Simon — qui était originaire de cette région et s’était établi à Stanoze — fut le seul rescapé, malgré de graves blessures. Il raconte son expérience ainsi :

« Après midi, nous avons été liés deux par deux et, sous la surveillance de quatre policiers, mis en route. Étant originaire de ces régions, j’ai deviné qu’on nous conduisait vers des montagnes désertes,

¹³ *Comitadji* (en turc : *Komitacı*) était un nom collectif désignant les membres de diverses bandes rebelles (*tchéts*) opérant dans les Balkans durant la fin de l’Empire ottoman. Le nom lui-même est d’origine turque et signifie « membres du comité ». Les *Comitadjis* combattaient les autorités turques et bénéficiaient du soutien des gouvernements des États voisins, notamment de la Bulgarie.

et j'en fis part à mes camarades. Sous la garde de deux policiers, ils nous déposèrent à l'entrée d'un ravin puis s'éloignèrent en direction du village voisin. Peu après, nous comprîmes qu'ils étaient allés chercher des assassins. »

« Parmi nous se trouvait M. Hagop Maïassian, un homme d'un tempérament révolutionnaire. Il se tourna vers les autres et dit : "Les gars, ils vont nous massacrer. Attaquons-les à plusieurs et, avec nos bras encore libres et les canifs de nos poches, tuons ces deux policiers et fuyons." »

« Beaucoup s'y opposèrent, craignant la vengeance qui frapperait leurs familles. Quelques heures plus tard, l'escouade ennemie s'approcha de nous et commença l'horreur. Après nous avoir dépouillés, ils frappèrent de tous côtés. Ceux qui tentèrent de s'enfuir furent fauchés par les tirs des policiers. Je restai enseveli sous plusieurs cadavres ; le sang qui s'écoulait sur moi m'inondait. Je croyais que tout était fini, mais non : les bourreaux, craignant qu'il n'y eût des blessés encore vivants, commencèrent à poignarder les corps avec leurs couteaux. À ce moment je reçus de terribles coups de lame et j'ignore comment j'ai pu retenir mes cris. »

« Les criminels finirent par s'en aller, après leur pillage ; un silence profond régna alors tout autour. Mes blessures saignaient abondamment. Quand la nuit commençait à tomber, j'ai rampé hors de dessous les cadavres. Le spectacle était épouvantable. À demi conscient et sûr que personne ne me voyait, je me suis relevé et, en courant de droite et de gauche, j'ai crié pour savoir s'il y avait des survivants — mais, hélas, personne ne répondit. »

« Avec un morceau de ma chemise en guise de bandage, boitant, j'ai pris le chemin du ravin. Au loin, j'apercevais des villageois qui se rendaient en ville pour leur marché du lendemain. En m'approchant d'eux, j'ai vu un vieil homme accroupi sur son bâton. En me voyant couvert de sang, il eut pitié et me demanda ce qui m'était arrivé. Je lui racontai franchement l'événement. Mais ce bon vieillard, ami des Arméniens, me dit : "Mon garçon, il ne faut pas raconter cela à tout le monde : l'administration l'apprendrait et ils ne te laisseraient pas en vie. Dis plutôt que tu as été attaqué et blessé par des brigands." »

« Il me fit monter sur sa charrette et me couvrit ; la nuit était tombée et nous atteignîmes bientôt la ville. Le boulanger Mammas Agha prit soin de moi. J'y restai jusqu'à ma convalescence. En ces jours, il y avait beaucoup de déplacés venus de la région d'Eskişehir, de sorte que ma présence ne frappa pas l'attention. »

«Ce second massacre perpétré par Hassan et ses bandes après les événements de 1915 ne fut pas le dernier crime dont ils se rendirent coupables.

« Lorsque Stanoze passa de la tutelle d'un *mutasarrif* à celle d'un *kaymakam*, un Turc nommé Deli Agha, qui avait gagné la faveur du *kaymakam*, éveilla la jalousie du chien haineux Hassan ; il chercha par tous les moyens à le piéger. Avec la complicité du chef de police, Hassan mit en œuvre une

campagne calomnieuse, prétendant qu'en 1919 des caisses envoyées par les Anglais — contenant des armes — avaient été remises par des mains arméniennes à Deli Agha, lequel les aurait cachées dans des jardins pour les utiliser contre le mouvement Milli si besoin était. Si cela avait été prouvé, Deli Agha et tout Stanozé auraient été anéantis.

« Sur ces bases mensongères, furent d'abord arrêtés Vartan Çavuş, responsable de la gare de Sinjian Köy, et Hagop Toumayan, accusés d'avoir apporté et remis ces caisses à ma regrettée mère et à Mme Annig Baghladjian. Ils furent torturés en prison pendant des mois : interrogatoires et coups quotidiens, et aucune aveu ne put être extorqué. Après plus d'un mois de ces traitements, voyant que les détenus refusaient toujours de signer un faux acte d'accusation, on passa à de nouvelles tortures. On suspendit Vartan Çavuş et Mme Annig Baghladjian par les jambes, mais ce fut inutile : ils ne cédèrent pas et maintinrent leur refus. Un de leurs compagnons, craignant d'être lui aussi soumis aux mêmes supplices, promit alors de signer l'accusation.

« Sur la foi de cette promesse, les tortures s'atténuèrent. Ma mère demanda la permission de sortir quelques heures pour se laver et changer de haillons, car après deux mois en prison elle était dans un état misérable. Cette autorisation lui fut accordée et, accompagnée d'un policier, elle se rendit chez les Boyadjian (nous vivions alors à Gedradz Kar ; la famille Boyadjian s'était offerte chaque jour pour lui apporter de la nourriture). Profitant de l'occasion, ma mère raconta toute l'affaire aux siens et leur demanda d'envoyer quelqu'un supplier Deli Agha d'intervenir en sa faveur.

« Deli Agha, qui suivait de près les événements et savait fort bien qu'un aveu signé aurait fait courir un grand danger pour lui-même, transmit par l'intermédiaire des Boyadjian un message aux prisonniers : qu'ils tiennent bon et persistent dans leur dénégation. »



Vartan Khatchadourian (Tchavouch), arrêté en 1921
sous accusation et soumis à de cruelles tortures

Le papier salvateur

« Les Boyadjian glissèrent un petit billet plié dans le pain destiné aux détenus.

« Lorsqu'ils reçurent le billet, ne sachant pas lire (en turc), ils le transmirent à Toumayan, celui-là même qui avait promis de signer la déposition. Toumayan, prenant le billet, se rendit dans la cellule voisine et, sur une grande feuille de papier, rédigea une note au sens exactement contraire, qu'il remit ensuite au policier de garde.

« Entre-temps, Deli Agha monta à cheval et se rendit à Ankara ; grâce à ses relations, il porta l'affaire devant les autorités compétentes.

« Un magistrat d'instruction arriva alors, dirigé par le procureur Kılıç Ali. À cette occasion, le *kaymakam* Ethim Bey hésita à recevoir ces hauts visiteurs ; tandis que le chef de la police fit montre d'un accueil somptueux à leur égard. »

Le procès

« Bien que les détenus n'aient pas encore signé l'acte d'accusation préparé par la police, celui-ci fut tout de même présenté au comité d'enquête comme pièce à conviction.

« Lors de l'interrogatoire, ma mère, Vartan Çavuş et Mme Annig insistèrent sur le fait qu'ils n'avaient pas reçu une grande feuille, mais seulement un petit morceau de papier. Le comité d'enquête fit alors appeler les épouses de Nichan et Sahak Agha Boyadjian, et les interrogea : elles reconnurent avoir bien envoyé un billet, mais sur un petit bout de papier. On interrogea aussi celui qui l'avait écrit, et après comparaison des deux manuscrits, on découvrit la falsification. Toumayan lui-même finit par avouer qu'il avait rédigé le faux document par peur des tortures.

« Entre-temps, Deli Agha avait distribué les pots-de-vin nécessaires, et l'affaire fut classée.

« À son retour à Ankara, le procureur Kılıç Ali prononça la révocation du *kaymakam*, tandis que le chef de la police, promu à un poste supérieur, fut muté ailleurs.

Ma mère et Mme Annik furent libérées, mais Vartan Çavuş et Hagop Toumayan furent exilés.

Les tortures qu'ils avaient subies avaient laissé de graves séquelles : pendant des jours, Vartan Çavuş et Mme Annig ne purent marcher, leurs plantes de pieds couvertes de plaies purulentes ; des années plus tard encore, leurs blessures suppuraient. »

En dehors des 36 hommes massacrés en 1921, six autres déserteurs furent condamnés à mort.

Un autre groupe, affecté à un bataillon de travail, périt à Erzurum, de froid et d'épuisement.

D'après les informations recueillies auprès de certains compatriotes, voici la liste des victimes massacrées près de Kırşehir en mars 1921 :

Nichan Kabzémalian	Garabed Karaboghosian
Guiragos Tachdjian	Kevork Kesian
Boghos Matéossian	Haron Hadji-Haronian
Hovhannès Matéossian	Levon Gondjikian
Klémès Balabanian	Roupèn Ekmékdjian
Bedros Margossian	Krikor Diratsouyan
Hovhannès Tchakerian	Hovhannès Bülbülian
Hagop Maïassian	Andon Zadiguian
Hovhannès Baghladjian	Roupèn Kasparian
Krikor T. Hadji Tanélian	Hovhannès Midilliyan
Hovhannès Zobian	Hovhannès Hadjatian
Krikor Djerekian	Hagop de Césarée
Hovhannès Yaniyan	Krikor Yaniyan
Zadig Kiremitdjian	Roupèn Yaniyan
Mihran Kirémitdjian	Boghos S. Matéossian
Hagop Kirémitdjian	Roupèn Hadjatian
Hovhannès Tchakedjian	Haroutioun Sarafian
Ohan Yalnizian	Hovhannès Antarayan

Et, en août 1922, furent fusillés ou pendus à la station de Polatlı :

Bedros Hadji-Haronian	Krikor Papazian
Hovhannès Hadji-Toumayan	Kevork Bülbülian
Kevork Sinabian-Dérdérian	Hagop Zadourian

Le destin

Dans la liste de ces victimes figurait aussi notre compatriote Garabed Hadji Haronian : absent de la maison pendant quelques jours, il se présenta en retard et eut la chance d’être envoyé en exil à Yozgat avec un autre groupe, échappant ainsi sûrement à la mort. Aujourd’hui âgé de plus de quatre-vingts ans, il vit entouré de ses enfants dans la banlieue de Clamart, près de Paris.

Les événements évoqués ci-dessus se déroulèrent entre les mois de mai et de juillet. Les Grecs ayant pris Eskişehir, ils progressaient vers Ankara, et Stanoze était rempli de soldats turcs. Les routes

étant usées, le déplacement de l'artillerie rencontrait de grandes difficultés. Ainsi, les hommes restants à Stanoze furent obligés de réparer ces routes.

Après le départ de 80 hommes au printemps, une centaine d'hommes environ restaient encore ; certains furent envoyés à Kastamonu pour des opérations de transport militaire, d'autres partirent à Erzurum pour travailler sur la future ligne de Tekeveli. Nous, ceux qui restions au village, attendions chaque jour notre propre déportation. Les familles de Nallı Khan furent déportées avec leurs ménages et restèrent plusieurs jours à Stanoze ; craignant de subir le même sort, nous entreprîmes des préparatifs.



Mme Nektar Turkménian, arrêtée en 1921 sous accusation et soumise à de cruelles tortures

Topal Osman

En ces jours, l'odieux Topal Osman, ayant constitué une bande des Lazes du région de Trébizonde, se dirigeait vers Ankara, occupant sur sa route de nombreux lieux et semant terreur et effroi dans les districts de Mardzvan, Çorum, Yozgat et Kırşehir. Informé de l'existence du village arménien de Stanoze aux environs d'Ankara, il envoya une partie de ses hommes exiger du chef de la police Remzi Bey l'autorisation de perquisitionner les maisons des Arméniens. Le chef de la police s'opposa et

menaça de faire appel aux autorités militaires si les hommes ne se retiraient pas. Incapables d'imposer leur volonté, les *tchéts* s'en allèrent.

Pour mettre fin au désordre provoqué par cet agresseur, Mustafa Kémal (qui, à cette époque, disposait déjà d'une armée organisée) fit exécuter l'un de ses opposants avec l'aide de Topal Osman. Puis, saisissant ce prétexte, il fit arrêter l'ensemble des bandes de Topal Osman ; certains furent pendus, d'autres envoyés au front où la plupart périrent, et ainsi la question fut résolue.

Au début d'août 1921, les Grecs occupaient Sivrihisar et, en se retirant, les Turcs avaient pris position à l'est, le long de la Sakarya. Chaque jour affluaient des centaines de blessés ; on croyait que la résistance farouche voulait arrêter l'avancée de l'armée grecque. Nous étions à peine à cinquante kilomètres du front ; les détonations des canons retentissaient. Pour former des unités turques reconstituées, on utilisa les refuges sûrs de Stanoze ; les déserteurs se cachaient dans les cabanes de nos vergers et se nourrissaient des fruits des jardins.

La présence des soldats dans le village provoqua plusieurs incidents désagréables, mais les conséquences fâcheuses furent rapidement évitées grâce à l'intervention du docteur Kiatibian, originaire de Çorum, qui appartenait au corps médical de l'armée et présenta une requête auprès de son commandement.

Bien que la déportation des hommes arméniens de Stanoze eût été décidée quelques jours auparavant, les autorités militaires, ayant besoin de bras pour la construction des routes, en avaient différé l'exécution de plusieurs semaines. Les Grecs s'étaient approchés d'Ankara, et le gouvernement se préparait à se transférer à Césarée (Kayseri). On avait déjà commencé à transporter les archives de l'État. Haymana et Polatlı étant devenus des zones de combat, c'était désormais au tour de Stanoze. Nos environs étaient remplis de réfugiés turcs, et notre présence étant jugée dangereuse, il fut décidé de nous éloigner.

Nouvelle déportation

Le 9 août 1921, à huit heures du matin, le crieur public commença à hurler à nouveau. La liste était déjà prête. Tous les hommes de plus de quinze ans furent rassemblés sans exception (seuls le crieur et un ou deux agents turcs furent épargnés), et vers dix heures, on les mit en route.



Membres du Conseil d'administration de l'École Protestante — 1908.

Assis, de gauche à droite : Sahag Varterian, Hovhannès Darakdjian, Garabed Boyadjian.

Debout, de gauche à droite : Nichan Boyadjian

À propos de ce groupe, notre compatriote Garabed Varterian raconte :

« Notre groupe se composait de tous les hommes âgés de plus de quinze ans. Parmi nous se trouvait Krikor, le fils de Bedros Effendi, dont une jambe était en bois, le vieux Varto Dédé, et quelques malades pour lesquels nous louions des bêtes afin qu'ils puissent être transportés. Nous étions près d'une centaine. À dix heures, on nous mit en route le long de la vallée de Mirtad Ovasi. Ce soir-là, nous atteignîmes le village de Halkhasoun. Le deuxième jour, nous passâmes la nuit près du village d'Eybek, voisin de Tchebouk. Les policiers qui nous accompagnaient furent remplacés là par d'autres, encore plus cruels. Le troisième jour, nous arrivâmes au village de Ravli, où l'on nous enferma dans une étable. La nuit était si sombre que nous ne vîmes pas qu'il y avait des silos à blé à l'intérieur. Certains d'entre nous y tombèrent, criant, suppliant — mais personne n'écoutait. Le lendemain matin, lorsque la porte s'ouvrit et que nous commençâmes à sortir, des coups de bâton s'abattirent sur nos têtes et nos épaules, en guise de punition pour les appels au secours.



M. et Mme Garabed Varterian et leur fils Mardiros

« Comme nos provisions de pain étaient épuisées, en traversant un village, nous demandâmes à en acheter. Les habitants exigèrent le paiement comptant. Quelques-uns d'entre nous payèrent le prix demandé, mais le pain ne vint jamais, et l'argent ne nous fut pas rendu.

« Le quatrième jour, nous passâmes près du sinistre village de Tiuney, où avaient été assassinés les poètes Daniel Varoujan et Roupèn Sevag, la fierté de notre nation. Le soir, nous atteignîmes Kalaydjig. Là, on nous interdit tout contact avec les Arméniens du lieu et on nous enferma dans une auberge. Mais lorsque les paysans arméniens apprirent que nous étions des gens de Stanoze, ils nous apportèrent du pain.

« Le sixième jour, nous arrivâmes à Keşkine Maden, et nous fûmes installés sur la place du gouvernement, où se trouvaient déjà les familles de Nallı Khan, arrivées avant nous.

« Là, nous trouvâmes des ouvriers boulangers de Stanoze, chargés de fournir le pain de l'armée — Nichan Chamoyents, Gorioun Hadji Laléyents, Mihran Ingilizents, Kevork Oughoudents, et d'autres encore — qui, apprenant notre arrivée, se hâtèrent de nous apporter de la nourriture.

« Le lendemain, c'était le dimanche de la Sainte-Vierge. Un habitant de Keşkine, parent par alliance de notre compatriote Kevork Kasparian — homme influent — parvint à intercéder auprès du

kaymakam du lieu et à obtenir pour nous quelques jours de répit, afin que nous puissions un peu nous reposer. La seule condition était de ne pas quitter la ville.



Grand-mère Sarafian

« Nous pûmes, en parcourant la ville, acheter quelques provisions pour plusieurs jours. Les habitants firent preuve envers nous d'une grande générosité ; ils nous préparèrent du pilaf à la viande et bien d'autres mets (voilà six jours que nous n'avions pas vu de nourriture chaude), que nous dégustâmes avec reconnaissance, et dont nous nous souvenons encore aujourd'hui avec gratitude. À notre tour, nous avons agi de même envers les Arméniens d'Eskişehir et de Nallı Khan, qui avaient trouvé refuge à Stanoze.

« Voilà plus de dix jours que nous étions séparés de nos proches, et nous ne savions toujours pas où l'on nous conduirait. Les autorités réunirent alors à nous les familles de Nallı Khan, réfugiées à Keşkine, ainsi que quelques familles grecques, et l'on mit tout le groupe en route vers Soungourlou. Il faisait très chaud ; les petits enfants ne pouvaient marcher et pleuraient de fatigue. Nous n'étions pas partis en famille, mais il nous était impossible de rester indifférents à ces sanglots d'enfants arméniens qui nous déchiraient le cœur. Chacun de nous "adopta" un petit : parfois nous les portions

sur notre dos, parfois nous les tenions par la main, et ainsi, au bout de quelques jours, nous atteignîmes Soungourlou.



L'institutrice Hobbé avec sa fille Epraksie — Marseille

« À peine avons-nous posé le pied dans la localité que deux jeunes fonctionnaires du gouvernement se présentèrent. Après avoir vérifié notre identité, ils nous installèrent à la périphérie de la ville, dans un terrain découvert. À peine partis, ils échangèrent des regards éloquents, cherchant à deviner quelles filles et quelles femmes étaient les plus belles. Un peu plus tard, ils revinrent, et s'approchant des deux sœurs qu'ils avaient remarquées, leur ordonnèrent de se présenter devant le *kaymakam* bey. Si elles répondaient à ses désirs, disaient-ils, elles et leurs familles pourraient rester à Soungourlou. La nouvelle se répandit aussitôt de bouche à oreille. La situation était grave, et il fallait se tenir prêts, coûte que coûte, à défendre l'honneur de la femme arménienne.

« Le père des jeunes filles (probablement Hovhannès Agha) et un instituteur arménien, qui parlait parfaitement le turc, s'approchèrent des deux messagers et leur dirent : "Nous venons du *sandjak* d'Ankara, et si vous persistez, nous adresserons un télégramme jusqu'à Ankara pour signaler vos exigences." Tout en conversant, ils les accompagnèrent jusqu'au bâtiment gouvernemental, tandis que nous formions un cercle autour des femmes et attendions avec angoisse l'issue de l'affaire.

« Le *kaymakam* comprit que sa proie n'était pas si facile à capturer et que l'affaire risquait de provoquer de graves complications. Sur-le-champ, il donna l'ordre de nous faire repartir. Après avoir

marché jusqu'à minuit, nous passâmes la nuit à la belle étoile, au milieu d'un champ. L'honneur des Arméniennes était sauf.



M. et Mme Békmézian (Kéostéreguian) et leurs enfants — Beyrouth

« Le dixième jour, nous atteignîmes un village où il fut impossible de trouver du pain, bien que son nom fût Ekmekdjiköy (le “village du boulanger”). Là, nous rencontrâmes une famille grecque qui cherchait de l'eau pour ses deux ânes. Les Turcs leur dirent qu'il y avait une source derrière la colline. L'homme prit ses ânes et s'y rendit — mais ni les ânes, ni le Grec ne revinrent jamais. Cette même nuit, des soldats déserteurs nous pillèrent, emportant nos chaussures et nos vêtements de rechange.

« Au matin, nous reprîmes la route en direction de Yozgat. Le chemin traversait une haute montagne, où des soldats déserteurs s'étaient embusqués. L'un de nous, attachant un chiffon blanc au bout d'un bâton, s'avança vers eux pour leur faire comprendre que nous n'étions pas des ennemis. Lorsqu'ils reconnurent que nous étions les mêmes voyageurs qu'ils avaient déjà dépouillés, ils nous laissèrent passer librement.

« Nous étions heureux, pensant que l'on nous conduisait à Yozgat, car nos pères et nos frères s'y trouvaient depuis cinq mois déjà. Mais notre joie fut de courte durée : à peine arrivés au village nommé Aladja, on nous fit bifurquer en direction de Çorum.

« Çorum est l'une des principales villes situées à la frontière du *sandjak* d'Ankara. Après y avoir passé quelques jours dans l'école arménienne, les familles furent laissées sur place, tandis que nous, les hommes de Stanoze, fûmes poussés jusqu'à Isgueleb. Ce bourg, dépendant de Çorum, s'élève à

l'entrée d'une vallée ; c'est une petite cité fertile, entourée de vergers et de jardins, fondée sur l'emplacement d'une ancienne forteresse.

« À notre arrivée à Isgueleb, un commissaire de police bienveillant nous prit sous sa protection. Il nous logea dans deux khans abandonnés et nous recommanda de ne pas quitter la ville. Avant nous, trois jeunes Arméniens, déportés de Kharpert, s'y étaient installés : Haroutioun Der Haroutiounian, Sarkis Djanjikian et Ardachès Mouradian — des hommes d'un grand esprit patriotique. En peu de temps, ils nous firent connaître la ville, et bientôt, nous trouvâmes tous du travail : certains sur des chantiers de construction, d'autres dans les vergers ou les jardins — jusqu'au jour où la municipalité nous rassembla pour nous affecter aux travaux de réparation des routes, contre un salaire dérisoire. Mais notre protecteur, le commissaire, s'opposa à la cruauté des contremaîtres et fixa un tarif plus équitable pour la journée.



Annig Balabanian

« C'est ainsi que se poursuivait notre vie d'exilés. Mais un jour, mes compagnons et moi refusâmes d'aller travailler. L'ingénieur en chef des travaux, Nachat Bey, et un autre nommé Abad Oghlou, saisirent chacun un bâton et vinrent vers nous pour nous contraindre de force. Nous nous enfûmes et trouvâmes refuge au commissariat, où nous déposâmes plainte : on nous faisait travailler pour vingt

qourouch par jour — à peine de quoi acheter un morceau de pain — et nos salaires n'avaient pas été versés depuis des semaines.

« Le commissaire nous fit enfermer dans la pièce voisine, et lorsque les deux brutes se présentèrent pour nous réclamer, il feignit de ne rien savoir et leur demanda combien ils nous payaient par jour, et quand avait eu lieu le dernier paiement. Les deux hommes se mirent à balbutier. Alors, se tournant vers eux, il dit d'une voix ferme : "Ces hommes sont sous ma protection. Je ne vous laisserai pas les exploiter. Ils m'ont été confiés — je suis responsable d'eux. Ils relèvent de mon autorité, non de la vôtre. Sans mon approbation, vous n'avez aucun droit de les employer. Et je ne vous autorise pas à les faire travailler. Adressez-vous où vous voudrez." »

À la suite de cette intervention énergique, ils furent contraints d'augmenter notre salaire, qui passa de vingt à soixante *qourouch* par jour. Nous continuâmes ainsi jusqu'à la fin. »



Haroutioun Mehlimdjian et sa famille, après la déportation de 1915

À la fin d'août 1921, après la déportation des derniers hommes survivants, Stanoze restait plongé dans la peur et l'attente.



Houssig Sourénian



De gauche à droite : Onnig Sourénian, la mère Sourénian, Aram Sourénian
— ces deux étudiants furent aussi victimes de 1915



Hovhannès Kiremiddjian, dernier sonneur de cloche de Stanoze

L'un des compatriotes restés à Stanoze à cette époque, Garabed Geodéyan — surnommé “Egiulents” — raconte ainsi :

« Lorsque tous les hommes furent emmenés de Stanoze, j'avais treize ans. Je savais un peu lire, écrire et compter. Un certain Hassan, qui avait mis tous les magasins d'alimentation du village sous son autorité, m'avait pris à son service comme apprenti. Comme il était illettré, j'étais forcé de faire toutes sortes de travaux, comme un véritable esclave. Avec l'afflux des réfugiés turcs installés à Stanoze, les affaires du magasin s'étaient énormément accrues, et j'étais surchargé : livrer les denrées dans les maisons, inscrire les ventes à crédit, servir le raki et les desserts lors des beuveries auxquelles participaient Hassan et ses acolytes, et bien d'autres corvées encore.

« Au moindre signe de fatigue ou de mécontentement, le soufflet ou le coup de pied tombaient aussitôt. À cela s'ajoutaient les remarques incessantes des réfugiés turcs, qui disaient à Hassan : “Pourquoi gardes-tu un *giaour* (infidèle), au lieu de prendre un musulman ?”

« Dans le village, restaient encore le crieur public et quelques agents locaux, qui devaient chaque jour se présenter dans la cour du gouvernement pour recevoir les instructions à exécuter. Ils devaient préparer le lit et le repas pour les fonctionnaires visiteurs ; lors des déplacements, ils réquisitionnaient de force les ânes des habitants, et forçaient leurs propriétaires à les conduire jusqu'à la station suivante.

« Ils faisaient aussi préparer les rations de boulgour destinées aux soldats de la garnison, mobilisant pour cela les femmes arméniennes de Stanoze, qu'on faisait marcher jusqu'à Sinjian Köy pour faire bouillir et sécher le blé. Le boulgour ainsi obtenu était ensuite ramené à Stanoze. »

En un mot, la vie des habitants restés sur place devenait de plus en plus pénible.

L'hiver 1921–1922 se passa pourtant sans trouble. Les armées turque et grecque restaient sur leurs lignes défensives, se préparant et attendant les ordres du haut commandement.

Au mois de décembre de ce même hiver, les troupes françaises évacuaient la Cilicie, la remettant entre les mains des Turcs.

« L'armée turque, entièrement prête, attendait dans ses positions, tandis que, de l'autre côté, les Grecs, divisés en Grèce même par les querelles entre royalistes et vénizélistes, voyaient aussi leur armée se désunir. Gonflés par leurs victoires précédentes, ils méprisaient la force turque ; soldats et officiers passaient leurs soirées à festoyer, à boire avec les *Katinikas* (diminutif du prénom féminin russe Katia) d'Izmir et de Brousse. Jamais il ne leur vint à l'esprit que, de l'autre côté, rassemblant toutes ses forces, le Turc se préparait à prendre sa revanche — et qu'à cette fin, il armait non seulement les soldats, mais aussi les policiers, les chefs de police et tous les fonctionnaires de l'État.

« Les Turcs et les colons turcs établis à Stanoze n'étaient pas très sûrs de leur victoire et, chaque jour, attendaient avec inquiétude l'avancée des Grecs. Certains d'entre eux venaient nous trouver, nous priant d'intercéder pour eux auprès des autorités grecques « bientôt arrivantes », disant qu'ils s'étaient toujours bien comportés envers nous.

« Malheureusement, nous n'eûmes jamais l'occasion d'exercer cette intercession — à cause de la défaite des soldats grecs, incapables et mal préparés. »

Profitant de cette conjoncture favorable, l'armée turque passa à l'offensive en direction d'Afioun Karahissar, Koetahia et Eskisehir. Après quinze jours de combats, l'armée grecque, désunie, battit en retraite. La population grecque et arménienne, saisie de panique, prit la fuite pêle-mêle, se mêlant aux colonnes désordonnées de soldats grecs, vers les rivages de Moudania et de Gemlik.

Le spectacle était terrible et déchirant. Beaucoup, ayant perdu leurs proches, erraient en les cherchant. Ceux qui avaient eu le temps d'emporter quelques biens les chargeaient sur des ânes, des chevaux ou des charrettes, atteignaient le rivage et attendaient, angoissés, le navire libérateur.

L'épouse de notre compatriote Garabed Terzian, témoin oculaire de ce tumulte, raconte ainsi :

« Je suis originaire de Yenidjé. Du côté de mon père, je suis Baydarian ; du côté de ma mère, je descends de la nombreuse famille des Terzian de Yenidjé. Yenidjé, tout comme Djerah, étaient des villages entièrement arméniens, situés à peine à trente milles de Brousse.

« Pendant la guerre gréco-turque, ces deux villages devinrent la cible d'attaques répétées des bandes turques (*tchéts*). Dans le même temps, les Turcs avaient rassemblé un certain nombre de jeunes gens et les avaient déportés vers la région de Kharpert.

« Après l'occupation de Brousse par les Grecs, les habitants arméniens de ces villages quittèrent tout et vinrent se réfugier dans la ville, où ils vivaient depuis un an déjà sous la protection de l'autorité grecque. Chacun s'était remis à son travail, la vie reprenait son cours, et tous se sentaient parfaitement en sécurité.

« En août 1922, tandis que d'immenses batailles se livraient du côté d'Eskisehir et d'Afioun Karahissar, la population chrétienne, insouciant, vaquait à ses occupations. L'armée grecque semblait toujours victorieuse, et rien ne laissait prévoir qu'un désastre inattendu pût survenir d'un jour à l'autre.

« Les jours du 10 au 20 août furent inoubliables pour ceux qui se trouvaient dans cette région. L'armée grecque, vaincue, battait en retraite. La population chrétienne, frappée de panique, abandonnait tout pour sauver sa vie, et, dans cet espoir, se précipitait vers le port de Moudania.

« Les routes étaient encombrées, remplies à la fois de soldats grecs en déroute et de foules fuyant dans la confusion. Beaucoup, séparés de leurs proches, couraient à droite et à gauche, cherchant désespérément les leurs.

« La famille Terzian loua une grande charrette. Nous y avions installé notre grand-mère et les quelques biens que nous avions pu emporter, et nous avançons ainsi. Dans cette cohue, le cocher turc, profitant d'un instant d'inattention, détourna la route, et, emportant la charrette avec les biens qui lui étaient confiés — et avec notre grand-mère — s'enfuit dans la direction opposée.

« Nous cherchâmes de tous côtés, mais en vain. Revenir en arrière était impossible — cela eût signifié se jeter dans les bras de la mort. Dans cette région, les combats faisaient rage entre les troupes grecques en retraite et les soldats turcs en marche ; on entendait souvent le bruit des armes et le grondement des canons.

« Ah ! ma douce Hadji *mar* (grand-mère), où t'a donc menée ce Turc sans cœur ? Toi qui étais l'idole de cette grande famille, séparée de tes fils et de tes petits-enfants, tu es devenue la victime d'un destin impitoyable. Toi qui étais la bonté même, méritais-tu donc un tel sort ? A-t-il seulement existé une âme compatissante pour te donner une sépulture ? Puisse-t-il en avoir été ainsi...

« J'étais alors élève à l'École américaine de Brousse. À l'occasion des vacances d'été, notre directrice, Miss Gilson, était partie en Amérique, et nous nous trouvions sans sa protection. Mais, à son retour à Constantinople, apprenant le désastre, elle affréta un petit bateau et se rendit en toute hâte à Moudania, où nous attendions, désespérées, sur le rivage. Elle nous prit, nous ses élèves, sous

sa protection, nous emmena à Constantinople et nous installa à l'École américaine d'Üsküdar, où nous eûmes la chance de poursuivre nos études. »



Docteur Kiremiddjian, de la nouvelle
génération vivant en Turquie

Moudania

Donnons maintenant la parole à M. Kevork Kizirian, originaire de Sivri Hissar, témoin oculaire de cette scène d'horreur :

« Il était deux heures du matin lorsque nous arrivâmes à Moudania. Nous déposâmes nos affaires sur le rivage. Dans l'obscurité profonde, on n'y voyait rien, mais de toutes parts montaient des voix humaines. Tout le long de la côte s'entassaient des foules immenses de réfugiés. Nous y restâmes trois ou quatre jours.

« Le quai portait de petites passerelles en bois, auxquelles pouvaient s'approcher des barques pour embarquer les gens. Mais à ce moment-là, quels combats, quelles bousculades, quelles injures ! Chacun voulait passer avant les autres. Sur le ponton, on se poussait, on se frappait ; parfois, des gens tombaient dans la mer.

« Même une fois le bateau parti, les bagarres continuaient ; de temps à autre, un paquet — ou un corps — tombait à l'eau : l'un des combattants avait été précipité du pont par un autre.

« Dans de telles conditions, il était impossible d'embarquer ; nous dûmes attendre. Le dernier jour seulement, un navire arriva. Mon Dieu, quelle vision effroyable, quelle confusion ! Les gens se bousculaient, se renversaient, se piétinaient ; ceux qui montaient à bord hissaient d'autres par des cordes attachées autour de la taille.

« Du 15 au 18 août 1922, aucun bateau ne vint. Les réfugiés arméniens et grecs rassemblés sur le rivage — près de six mille âmes — attendirent en vain les navires libérateurs. Poussés par le désespoir, beaucoup se jetèrent eux-mêmes à la mer.

« Deux jours plus tard, des cuirassés français arrivèrent et prirent position. Nous étions encerclés par la mer ; la route de retraite de quelque vingt mille soldats grecs, débris de l'armée en déroute, était coupée.

« Le matin du 21 août, d'après combats éclatèrent entre l'armée grecque en retraite et les régiments turcs qui avançaient. Pour les Grecs, c'était une lutte désespérée — il valait mieux mourir avec honneur.

« Près du rivage se dressait une colline ; la ville, elle, était assez éloignée de nous. L'immense bataille se déroulait derrière cette colline, sur la route menant à la ville ; le fracas des armes, les détonations des canons et des mitrailleuses faisaient trembler le ciel.

« Cette situation se prolongea sans relâche jusqu'au soir. Puis commencèrent à arriver les blessés. Il n'y avait ni hôpital, ni médecin, ni remède pour ces pauvres malheureux.

« Bientôt, un spectacle effrayant s'offrit à nos yeux. L'armée grecque vaincue, officiers compris, se ruait vers le rivage dans une panique indescriptible, leurs mules chargées de munitions. Certains se jetaient dans la mer, d'autres arrachaient leurs uniformes et maudissaient leur roi. Il y avait même des fous, éperdus de désespoir.

« Par moments, des Turcs attaquaient les réfugiés massés aux abords de la côte, cherchant à enlever des filles ou des hommes — occasion propice, pensaient-ils, pour assouvir leurs instincts sauvages.

« Les cuirassés français, indifférents, regardaient cette foule de gens et de soldats qui, espérant échapper à la mort, se jetaient à la mer, puis s'y noyaient dans la détresse. Le lendemain matin, nous vîmes leurs corps gonflés flotter sur le rivage. »

À ces événements succédèrent de nouveaux massacres. De nombreux jeunes Arméniens et Grecs, déportés avec les soldats grecs capturés, furent exterminés. La majorité des vingt mille soldats disparut avant même d'atteindre Ankara.

Les réfugiés arméniens et grecs, abandonnant sur le rivage tous les biens qu'ils avaient réussi à sauver jusque-là, se jetèrent dans les navires libérateurs venus les secourir plus tard, pour être ensuite débarqués dans des ports très éloignés les uns des autres — à Constantinople, à Rodosto ou dans divers ports de Grèce — sans que fussent prises en compte leurs attaches familiales. Des mois passèrent avant que les parents dispersés puissent enfin se retrouver.

Le même sort attendait Smyrne et sa région. La première action des Turcs, à leur entrée dans la ville, fut d'y mettre le feu. La population, saisie de panique, s'enfuyait : certains se réfugièrent sur l'île de Midilli, d'autres cherchaient à se sauver en pleine mer sur de petites embarcations, tandis que

beaucoup périssaient asphyxiés dans les fumées des incendies. C'est ainsi que prit fin la lamentable expédition grecque.

À cette époque, six fils de Stanoze furent fusillés près de Polatli. Laissons ici la parole à notre compatriote Hovhannès Hadji Haronian, qui servait dans le même régiment qu'eux :

« Nous étions environ une centaine de soldats arméniens dans la région de Kastamonu, chargés des dépôts et du transport des vivres de l'armée. Parmi nous se trouvaient plus de vingt hommes originaires de Stanoze, la plupart récemment mariés. L'absence de congé, le dur labeur d'un côté, et de l'autre la faim et la nostalgie de nos familles, redoublaient notre épuisement.

« Certains d'entre nous, espérant que la bataille reprendrait, que les Grecs avanceraient victorieux et reprendraient Stanoze, trouvèrent moyen de s'échapper du camp et disparurent. Nous n'en eûmes plus de nouvelles, mais nous pensions qu'ils avaient pu rentrer chez eux. Suivant leur exemple, cinq d'entre nous prirent à leur tour la fuite, et nous réussîmes à atteindre Stanoze à un moment où toutes les troupes turques du village étaient parties à la poursuite de l'armée grecque en retraite vers Brusa. Mais lorsque les six premiers fugitifs arrivèrent à Stanoze, la bataille venait à peine de commencer et les soldats turcs y étaient encore nombreux. Lorsque nous atteignîmes le village, nous apprîmes que ces six soldats arméniens avaient été arrêtés comme espions et fusillés (certains disaient pendus) à une cinquantaine de kilomètres de Stanoze, près de Polatli.

« Notre compatriote Setrag Hadji Sdepanian, qui servait chez Bülbülentz et travaillait alors dans les vignes pour la récolte du raisin, donne des détails sur ce triste événement. Pendant qu'il se trouvait là, les six prisonniers passèrent escortés ; les femmes du voisinage, les voyant, se mirent à supplier et à courir derrière eux en pleurant, implorant leur grâce en disant qu'ils étaient de paisibles habitants de Stanoze. Mais tout fut vain : il est impossible d'émouvoir des bourreaux. Les condamnés, après un dernier regard désespéré en arrière, furent emmenés vers Polatli et, quelques jours plus tard, exécutés.

« En apprenant cette tragédie, nous fûmes saisis d'effroi et de douleur. Les policiers effectuaient chaque jour des perquisitions pour nous retrouver. Se livrer, c'eût été se jeter dans les bras de la mort. Le simple fait de savoir que les six déserteurs avaient été exécutés suffisait à nous pousser à nous cacher soigneusement. Ne pouvant nous trouver, ils arrêtaient nos mères et nos sœurs, et les traînaient à pied nus jusqu'à la prison d'Ankara.

« À cette époque, Ankara avait pris le statut de capitale, et certaines femmes de Stanoze y entraient au service de nouveaux fonctionnaires, ou travaillaient dans les auberges désormais pleines de clients. D'autres filaient la laine demandée pour la confection des uniformes militaires. Ces femmes de Stanoze, se rendant à la prison, apportaient de la nourriture aux leurs, ainsi que de la laine que les

prisonnières filaient pour gagner le pain de chaque jour. Ainsi, après plusieurs mois passés au service de la prison, toutes furent enfin libérées à la faveur d'une amnistie générale accordée aux détenus. »



Sofia Paradian avec sa fille Élisabét et son petit-fils Kevork.

Photo de droite : son gendre, Kevork, fusillé en 1921 à Polatli

Nous donnons ici les noms des noms de six soldats stanoziens déserteurs, fusillés à la gare de Polatli sous l'accusation d'espionnage :

Bedros Hadji Haronian

Kevork Sinabian

Hovhannès Hadji Toumayan

Kevork Bülbülian

Krikor Papazian

Hagop Zadourian

Les cinq autres fugitifs — pour l'amour desquels leurs femmes et leurs filles subirent souffrances et emprisonnement afin de garder le secret — furent finalement épargnés, une amnistie générale ayant été proclamée à la suite de la victoire turque.

Certains d'entre eux sont encore en vie ; parmi eux figure Hovhannès Hadji Aharonian, qui fut plus tard, pendant de longues années, président de l'Union des compatriotes de Stanoze.

La nouvelle de la victoire de l'armée turque se répandit à la vitesse de l'éclair dans tout le pays. Le peuple exultait ; de tous côtés, on tirait des feux d'artifice, les mosquées retentissaient de louanges à Allah, qui, disaient-ils, avait rendu tranchante l'épée de Moustafa Kemal et précipité les *giaour* (infidèles) à la mer. Ils avaient, à vrai dire, des raisons de se réjouir : la Turquie, vaincue et menacée de morcellement, redevenait d'un jour à l'autre triomphante ; de Kars jusqu'à Smyrne, elle reprenait

possession de tous ses territoires. L'État turc ressuscitait, retrouvant son siège parmi les nations victorieuses à la table des négociations, et parvenait enfin à imposer aux puissances alliées de se retirer de Constantinople.



Hovhannès Dandérian et sa famille, Ankara



K. Kabzimalian et sa famille, Ankara

Le traité humiliant signé à Sèvres le 10 août 1920 par les monarchistes, qui imposait à la Turquie des conditions désastreuses, fut remplacé par le très avantageux Traité de Lausanne (20 juillet 1923). Moustafa Kemal y fut proclamé Atatürk, "le père du peuple".

Le peuple turc se réjouissait ; quant à nous, nous étions pleins d'espoir, croyant qu'après tant de souffrances tout allait enfin s'apaiser, et que chacun pourrait regagner sa maison auprès de ses survivants. Mais non. Grande fut la désillusion lorsque l'on nous interdit de retourner sur nos terres ancestrales. Ce plan, en réalité, avait été conçu de longue date et exécuté avec une perfide précision.

En 1915, Talaat et ses satellites avaient voulu se débarrasser des Arméniens par le massacre ; mais Moustafa Kemal et ses partisans, après les tueries kémalistes, affichèrent un temps une apparente modération : ils ouvrirent toutes les portes des prisons et libérèrent les déportés, à condition qu'ils quittent le pays. Profitant de cette opportunité, en peu de temps, la grande majorité de la population chrétienne quitta l'Anatolie. Aujourd'hui, il n'en subsiste là-bas qu'une poignée.

Ainsi s'accomplit enfin le rêve longtemps caressé des Turcs : "La Turquie aux Turcs."



Hagop Balabanian et sa famille

Le compatriote Garabed Tchidémian écrit ainsi dans ses mémoires :

« Le Turc n'a jamais su apprécier la valeur de l'Arménien. Ses ancêtres devaient pourtant leurs succès aux chrétiens, même à l'époque où ils régnaient sur des terres s'étendant de la Pologne jusqu'à l'Égypte. Ceux qui approvisionnaient leur armée, leurs artisans, leurs trésoriers mêmes — c'étaient des Arméniens. Mais depuis que ces mains constructrices se sont éloignées, ils ont pris le chemin de la décadence : ils sont tombés dans le puits qu'ils avaient eux-mêmes creusé. Quant aux Arméniens qui, dépouillés, avaient quitté la Turquie, les voilà aujourd'hui de nouveau prospères ; ils ont maison et foyer, et ont atteint partout une situation et une condition enviables.

« Mon père avait été déporté à Yozgat, tandis que moi, j'étais à Isgueleb avec beaucoup de compagnons d'infortune. Nombre d'entre nous avaient des parents dans ces régions et restaient en communication avec eux, car le service de messagers fonctionnait encore régulièrement.

« Estimant le moment venu, vers la fin du mois de septembre, nous présentâmes une requête pour rentrer dans nos foyers. Notre demande fut rejetée, mais on nous rassembla dans la cour du gouvernement, où le chef de la police nous fit connaître la décision de l'État : "Votre demande de libération a été acceptée, à condition que vous quittiez la Turquie. Nous vous fournirons les autorisations nécessaires. Vous avez deux routes possibles : partir de Samsoun par la mer Noire, ou bien d'Adana par la Méditerranée, en direction de Constantinople ou du port d'un pays étranger."



Manan Hétoumian, avec son fils, sa belle-fille et sa fille

« Nous communiquâmes aussitôt la nouvelle à nos proches de Yozgat, qui avaient fait la même démarche et reçu la même réponse. Nous nous donnâmes rendez-vous à Çorum, d'où nous devions gagner Constantinople en passant par Samsoun. Après avoir obtenu nos passeports en bonne et due forme, nous nous retrouvâmes à Çorum vers la fin du mois d'octobre, et, passant par Mardzevan, Ghavsou et Kavak, nous atteignîmes en quelques jours la ville de Samsoun.

« Là-bas, l'église arménienne servait d'abri aux réfugiés venus de l'intérieur de l'Anatolie, principalement des régions de Sivas et de Tokat, qui avaient choisi Samsoun comme port

d'embarquement. Ceux de Kharpert et de Malatya partaient par la Syrie, tandis que ceux de la région de Kessaria gagnaient la Cilicie pour embarquer de là.

« Lorsque nous arrivâmes à Samsoun, la ville était bondée d'orphelins et de familles venues de Sivas, Tokat, Amasia et Mardzevan. Il fallait attendre son tour pour obtenir du port les autorisations et les billets nécessaires à l'embarquement.

« Nous restâmes plus d'un mois à cet endroit, et ce n'est qu'à la fin du mois de novembre que nous pûmes enfin obtenir nos billets pour partir à bord du vapeur *Gül Djemal*, à destination de Constantinople. Enfin, nous réussîmes à monter sur le navire salvateur.

« Bien que nos passeports portassent la mention "Retour interdit", cela ne nous causait nul chagrin — au contraire, nous étions heureux à l'idée de respirer enfin librement, d'être délivrés des chaînes de l'esclavage, et de pouvoir parler et agir en hommes libres.

« Beaucoup d'entre nous n'avaient jamais vu la mer, ni mis le pied sur un bateau. Or, comme l'hiver avait déjà commencé, la mer Noire était en furie, et de nombreux passagers furent pris du mal de mer.

»

Vers Constantinople

« Le vapeur *Gül Djemal* avait d'abord embarqué des réfugiés grecs à Trebizonde, parmi lesquels se trouvaient des malades graves. En cours de route, certains des malades sont morts, et pour cette raison notre navire n'obtint pas l'autorisation d'entrer au port de Constantinople : il jeta l'ancre au large. Le service sanitaire interdit alors aux passagers de descendre à terre. Nous restâmes tous entassés, ne sachant quel sort nous attendrait. D'un côté, nous souffrions du mal de mer ; de l'autre, le désespoir nous accablait. Nos réserves de nourriture s'amenuisaient et, financièrement, nous étions très peu pourvus (beaucoup d'entre nous n'avaient que l'argent nécessaire pour payer le billet).

« Pendant la déportation, nous avons été contraints de toucher des salaires fort modestes et nous n'avions pu rien épargner ; si l'on nous avait forcés à rester encore plusieurs semaines à bord, nous aurions couru le même sort que ces réfugiés grecs mentionnés plus haut.

« Lorsque le navire jeta l'ancre devant Constantinople, nous ignorions la situation de la ville, coupée depuis longtemps de l'Anatolie. Les policiers qui nous entouraient étaient Turcs. Nous pensions que Constantinople avait été occupée par les Alliés et que toutes les autorités locales étaient sous leur contrôle — nouvelle déception pour nous.

« Le navire arriva au matin devant Constantinople. Toute la journée nous allâmes et venions sur le pont, hagards et désespérés, observant les splendides panoramas de la ville, choses totalement nouvelles pour nous : navires, barques et blindés passaient et repassaient à côté de notre vapeur.

« Bien que l'Anatolie eût été dépeuplée et ravagée, la communauté arménienne de Constantinople restait intacte, forte comme une institution étatique, et s'efforçait d'aider les fragments de sa nation : elle les recueillait et les nourrissait.

« Mais nous ne savions rien de tout cela. Pendant la déportation, l'administration turque nous fit payer un loyer pour les locaux où elle nous installa — khans et étables convertis en prison — alors que nous partagions entre nous la moindre miette de pain. L'Arménien ne sait pas mendier : il était habitué à vivre de son travail honnête et à nourrir les siens — une vertu héritée de ses ancêtres.

« Après les examens sanitaires, il fut décidé d'envoyer directement le navire en Grèce. »

La « mavouna » libératrice

« Dans la soirée, quelques policiers et fonctionnaires arrivèrent à la hauteur de notre navire sur une grande barque (*mavouna*). Avec l'autorisation de nos gardes, ils montèrent à bord.

« La tutelle nationale arménienne de Constantinople, informée que des réfugiés arrivaient par la mer Noire et que le Gül Djemal allait rester en quarantaine ou gagner la Grèce, eut la bonne idée de demander aux autorités compétentes la permission de débarquer les Arméniens afin d'accomplir sur place les formalités sanitaires de quarantaine, sous la surveillance des policiers. C'est dans ce but que vinrent les responsables nationales arméniens. Deux des policiers restèrent dans la *mavouna*, tandis que les fonctionnaires arméniens gagnèrent la cabine du commandant. Après quelques instants de visite et la présentation du décret d'autorisation qu'ils avaient apporté, ils sortirent ensemble et crièrent : "Tous les Arméniens présents sur le navire, qu'ils se rassemblent d'un côté !" Puis ils nous expliquèrent que le navire devait partir vers la Grèce, mais que nous pourrions satisfaire les prescriptions de la quarantaine à terre et que, s'il n'y avait pas de cas de maladie pendant quelques semaines, nous serions libres.

« Jusqu'alors ignorés et méprisés de toutes parts, nous fûmes soudain remplis d'une fierté nationale — nos dispositions changèrent d'un instant à l'autre. Nous étions heureux désormais d'avoir des protecteurs et des responsables qui veillaient sur nous. Après nous avoir installés dans la *mavouna* (presque tous, nous étions des gens de Stanoze), on nous transporta au port d'Üsküdar, d'où, sous la surveillance de policiers, nous montâmes à pied en direction de Selamsız, le quartier arménien d'Üsküdar.



La famille de Kevork Yeghiayan : Mme Léroutza et leurs trois filles

« Ensuite, on nous logea dans l'école située en face de l'église Sourp Khatch. Là, nous reçûmes de grandes marques de bienveillance de la part de Sarkis Effendi Tiutiountdjian et de Mihran Effendi, envoyés par la Tutelle nationale. (Ce dernier — dont nous ne rappelons plus le nom de famille — était déjà venu à Stanoze en 1913 pour une mission nationale.) Ils nous distribuèrent du pain et nous réconfortèrent. Un médecin arménien, accompagné d'un fonctionnaire turc, venait aussi s'enquérir de notre état de santé.

« Dans l'hôtel Sourp Garabed (Saint Garabed), non loin de l'école où nous logions, dans le nouveau quartier d'Üsküdar, habitaient nos compatriotes, la famille de Hadji Hovhannès Kasabian, ainsi que Pété Doudou et ses enfants. Ayant appris notre situation de quarantaine, ils vinrent nous rendre visite. Ces visites se répétèrent, et avec la mère Pété nous revivions les chers jours et heures de la patrie, en nous racontant mutuellement nos épreuves et souffrances de ces dernières années.

« Nous restâmes environ deux semaines dans le bâtiment de l'école, et comme aucun cas de maladie ne se manifesta, nous fûmes libérés.



M. et Mme David Kassabian, entourés de leurs dix enfants,
dont deux fils morts accidentellement

« Pendant notre séjour dans la ville, nous vîmes qu'un peu partout avaient été établis des camps de réfugiés : à Beşiktaş, Ortaköy, Galata, Haliç Oghlou et Samathia.

« Parmi les réfugiés, nous retrouvâmes quelques familles venues de Stanoze, qui attendaient avec impatience leurs proches. Certains d'entre nous purent enfin retrouver les membres de leur famille dont ils étaient séparés depuis des années.

« Ainsi s'écoulèrent plusieurs mois, et la communauté arménienne de Constantinople faisait tout son possible pour abriter et nourrir les compatriotes venus des profondeurs de l'Anatolie. Les malades étaient soignés gratuitement à l'hôpital national ; l'Arménien servait les besoins de son frère avec un dévouement sincère.

« Cependant, la situation des Arméniens de Constantinople — aussi bien les habitants que les réfugiés — devenait peu à peu instable. Mustafa Kemal, après avoir pris l'Anatolie, réclamait maintenant Constantinople.

« Les Puissances alliées rivalisaient entre elles pour concéder aux Turcs le plus possible, dans l'espoir de s'assurer leur amitié future.

« Tous les réfugiés vivaient dans la peur et l'angoisse : les plaies des déportations successives n'étaient pas encore cicatrisées. Personne ne voulait être de nouveau exposé aux tourments et aux dangers du passé. Tous cherchaient à quitter Constantinople au plus vite.

« Beaucoup commencèrent à se préparer au départ. Ceux qui voulaient obtenir un passeport pour voyager faisaient chaque jour la queue pendant des heures devant les consulats américain, français, bulgare ou grec. Les passeports étaient plus facilement accordés à ceux qui avaient des parents ou des proches dans le pays de destination — surtout en Amérique. La situation devenait de plus en plus incertaine, il fallait se hâter.



Klémès Boyadjian et sa famille

« La Grèce et la Syrie acceptaient facilement les demandeurs, mais comme ces deux pays étaient déjà surchargés de réfugiés, la vie y était devenue intenable. La Bulgarie, après avoir admis un certain nombre de réfugiés, refusa à son tour de délivrer des visas.

« Il ne restait donc que la France, toujours hospitalière envers les peuples souffrants, qui accordait le libre accès à condition d'avoir soit un contrat de travail d'une usine française, soit des parents résidant en France prêts à prendre en charge le logement et la nourriture.

« Au début de 1923, un riche Arménien nommé Eksérdjian, choisit parmi les réfugiés de Constantinople deux cents orphelins à transférer en Roumanie (dont cinquante-deux originaires de Stanoze — parmi eux : Krikor Yaghiayan, Hagop Davoudian, Garabed Kahvédjian, Hovhannès Sarafian, Klémès Hadji Tanielian, Garabed Hadji Nahabedian et ses deux sœurs, ainsi que d'autres).

« Ces orphelins furent transportés de Constantinople à Constanza par deux navires, puis installés dans un orphelinat établi à Struka. Ils y restèrent jusqu'en 1926, lorsque l'établissement ferma ses portes et que les orphelins furent confiés à leurs mères ou à leurs proches.

« Nous avions aussi, auprès des Sœurs de l'Immaculée Conception à Samathia, des orphelines de Stanoze qui, refusant de se consacrer à la vie religieuse, finirent par trouver refuge chez leurs parents les plus proches.

« Il y avait également des orphelins de Stanoze dans les orphelinats de l'Organisation de Secours du Proche-Orient (Near East Relief), à Alexandrie et sur l'île de Corfou.

« Ces orphelins arméniens réfugiés reçurent dans ces institutions une éducation arménienne solide, et avec le temps, par leur travail et leur sens du devoir, ils atteignirent un âge où ils purent subvenir eux-mêmes à leurs besoins.

« Lorsqu'ils rejoignirent enfin leurs parents ou leurs proches, en France ou ailleurs, ils n'étaient plus des orphelins sans ressources, mais des citoyens utiles aux pays qui les avaient accueillis. »

QUATRIÈME PARTIE

ÉMIGRATION VERS L'ÉTRANGER

En 1923, beaucoup émigrèrent vers la Grèce, la Bulgarie, la France, ainsi que vers l'Amérique du Sud et l'Amérique du Nord, entre autres.

Grèce — Ceux qui émigrèrent en Grèce connurent un sort très malheureux. Nous eûmes la douleur d'être témoins de leur misérable condition. Le pays était déjà surchargé de réfugiés grecs. Vaincus par les Turcs et frappés par la dépréciation de leur monnaie, ils faisaient face à un chômage généralisé. Parmi les réfugiés, la faim et les maladies faisaient des ravages considérables. Cette situation dura des années, jusqu'à ce que nombre d'entre eux — en particulier les Arméniens — partent pour la France, le Canada, l'Arménie ou d'autres pays. Ceux qui restèrent finirent peu à peu par subvenir à leurs besoins et s'intégrèrent à la population locale. L'Union générale arménienne de bienfaisance et la Fondation Gulbenkian, comme au début, continuent encore aujourd'hui à faire tout leur possible pour venir en aide aux Arméniens de Grèce. Grâce à leur soutien, les cabanes de tôle furent transformées en habitations durables, les malades soignés, les affamés nourris pendant des années, et les enfants arméniens reçurent une éducation nationale dans les écoles qu'elles fondèrent.

Bulgarie — La Bulgarie n'accueillit qu'un nombre limité de réfugiés, mais ceux qui réussirent à s'y installer purent, en peu de temps, devenir autonomes. Là aussi, l'Union générale arménienne de bienfaisance joua un rôle bienfaisant en apportant son aide aux nouveaux arrivants. Par la suite, nombre de ces Arméniens émigrèrent vers la France, le Canada, et une partie également vers l'Arménie.

Amérique — L'entrée en Amérique du Nord était très difficile : en raison de la mise en application de nouvelles lois sur l'immigration, seul un nombre limité d'Arméniens pouvait y accéder. En revanche, l'Amérique du Sud offrant certaines facilités, un petit nombre de Stanoziens purent profiter de cette opportunité. Aujourd'hui, ils y occupent des positions favorables.

France — La France, après l'Amérique et le Canada, était l'un des pays les plus prospères. Mais, bien qu'elle fût sortie victorieuse de la guerre mondiale de 1914–1918, elle avait perdu plus d'un million de ses fils et devait en outre maintenir sous les armes un effectif équivalent pour défendre les territoires occupés. Elle avait donc un grand besoin de main-d'œuvre, et ouvrit ses portes à des

milliers d'Arméniens venant de Turquie, de Grèce, de Bulgarie et de Syrie (en peu de temps, le nombre des Arméniens installés y dépassa les 70 000).

Presque tous les émigrants arrivaient en France par voie maritime, et leur première étape était Marseille. Là étaient établis des bureaux de placement où étaient centralisées les demandes des employeurs et les contrats de travail annuels. De cette manière, ceux qui étaient recrutés par les différentes usines de France pouvaient gagner leur subsistance. Au terme d'une année, l'ouvrier était libre de chercher du travail où bon lui semblait.

Au Camp Oddo, les baraquements construits pour les prisonniers allemands furent attribués aux Arméniens ; d'autres furent ensuite édifiés à proximité par les réfugiés eux-mêmes.

Dans cette même région, se trouvaient déjà quelques familles stanoziennes établies de longue date, qui rendirent de grands services aux nouveaux arrivants : elles leur donnèrent les indications nécessaires et leur offrirent un abri, jusqu'à ce qu'ils puissent obtenir les papiers requis et un contrat de travail. L'auteur de ces lignes lui-même bénéficia d'une telle aide de la part de la famille Yazedjian, envers laquelle il exprime une profonde reconnaissance.

La demande de main-d'œuvre était particulièrement forte dans les usines de soierie de la Drôme, de l'Isère, de l'Ardèche et de la Loire, où de nombreux Stanoziens trouvèrent un moyen de subsistance et commencèrent à ressentir une certaine sécurité dans leur vie.

Cependant, il était très difficile pour nous, Stanoziens, de vivre ainsi dispersés aux quatre vents, loin de nos parents et de nos amis, isolés les uns des autres dans des usines éloignées. Une autre difficulté majeure pour les nouveaux arrivants était l'ignorance de la langue ; de plus, les salaires journaliers n'étaient guère satisfaisants.

La vie en usine comportait ses propres contraintes. Les manufactures de soie, généralement situées à l'écart des villes, au bord des cours d'eau, disposaient de logements pour les ouvriers. Mais ceux-ci devaient souvent parcourir de longues distances jusqu'à une ville ou un village pour se procurer des vivres et d'autres nécessités. Dans ces conditions difficiles, les Stanoziens les plus établis ou les plus aisés aidèrent volontiers leurs compatriotes dans le besoin.

Tenant compte de ces difficultés, ils commencèrent à se regrouper dans certaines régions, et dès 1925, ils étaient déjà établis à Marseille, Valence, Pont-de-Chérucy, et quelques années plus tard dans la banlieue parisienne d'Issy-les-Moulineaux.

Pont-de-Chérucy — Les usines de fils électriques de Pont-de-Chérucy avaient besoin d'un grand nombre d'ouvriers. Plusieurs centaines de familles arméniennes s'y regroupèrent pour travailler, dont la majorité était composée de Stanoziens. Beaucoup d'entre eux y établirent leur premier foyer, et

aujourd'hui encore — plus de quarante ans plus tard — nombre d'entre eux visitent cet endroit au moins une fois par an : comme s'ils rendaient visite à Stanoze elle-même.

À cette époque, la communauté arménienne de France commença à s'organiser. Les journaux en langue arménienne « Abaka », « Haratch » et « Yerevan » commencèrent à paraître successivement. La jeunesse, qui avait reçu une certaine instruction dans les orphelinats arméniens, éveilla l'intérêt de ceux qui, jusque-là, n'avaient jamais été en contact avec un milieu arménien et étaient restés indifférents à la cause arménienne — que ce soit par ses activités nationales ou par sa participation aux œuvres de secours en faveur de l'Arménie.

Finalement, des associations et des unions de compatriotes furent fondées. Nous ne restâmes pas à l'écart de ce mouvement : parmi nous aussi se trouvèrent des jeunes gens qui ressentirent la nécessité de s'organiser.

Notre compatriote Khorèn Avakian, avec quelques compagnons, fit une première tentative et fonda finalement, en 1925, une union de compatriotes à Fumel, qui toutefois ne connut pas une longue existence. La composition de son comité était la suivante :

Touma Toumayan

Klémès Kasabian

Hovhannès Aharonian

Hagop S. Der Toumayan

Krikor Nahabedian

Ils menèrent une activité pendant environ une année, venant en aide aux compatriotes dans le besoin ; mais après leur départ de la région, l'association fut dissoute, n'ayant pas été reconnue officiellement par les autorités.

Finalement, une Union des compatriotes de Stanoze fut fondée à Pont-de-Chéruy. Notre première initiative fut de louer une salle pour y installer un club, où nous commençâmes à enseigner la langue et la littérature arméniennes aux jeunes gens privés d'instruction depuis 1922. Nous fîmes venir de Paris un certain nombre de livres et constituâmes une bibliothèque. Aux jeunes illettrés, on faisait la lecture d'œuvres littéraires, tout en s'efforçant de leur apprendre à lire afin qu'ils puissent, à leur tour, lire ces ouvrages par eux-mêmes. Les livres étaient prêtés à ceux qui pouvaient en profiter durant leurs heures de loisir.

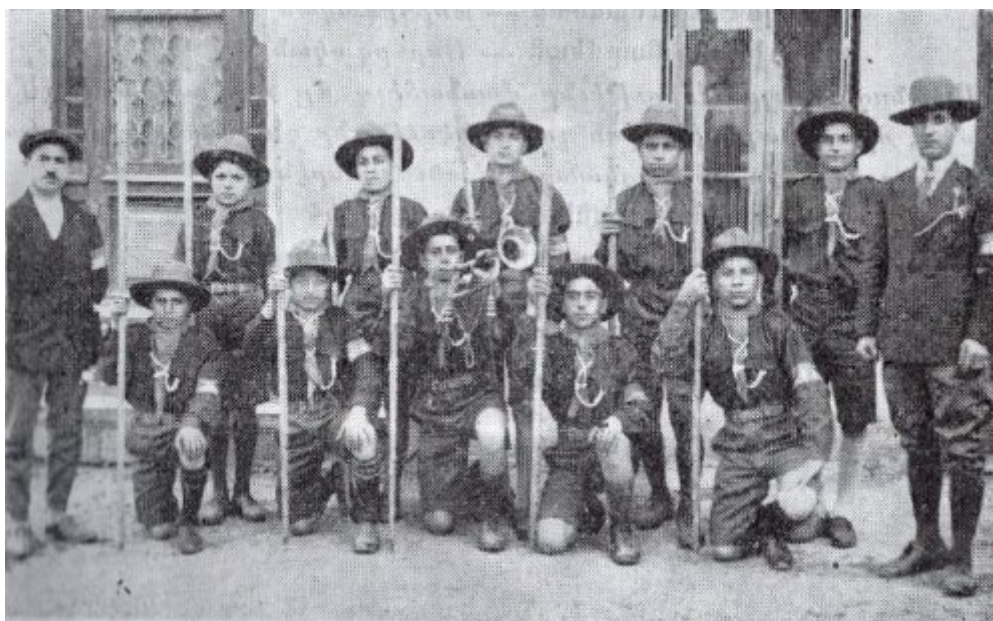
Peu de temps après, il devint possible de former une troupe théâtrale et de donner des représentations. On organisait également des manifestations, au cours desquelles le groupe scout récemment constitué jouait un rôle important, en assurant à la fois la discipline et l'accueil. Les recettes de ces événements permettaient de venir en aide à nos compatriotes dans le besoin, qu'ils soient proches ou éloignés.



Nouvelle génération de Pont-de-Chéruy ; tous originaires de Stanoze



Un des fréquents banquets de Stanoziens, à Pont-de-Chéruy en 1928 ; au centre, coiffé d'un chapeau : Maksoud Djelberian



Groupe de scouts de jeunes Stanoziens formé grâce aux efforts de Garabed Terzian, sous la direction de Karekin Toutlyan, à Pont-de-Chéruy en 1928

À l'occasion du cinquantième du Génocide arménien, nous organisâmes également une commémoration particulièrement digne, au cours de laquelle la troupe théâtrale présenta une scène inspirée de nos jours tragiques, afin d'honorer la mémoire de nos victimes. Cette initiative reçut l'appréciation chaleureuse de l'assistance.

Le comité directeur de l'Union des compatriotes de Stanoze de Pont-de-Chéruy devint par la suite le comité central des sections établies à Valence, Marseille et Paris.

Sa composition était la suivante :

Stépan Türkménian — Président

Garabed Terzian — Secrétaire

Klémès Kasabian — Trésorier

Hagop Aliksanian — Conseiller

David Yandemian — Conseiller

L'Union des compatriotes de Stanoze possédait également une section à Marseille, dont l'activité philanthropique mérite d'être soulignée. Son premier comité était composé de :

Garabed Boyadjian — Président

Klémès Hadji Tanelian — Secrétaire

Garabed Mehlemdjian — Trésorier

Haroutioun Mehlemdjian — Conseiller

Hagop Karaboghossian — Conseiller



Groupe de Stanoziens résidant à Marseille, en 1935

La section de Valence fut le fruit des efforts de nos compatriotes Torkom Türkménian et Hagop Balabanian. Elle comprenait les membres suivants :

Boghoss Haronian — Président

Krikor Yaghiayan — Secrétaire

Krikor Alekian — Trésorier

Iskender Arzouian — Conseiller

Krikor Daghlilian — Conseiller

Un groupe de membres de cette union s'en détacha pour fonder l'association « Verachinadz » (« Reconstitué »). Par la suite, le départ de certains membres pour l'Arménie entraîna la dissolution de cette association.



Photographie de groupe prise à l'occasion du mariage des enfants des familles Hagop et Kevork Aleksanian ; Paris, 1948

L'Union des compatriotes de Stanoze fut présidée pendant de longues années par Hovhannès Hadji Aharonian. À cette époque, le comité de l'association était composé des compatriotes suivants :

Hovhannès Hadji Aharonian

Matéos Matéossian

Hovhannès Vartanian

Krikor Arzouian

Housig Alekian

En 1927, un certain nombre de compatriotes s'installèrent dans la région d'Issy-les-Moulineaux, près de Paris. Peu à peu, à mesure qu'ils construisaient leurs maisons, le nombre de Stanoziens qui s'y établissaient augmenta, au point même de dépasser celui de Pont-de-Chéruy. Cette nouvelle colonie ne tarda pas à s'organiser en fondant sa propre union de compatriotes ainsi qu'une caisse d'épargne. Les cotisations permettaient d'accorder des prêts à ceux qui en avaient besoin.

La composition du comité était la suivante :

Hovhannès Sarafian

Kevork Kéoséyan

Andréas Boyadjian

Klémès Der Toumayan



Photographie de groupe de Stanoziens lors d'une excursion à Pont-de-Chéruy

En 1929, la majorité des Stanoziens de Pont-de-Chéruy ayant quitté la région, l'activité de l'Union des compatriotes prit fin ; toutefois, l'œuvre philanthropique se poursuivit pendant vingt ans. La somme de 3 500 nouveaux francs fut répartie entre les compatriotes les moins aisés, puis les comptes furent clôturés. Le nouveau comité se composait comme suit :

Hovhannès Aharonian — Président

Garabed Tchidemian — Secrétaire

Stépan Tchidemian — Trésorier

Mardiros Kasabian — Conseiller

Klémès Kasabian — Conseiller

Les Stanoziens estimaient avoir également des devoirs envers le gouvernement français hospitalier, sous la protection duquel ils bénéficiaient d'avantages politiques, éducatifs, matériels et personnels, ainsi que d'une sécurité. Il leur paraissait de leur devoir sacré de rendre ces bienfaits, et ils s'empressèrent de le faire lorsque l'Allemagne déclara la guerre à la France. Les jeunes Arméniens répondirent à la mobilisation générale et accomplirent fidèlement, avec dévouement, le devoir qui leur était confié, allant jusqu'à verser leur sang pour la défense de la France.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, nous eûmes de nombreuses pertes : beaucoup de morts, de blessés et d'invalides. Certains furent faits prisonniers et, aux côtés de leurs camarades français, durent subir le joug amer de la captivité et ses privations particulières. Ils refusèrent de rejoindre les

unités allemandes pour combattre sur le front du Caucase ou contre les forces françaises, comme certains prisonniers avaient accepté de le faire. Ils restèrent fidèles à la position inébranlable de leurs compagnons français et continuèrent à endurer les humiliations infligées par les Allemands, jusqu'au jour où le joug de la captivité fut brisé et où ils purent rentrer chez eux ensemble.



Photographie de groupe de Stanoziens de La Tour, en 1955

Outre tout cela, de nombreux Stanoziens furent déportés vers l'Allemagne ; d'autres rejoignirent les groupes clandestins de la Résistance dans les villes de Nice, Draguignan, Marseille, Valence, Lyon, Paris et ailleurs, et beaucoup s'acquittèrent du devoir qui leur incombait au prix de leur sang. Parmi eux, Missak Manouchian se distingua par des actes de bravoure dignes d'une mention particulière, qui lui valurent une grande admiration et une profonde reconnaissance. Ceux qui survécurent à cette terrible épreuve furent également décorés par l'État.

À ces pertes vinrent s'ajouter celles causées par les bombardements des villes, où certains périrent sous les décombres : ainsi, parmi les soixante victimes de Valence, trois étaient des Stanoziens.

Ces sacrifices ne furent pas vains. La France fut libérée et, peu à peu, se releva pour retrouver sa prospérité. Elle indemnisa les victimes, accorda des pensions aux familles des disparus, décerna des décorations à ceux qui s'étaient distingués par leur courage, et remplaça les habitations détruites par de nouvelles constructions.



Stanoziens de Marseille lors d'une excursion



Le jeune Tchékméyan, miraculeusement rescapé du bombardement de Valence ; aujourd'hui âgé de 24 ans



Photographie de mariage de Dikran Tchékméyan entouré des siens ; Dikran, son épouse, sa mère, sa sœur et son enfant de deux ans périrent lors du bombardement de Valence



Gabriel Balabanian, victime du bombardement de Valence



Ghevont Kéchichian (Varjabedian), victime du bombardement de Valence



Nichan Mayassian, victime de l'explosion de l'usine de munitions à Valence

ARMÉNIE

Le peuple arménien dispersé dans la diaspora avait toujours rêvé de posséder une Arménie et de s'y rassembler. Lorsque l'Arménie actuelle, après avoir partiellement pansé ses blessures, ouvrit les portes du pays, un certain nombre de ses enfants — parmi lesquels des compatriotes ayant émigré de Turquie, de Grèce, de Bulgarie et de France — s'y rendirent et s'y établirent.

Les Arméniens venant de diverses villes de Turquie et émigrant vers l'Arménie, grâce à l'aide financière envoyée par leurs compatriotes d'États-Unis, fondèrent des localités portant le nom de leurs villes d'origine, telles que Nor Kharpert, Nor Malatya, Nor Arabkir, entre autres. Pour notre part, faute de ressources financières, nous ne pûmes fonder un « Nouveau Stanoze » ; toutefois, on compte aujourd'hui en Arménie environ cinquante familles stanoziennes, qui ont manifesté un vif intérêt et un réel enthousiasme pour l'entreprise de publication de notre présent ouvrage.

Nos compatriotes résident en général dans la région d'Erevan ; s'étant adaptés aux conditions locales, ils profitent des possibilités de développement qui leur sont offertes, et leurs enfants y obtiennent également de grands succès.

D'après une lettre que nous a adressée notre compatriote Krikor Kabzémalian depuis l'Arménie, nous apprenons que les Stanoziens actuellement établis à Erevan et les familles qu'ils y ont fondées sont les suivants :

LISTE DES STANOZIENS ÉMIGRÉS EN ARMÉNIE

(avec leurs familles)

Andonian Sinan	Bülbülian Stépan
Andonian Krikor	Balabanian Hagop
Andonian Nourani	Sofian Guiragos
Avakian Melkon	Sofian David
Avakian Rouben	Sofian Guiragos
Aslandjian Hovhannès	Soukiasian Soukias
Alteghouladjian Hagop	Simitdjian Sofi
Alteghouladjian Krikor	Vahanian Guiragos
Alteghouladjian Haroutioun	Vahanian Krikor
Alekian Krikor	Daghlian Kevork
Arzouian Iskender	Daghlian Haïg
Kabzémalian Krikor	Yétimian David
Yazedjian Haroutioun	Ezadjian Armenag
Yétimian Hagop	Toumayan Mari

Toumayan Haroutioun	Tchakerian Haroutioun
Toumayan Nourani	Tchakerian Vartanouch
Ingilizian Mihran	Paradian Stépan
Lehliyan Khatchig	Pehlivanian Haroutioun
Liradjian Anahid	Petlehémian Mesrob
Hadji Nichanian Hovhannès	Paradian Garabed
Tchakerian David	Kéoléyan
Thakedjian Hovhannès	Kelemdjian Haroutioun
Thakedjian Nourani	
Ferahian Garabed, avec les filles de sa sœur : Roza et Klara	
Les filles de Krikor Jamgotch : Manan, Sara et Mari ; le fils de Saghir Sofigue	

Parmi la nouvelle génération issue des Stanoziens ont émergé des médecins, des architectes, des scientifiques, des mathématiciens et d'autres spécialistes, dont nous donnons ci-dessous la liste.

Fils de Krikor Kabzémalian :

Vahram — ingénieur mécanicien

Yervant — ingénieur radio

Fille de Toumayan Haroutioun — comptable

Fille d'Avakian Melkon — professeure de langue française

Fils de Kelemdjian Haroutioun — engagé dans les sciences

Première fille d'Andonian Sinan — biologiste et naturaliste

Deuxième fille d'Andonian Sinan — mathématicienne

Fille de Paradian Garabed — infirmière

Fille de Sofian Guiragos — agronome

Fils de Hadji Nichanian Hovhannès — mécanicien

Clara, nièce de Charlotte Ferahian — traductrice de persan

Roza, nièce de Charlotte Ferahian — professeure d'anglais

Notre compatriote Krikor Kabzémalian termine sa lettre par les lignes suivantes :

« Il serait très souhaitable que vous puissiez venir en Arménie et voir de vos propres yeux la vie d'ici et son essor, ainsi que les grandes réussites de notre peuple arménien.

« Quant à moi, je puis dire que je vais très bien avec toute ma famille. J'ai deux fils que j'ai mariés. Tous deux ont reçu une formation supérieure : l'un est ingénieur mécanicien, l'autre ingénieur radio. Mes deux belles-filles sont également médecins : l'une est sage-femme, l'autre dentiste. Ma femme

et moi sommes retraités et ne travaillons plus. Nous possédons notre propre maison avec un jardin », etc.

Recevez les salutations chaleureuses de notre famille

KRIKOR KABZÉMALIAN

TURQUIE

Après l'exil de 1922, seules deux familles demeurèrent à Stanoze. Quant aux descendants des Stanoziens ayant survécu à Ankara, ils forment aujourd'hui environ cinquante familles, qui ont oublié leur langue arménienne et ne se distinguent plus des Turcs. Néanmoins, certains conservent encore leur esprit national. Les jeunes Arméniens les plus prometteurs ont certes la possibilité de poursuivre des études supérieures dans les établissements publics, mais ils restent privés d'une éducation véritablement arménienne.

Istanbul — Certains Stanoziens venus à Istanbul dans l'intention d'émigrer hors de Turquie y restèrent pour diverses raisons ; d'autres, venus d'Ankara, s'y établirent également. Leur nombre total s'élève à environ deux cents familles.

À Istanbul, la nouvelle génération a la possibilité de recevoir une éducation arménienne, et la conscience nationale y est généralement élevée.

Parmi cette nouvelle génération instruite se trouvent des médecins, des enseignants et enseignantes, ainsi que des commerçants de premier plan.

SOUVENIRS DE NOS COMPATRIOTES ÂGÉS

Extraits des mémoires de notre compatriote Khorèn Avakian :

« Bien que né à Stanoze, je quittai mon village natal à l'âge de quatorze ans pour fréquenter l'école du monastère Saint Garabed de Kayseri. Après avoir achevé mes études en 1906, je servis comme employé de la compagnie des chemins de fer à Haydarpaşa, Konya, Ankara, et enfin, en 1912, à Sinjian Köy, en qualité de chef de gare.

« Je demeurai à ce poste jusqu'en 1915, année du Grand Massacre ; ayant ainsi vécu longtemps loin de Stanoze, je ne suis pas en mesure de relater certains événements avec toute la précision souhaitable.

« Quelle grande consolation toutefois, lorsque j'apprends que des compatriotes, pleinement conscients de leur devoir national, ont entrepris avec un noble idéal de rédiger un mémorial sur notre village natal, afin que les générations futures puissent toujours se souvenir des sacrifices et des difficultés inimaginables grâce auxquels leurs ancêtres ont maintenu leur existence en ce lieu historique. Ils ne reculèrent pas devant les obstacles : par leur travail opiniâtre et inflexible, ils transformèrent en vergers les terres incultes et rocailleuses situées à quatre ou cinq kilomètres, ainsi que les pentes montagneuses qui s'étendaient à l'arrière. Ils avaient également utilisé quelques kilomètres carrés sur le flanc droit de la vallée comme pâturages.

« Ce petit village, Stanoze, prospéra au fil du temps et devint une bourgade florissante, surpassant à bien des égards tous les villages turcs environnants.

« Mon père, Ohanès Avakian, était un médecin autodidacte, qui servit la population avec dévouement et fidélité. Il soignait également les fonctionnaires turcs lorsqu'ils tombaient malades. C'est pour ces raisons qu'il reçut de tous le surnom d'"Avak Dédé"¹⁴. »

Souvenirs de Haroutioun Keosséyan :

Déporté au mois de mars 1921 à la suite du mouvement nationaliste turc, le jeune Haroutioun raconte ainsi son expérience :

« Un mardi matin, lorsque mon père se réveilla, un spectacle inhabituel s'offrait à ses yeux : un homme se tenait sur la colline en face. L'air était froid, et personne n'était attendu à cet endroit à cette

¹⁴ Dédé signifiant grand-père.

heure-là. Tandis que nous nous interrogeions, un voisin frappa soudain à la porte et annonça que l'on rassemblait les hommes.

Ma mère suggéra de cacher ceux qui étaient présents : Haroutioun Djerikian, Arisdagès Djerikian et mon père, Kevork Keosséyan. Les Djerikian refusèrent, peut-être confiants que, ayant été exemptés de déportation pendant la Première Guerre mondiale en raison de leur métier, ils seraient de nouveau épargnés. Quant à mon père, il refusait de se cacher, disant : "Hier, toute la journée, on m'a vu au marché."

À ce moment, notre voisine Isgouhi Kasparian entra et informa mon père que la plupart des hommes avaient été rassemblés, mais que son mari Nichan, ainsi que Sahag Boyadjian et d'autres, s'étaient cachés. Mon père accepta alors que ma mère mette son projet à exécution, et ils sortirent ensemble de la maison. Moi, je regardais, stupéfait, sans comprendre ce qui se passait. Une seule chose m'était certaine : un grand danger nous menaçait tous.

Quelques instants plus tard, on frappa à la porte. J'allai ouvrir, et je vis devant moi deux gendarmes armés ; ma peur était sans limite. L'un d'eux demanda :

— Où est ton père ?

— Je ne sais pas, il n'est pas là, répondis-je.

Alors l'un resta à la porte, tandis que l'autre se mit à fouiller les pièces. Ne trouvant personne à l'intérieur, il dit :

— Giaour, dis-moi, où est ton père ?

Lorsque je répondis de la même manière, il posa la pointe de sa baïonnette sur ma poitrine et répéta la question :

— Mon père n'est pas ici, je ne sais pas..., répondis-je en sanglotant.

En pleurant ainsi, et sous la menace répétée des coups de baïonnette, je les conduisis à travers les différentes caves obscures et les recoins de la maison, tenant à la main une lampe. Finalement, ils pénétrèrent dans le grenier à blé et remuèrent le grain à coups de baïonnette, dans l'espoir d'y trouver quelqu'un. Après avoir également inspecté l'étable, ils s'apprêtaient à quitter la maison lorsque la porte d'en bas s'ouvrit et que ma mère entra. L'interrogatoire recommença :

— Où est ton mari ? Tu ne peux pas le cacher : hier, toute la journée, il était en ville.

— Oui, répondit ma mère, mais cette nuit, accompagné de deux Turcs, il est parti à Chanlı pour régler des comptes.

Les gendarmes, sans ajouter un mot, s'éloignèrent, mais ma mère restait en proie à l'angoisse. Elle avait d'abord tenté de cacher mon père chez une veuve de connaissance, mais celle-ci avait refusé. Elle s'était alors tournée vers une autre veuve, de la famille Nahabedian, qui l'avait accueilli avec bienveillance ; mon père et le neveu de cette femme s'étaient réfugiés dans une cachette provisoire.

Mon père me fit appeler et me demanda de partir avec un camarade turc venu d'un village voisin jusqu'à son village, afin de trouver un moyen d'assurer sa libération. Nous nous mîmes en route, mais à la sortie de la ville, toutes les routes étaient surveillées par des gardes. Après plusieurs tentatives infructueuses, nous décidâmes de passer par la rivière. Par bonheur, nous trouvâmes un passage rocheux et parvînmes à atteindre l'autre rive. J'étais prêt à affronter tous les dangers, dans l'espoir de trouver un moyen de sauver mon père.

Mais vers qui pouvions-nous nous tourner ? C'était l'État lui-même qui poursuivait et traquait. Nous transmirent le message dans le village convenu et, à la tombée du soir, nous revînmes à la maison — mais nous trouvâmes les portes fermées et scellées. J'ignorais où mon père se trouvait ; qu'étaient devenues ma mère et mes deux petites sœurs ?

Désemparé, je descendais la rue lorsque je rencontrai mon frère, qui m'apprit que ma mère avait été emprisonnée à la place de mon père, et que notre maison avait été marquée comme "maison de fugitif". Les deux petites avaient été confiées aux soins d'une parente, Miugüné Odian.

Je passai la nuit chez des proches, et dès le lendemain, je rendis visite à ma mère en prison pour lui transmettre la décision de mon père : il voulait se livrer aux autorités, et lui demandait de promettre de le dénoncer¹⁵, afin d'être libérée et de pouvoir retourner auprès des enfants.

Après lui avoir communiqué cela, ma mère me donna la clé d'une seconde porte restée ouverte, afin que mon père puisse entrer dans la maison de ce côté — "ce sera plus sûr", disait-elle. Mon père resta dans sa cachette, et moi, bien que n'étant qu'un petit garçon, je lui rendais visite sans difficulté.

Une semaine plus tard, la police ayant rassemblé la plupart des fugitifs cachés dans les recoins secrets, il fut ordonné aux femmes de se préparer à être déportées avec leurs maris. Ce jour-là fut inoubliable, et son souvenir demeure ineffaçable : quels cris, quelles lamentations ! Les femmes furent conduites avec les hommes jusqu'au cimetière turc ; les hommes furent déportés, tandis que les femmes furent ramenées en prison.

Le commissaire tenta de les rassurer, affirmant qu'il n'y avait aucun danger et que les hommes reviendraient bientôt chez eux. Mais il était impossible de croire aux promesses mensongères des Turcs : le souvenir des massacres de 1915 restait encore vif dans tous les esprits.

Ce fut alors le tour de ma mère et de quelques femmes de son âge, encore détenues en prison, qui pouvaient obtenir une certaine liberté en promettant de livrer leurs maris. Elles demandèrent donc une permission de huit jours pour rentrer chez elles, promettant de tout mettre en œuvre pour retrouver les hommes et les remettre aux autorités. Cette permission leur fut accordée. Ah ! quelle coupe amère nous étions tous contraints de boire ; quels jours de tourments ! Nous en avions même oublié notre nourriture quotidienne ; nous étions profondément bouleversés.

¹⁵ C'est-à-dire de s'engager auprès des Turcs à livrer son mari.

À ce moment, un ami turc proposa de faire fuir mon père dans son village et de le cacher. Mon père répondit ainsi :

— Je ne veux pas me fier à la parole de ce Turc, Mariam. Il m'est plus facile de mourir avec les fils de mon peuple. Si Dieu veut protéger quelqu'un, nul ne peut le tuer. S'ils nous font mourir, au moins vous resterez en vie.

Les dix autres hommes, qui devaient être déportés avec lui, s'exprimaient de la même manière.

Ce groupe de déportés, envoyé à Yozgat, fut conduit de Stanoze jusqu'à Ankara sous la surveillance de gendarmes. De là, les onze hommes en route vers Yozgat furent rejoints par neuf soldats turcs déserteurs originaires d'Ayaş, placés sous la garde d'un gendarme à cheval. En chemin, ils firent halte pour se reposer et manger ; c'est alors qu'un Turc armé s'approcha, s'assit près du gendarme et se mit à lui parler à voix basse, puis s'éloigna.

Le gendarme ordonna aussitôt de quitter le village sans tarder, promettant aux soldats déserteurs de leur rendre les cartouches qui leur avaient été confisquées, afin qu'ils puissent les utiliser au moment d'une éventuelle attaque. Le visiteur avait exigé que les Arméniens désarmés soient massacrés, mais le gendarme avait décidé de les protéger, et les soldats s'engagèrent à combattre à ses côtés. Il fallait cependant sortir de cette zone dangereuse ; ils décidèrent donc de se réfugier dans le village suivant, ce qui nécessitait huit heures de marche rapide. Finalement, tous parvinrent sains et saufs à Yozgat.

Deux longues années passèrent, puis une lueur d'espoir apparut. Par un nouveau décret, les autorités autorisaient les Arméniens à partir pour l'étranger. C'est ainsi que, avec beaucoup d'autres, mon père passa par Samsun puis gagna Istanbul, d'où il nous informa de la situation. La même autorisation ayant été accordée à ceux d'entre nous qui étaient restés à Stanoze, nous abandonnâmes tout et partîmes pour Istanbul en mai 1923.

Après y avoir séjourné à peine un mois et demi, nous partîmes, avec de nombreux compatriotes, pour la France, où nous passâmes quelque temps à Marseille, puis au Camp Oddo. Nous passâmes ensuite dix-huit mois à Belmont, tout en travaillant à l'usine de fils électriques de Pont-de-Chéruy. C'est là que nous fréquentâmes l'orphelinat américain de Charvieu¹⁶, où nous fûmes pris en charge et eûmes, pendant une année, l'occasion de recevoir une instruction élémentaire, ainsi que de nous exercer quelque peu à parler français.

Par la suite, nous nous installâmes à Valence, puis enfin dans la région d'Issy-les-Moulineaux, le 28 mars 1928.

¹⁶ Mes camarades stanoziens étaient : Klémès Aslanian, Haroutioun Odian et Klémès Kasparian (*note du texte original*).

Mon père, comme dans la patrie, continua ici aussi à se consacrer à une œuvre de prédication, apportant à ses compatriotes un soutien spirituel et du réconfort, jusqu'à sa mort survenue le 14 février 1952, à l'âge de soixante-seize ans. Peu de temps après, ma mère s'éteignit à son tour (25 avril 1954).»



Madame Loussvarte Darakdjian,
née Keosséyan, le 2 juillet 1920



M. H. Darakdjian, né le 15
mars 1914 à Stanoze



Roupèn Darakdjian — étudiant



Mlle Ani Darakdjian



Kevork Darakdjian — étudiant



Patrice Darakdjian

VISITE EN TURQUIE

Garabed Terzian

Le 15 août 1968, nous partîmes de Marseille pour la Turquie, en voyage organisé, avec mon épouse, à bord d'un navire. Au cours de ce voyage agréable et confortable, nous fîmes escale à Gênes, où nous visitâmes ses célèbres monuments funéraires. Nous eûmes également l'occasion de visiter Naples et les ruines de Pompéi, ainsi que Le Pirée et Athènes, où nous vîmes l'Acropole d'Athènes et ses antiquités.

Le 20 août, quarante-cinq ans après avoir quitté Istanbul, nous eûmes l'occasion de revoir une fois encore cette ville.

Après trois semaines passées à Istanbul à rendre visite à nos amis et à nos proches, nous partîmes pour Ankara, auprès de nos compatriotes.

Tant à Istanbul qu'à Ankara, nos compatriotes vivent dans de bonnes conditions matérielles et disposent d'habitations modernes et bien aménagées.

Poursuivant notre voyage, nous visitâmes la région de Stanoze. Sur plus de huit cents maisons, il n'en restait que quelques-unes, à moitié en ruine ; on eût dit que même la terre s'était rétrécie. En vain cherchais-je l'emplacement de certaines rues et maisons. Seules la position de la mosquée à demi écroulée et celle du pont en ruines me permirent de deviner où je me trouvais. Seuls les rochers restaient encore debout, bien qu'eux aussi, blessés par les coups de ceux qui, dans l'espoir d'y trouver des richesses, menaient des fouilles clandestines, semblaient menacés de destruction.

Profitant de l'abandon de la localité, des aventuriers turcs démolissaient en secret le sommet de Tek Hisar, où ils mettaient au jour des trésors anciens, principalement des pièces d'or et divers objets ; mais nous ignorons si ces trouvailles remontaient à l'époque préchrétienne ou postérieure au christianisme.

Dans le cimetière, on trouvait quelques pierres tombales brisées, dont les inscriptions arméniennes étaient presque devenues illisibles. Seuls deux noms purent être déchiffrés :

Mardiros, fils de Krikor Kasabian

Né le 25 février 1881

Décédé le 23 septembre 1898

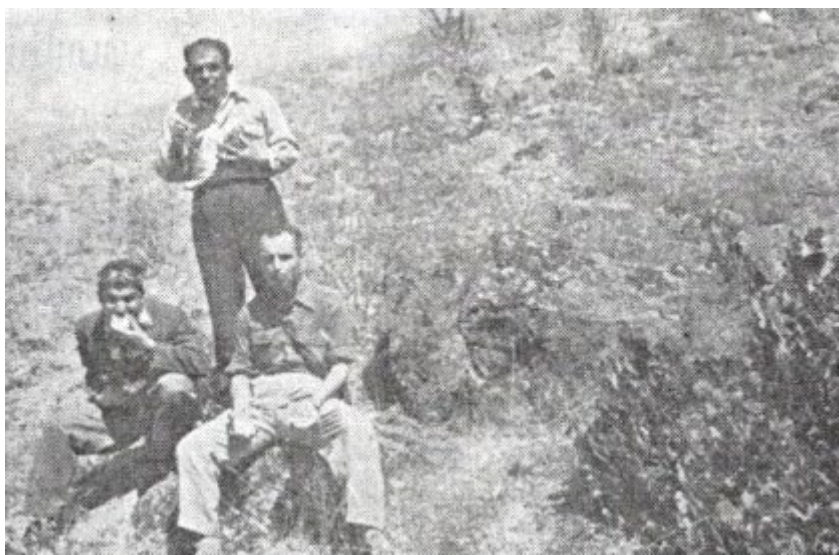
Et :

Mahdesi Kevork Sinabian

Né en 1815

Décédé en 1903

Les vignobles et jardins de Stanoze sont presque entièrement détruits et dévastés.



Les jardins de Dzagchepe (Djachèpe), au bord de la rivière

Il ne subsiste plus que deux familles arméniennes : l'une, celle de Hagop, de la famille Baroumcha, à Dzagchèp ; l'autre, celle de Hadji Hovhannès Kiremitdjian, à Gedradz Kar.

Malgré les difficultés du voyage, les compatriotes qui visitent la région de Stanoze — qu'ils viennent de France, d'Istanbul ou d'Ankara — se rendent à Gedradz Kar, où ils s'assoient à l'ombre des saules au bord de la rivière, revivant les souvenirs du passé et goûtant à l'hospitalité de madame Sofi Kiremitdjian.

Ces deux familles constituent un lien entre le passé et le présent ; et si, un jour, elles aussi venaient à partir, ce lien serait à jamais rompu.



Les rives de Gedradz Kar en été

À l'instar de Stanoze, Gedradz Kar est lui aussi tombé en ruines, et toute trace des habitations a disparu.

Aujourd'hui, tout est désert. Les anciens habitants ont été exterminés, et les survivants dispersés aux quatre coins du monde. Toutefois, le gouvernement construit actuellement une localité appelée Yeni Kent, située entre Çovli et Boudjuk, où plus de cent habitations ont déjà été édifiées, et d'autres sont en cours de construction. On dit également qu'un grand barrage sera construit dans quelques années près de Khosogh Pakhadz ; si ce projet se réalise, Stanoze, avec ses vignobles, sera entièrement engloutie sous les eaux, et tout passera définitivement dans l'histoire.

Le seul témoin vivant de tout cela restera ce présent ouvrage, transmis de génération en génération.

À l'occasion de notre voyage en Turquie, nous avons également obtenu des documents officiels destinés à être utilisés dans la première et la deuxième partie de cet ouvrage.

Nous reproduisons ci-dessous une copie d'une lettre de protestation adressée de Stanoze à l'Autorité ecclésiastique d'Ankara :

Révérend Père,

Depuis dix ans, Ibrahim Agha, originaire de Bitik, membre du tribunal de la bourgade de Stanoze, et depuis cinq ans, Mustafa Effendi, assistant du juge d'instruction, abusent de leurs fonctions : tant envers des personnes honnêtes et innocentes qu'envers celles accusées de délits, ils agissent en contradiction avec toute conscience et toute justice, et, par leurs exactions, répandent la peur et la terreur parmi les habitants de Stanoze et des villages environnants.

Voici leur situation : avant d'être nommé membre du tribunal, Ibrahim Agha parvenait à peine à subsister ; aujourd'hui, bien qu'il ne perçoive qu'un modeste salaire, il possède trois cents têtes de bétail et six à sept cents autres animaux, sans compter l'argent qu'il détient.

Mustafa Effendi, quant à lui, était presque sans ressources lorsqu'il entra en fonction ; aujourd'hui, il possède soixante à soixante-dix pièces d'or de type "cinq-un" et environ cent bijoux dits « mahmoudiyé ».

Ces deux fonctionnaires, s'appuyant sur des gains injustes, persistent dans leurs pratiques illégales, faisant saigner le cœur de nombreux habitants.

Lorsque récemment Haroutioun Effendi Chinasi, homme de bien, fut nommé au poste de secrétaire principal (baş kâtib) de Stanoze, ces hommes sans scrupules ont monté des intrigues contre lui, en le diffamant auprès de la Sublime Porte.

Tout cela n'est que mensonge. Haroutioun Effendi est un citoyen consciencieux. C'est pourquoi nous vous prions de ne pas tenir compte de ces calomnies, et de prendre les mesures nécessaires en faisant appel à la bienveillance du gouverneur de notre province, afin de nous libérer de ces fonctionnaires injustes.

Nous demeurons vos serviteurs et fidèles priants,

Le comité de l'assemblée administrative

de la bourgade de Stanoze, province d'Ankara

N. Balabanian

Garabed Haronian

K. Kabzémalian

Yeranos Der Hagopian

Klémès Séyissian

Hagop Margossian

Hagop Bagdadian

Krikor K. Armaghanean

Matéos Matéossian

Haroutioun Avakian

22 août 1895

La même année (1895), Vosgan Nazmi Kasparian, d'Ankara, adressa une lettre au Malachia Ormanian, patriarche des Arméniens de Turquie, dans laquelle il se plaignait du prélat local, le Vartabed Dadjad, et demandait, par une pétition collective, qu'il soit remplacé par un autre.

Autorité ecclésiastique arménienne

Galatie

N° 69

À SA SAINTETÉ LE TRÈS VÉNÉRÉ PATRIARCHE

Très révérend Seigneur,

Pendant mon absence de Galatie, Votre Sainteté avait ordonné que le prêtre Khorèn Kizirian fût nommé vicaire en place. J'ai estimé que cette décision ne serait pas opportune, car le prêtre Khorèn est notoirement connu pour ses mauvaises actions et son esprit de trouble.

C'est pourquoi j'ai nommé comme vicaire le prêtre Der Khorèn Daghljan, de Stanoze, qui est membre du conseil religieux gouvernemental.

7 mars 1899

Galatie

(1531)

Je demeure, Très Révérend Seigneur,

vosre humble serviteur,

Le prélat de Galatie

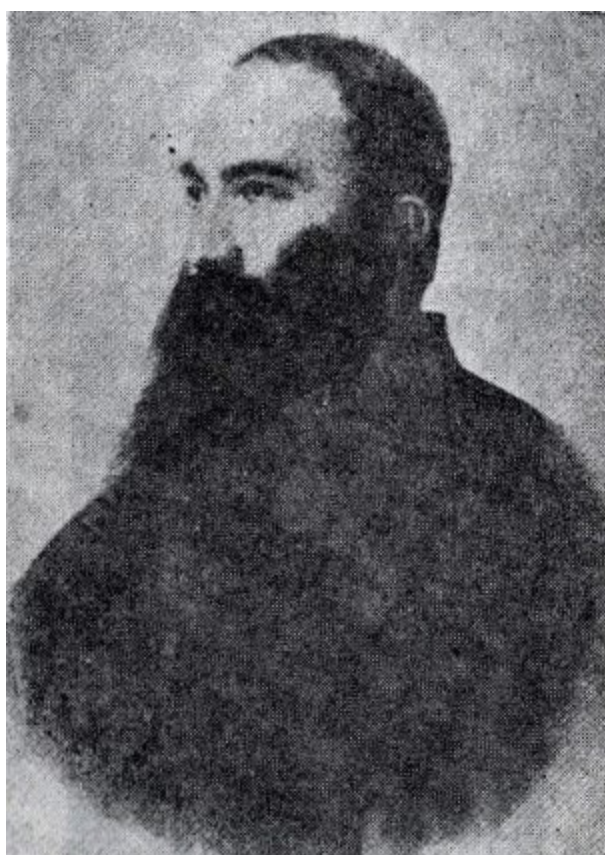
DADJAD VARTABED

BIOGRAPHIES D'ENSEIGNANTS, DE CLERCS ET D'AUTRES COMPATRIOTES DE STANOZE

L'Archiprêtre Der Khorèn Daghlïan

Né en 1865 à Stanoze, il appartenait à une famille profondément religieuse : son père, son grand-père, ainsi que plusieurs de ses ancêtres avaient été des hommes d'Église.

En 1885, après avoir achevé ses études au séminaire d'Armash, il exerça comme enseignant aux côtés de Hagop Kalfa Adjémian, préparant ensemble des élèves aptes à fréquenter les écoles de Merzifon et de Kayseri. En 1890, il fut ordonné prêtre pour succéder à son père, Der Guiragos, celui-ci souffrant de troubles de la vue.



Der Khorèn archiprêtre Daghlïan, martyrisé en 1915

En 1909, il apporta son soutien au prélat d'Ankara, le vartabed Papgen, dans ses efforts pour réorganiser et développer le monastère local. Entre 1910 et 1912, il exerça à Kayseri, puis retourna à Stanoze, où, en collaboration avec le révérend père Odian, il œuvra à rapprocher les communautés apostolique et protestante.

En 1915, il fut arrêté et emprisonné à Çorum-Osmancık. Au mois de juillet, il eut la chance d'y rencontrer des soldats stanoziens appartenant à des bataillons de travail, venus y passer la nuit lors de leur transfert. Là, il embrassa les fils de son troupeau, les encouragea et leur donna sa bénédiction. Il leur montra le bracelet d'identification qu'il portait au bras et, conscient du sort qui l'attendait, il leur fit ses adieux dans une ultime étreinte.

Au cours de sa déportation, il passa une nuit dans un village alévi. Les habitants, admirant sa sagesse, lui proposèrent d'embrasser l'islam en apparence et de rester parmi eux comme homme de religion. Mais il demeura ferme dans sa foi et poursuivit sa route vers le « lieu du sacrifice ».

Le prêtre Abraham Sinabian



Der Abraham, prêtre Sinabian, curé de Stanoze, martyrisé en 1915

Né à Stanoze vers 1870, issu d'une famille pieuse, il servit pendant un temps comme diacre sous la direction de son oncle, Der Garabed, avant d'être ordonné prêtre en 1895. Bien qu'il n'eût pas reçu une éducation supérieure, il fut un pasteur consciencieux et profondément attaché à sa nation.

Sa famille exerçait le métier de teinturier de toiles, et parallèlement à ses fonctions religieuses, il aidait son frère Zéron à développer cette activité et à alléger les charges familiales.

Conscient de l'importance de l'instruction, il s'efforça d'offrir à ses enfants des possibilités d'éducation et les envoya, l'un après l'autre, au collège Djénanian de Konya.

Son fils Karekin avait achevé ses études à la veille de 1915, tandis qu'Onnigue était encore étudiant et que Hrant et Mouchègh se préparaient à entrer dans l'enseignement, lorsque la grande catastrophe mit fin à tous leurs espoirs et à tous leurs projets.

Karekin partit au front avec le grade d'officier et ne revint jamais. Onnigue, quant à lui, accompagna son père lors de la déportation des membres de l'Église apostolique et fut assassiné avec le groupe dans une vallée de Kayaş Bahçesi, au-delà d'Ankara.

Révérant Krikor Kirkiacharian



Révérant K. Kirkiacharian, pasteur dévoué de Stanoze, martyrisé en 1915

Né à Erzurum, il fut l'un des pasteurs qui se succédèrent à Stanoze après le départ du révérend père Odian ; parmi eux, il fut celui qui servit le plus longtemps.

En 1911, lorsque le révérend père Odian fut de nouveau appelé à exercer à Stanoze, le révérend Kirkiacharian fut muté à Tarse, puis à Mersin, avant de regagner sa ville natale, Erzurum.

En 1914, à Erzurum, il rencontra des soldats stanoziens qu'il accueillit et encouragea. En 1915 survint la grande catastrophe, qui n'épargna pas non plus ce bon pasteur : il fut martyrisé dans cette même région.



De gauche à droite : Krikor Armaghanian et le révérend Haroutioun Armaghanian, tous deux décédés à New York

Le prêtre Der Meguerditch

Le prêtre Der Meguerditch (également appelé « Sarı Derder ») exerça son ministère de 1909 à 1912, succédant à l'archiprêtre Der Khorèn. En raison de ses qualités humaines et de son esprit bâtisseur, il fut un pasteur très aimé.

Stanoze lui doit la construction du chemin menant à l'église Sourp Pergitch, ainsi que l'édification du clocher.

Lors de l'épidémie de choléra, alors qu'il visitait les malades et célébrait les offices funéraires dans le cadre de son ministère, il contracta la maladie et mourut. Il fut enterré parmi les prêtres.



Filles et petits-enfants du révérend Hayrabed Odian (photographie prise en Angleterre).

Assis au premier rang : Armen Matéossian (décédé à Toronto), Alice Matéossian (Toronto, Canada).

Au second rang : Victoria Odian Ponabarthian (décédée à New York). Debout : Esther Odian Matéossian (décédée à Toronto)

Hagop Badvéli¹⁷ Daghljan

Né à Stanoze vers 1830, il était un enseignant maîtrisant aussi bien l'arménien que le turc. Il dispensa à ses élèves une formation telle — notamment en langue turque — que nombre d'entre eux purent, par la suite, accéder à des fonctions administratives au sein de l'État.

¹⁷ À cette époque, les enseignants étaient appelés « Badvéli » ou « Kalfa » — littéralement « respectable » / « honorable » (*note du texte original*).

Hagop Kalfa Adjémian

Hagop Kalfa, enseignant stanozien, collabora successivement avec Hagop Badvéli et l'archiprêtre Der Khorèn. La preuve de ses services utiles réside dans les nombreux jeunes gens qui, dans la vie active comme dans les rangs de l'administration publique, connurent un grand succès.

Ohanès Avakian

Ohanès Avakian possédait une solide expérience médicale, qu'il mit entièrement au service aussi bien des milieux nationaux que des institutions de l'État. En reconnaissance de son dévouement, il mérita pleinement le surnom d'« Avak Dédé ».

Il fut l'un des premiers Stanoziens de confession apostolique à envoyer ses enfants à Kayseri et à Istanbul afin de leur assurer une instruction supérieure. Cette famille donna des pharmaciens, des chefs de gare et des fonctionnaires. Parmi eux, seul Khorèn Avakian est encore en vie, ayant des descendants en Arménie ou ailleurs.

Calouste Bethlémian



Calouste Bethlémian, Stanozien, emprisonné et martyrisé

Né à Stanoze en 1872, il était le fils du prêtre Der Guiragos et le frère du prêtre Der Khorèn. Son oncle maternel, n'ayant pas d'enfants, l'adopta et, désireux de lui assurer une éducation supérieure, l'envoya à Bardizag et à Istanbul.

Durant ses années d'études, il fut accusé par les autorités turques d'activités révolutionnaires et jeté en prison, où il subit d'atroces souffrances pendant cinq longues années.

Mais l'argent jouait alors un rôle déterminant en Turquie : Hovhannès Dédé, homme fortuné, sacrifia toute sa fortune et parvint, en 1902, à arracher son fils adoptif aux griffes de la mort.

Par la suite, Bethléhémian épousa sa fiancée, qui l'avait attendu pendant de longues années.

En 1908, lors de la proclamation de la Constitution, il fut nommé à une fonction administrative à Ankara. Il exerça ensuite pendant un certain temps les fonctions de directeur de l'établissement scolaire Ipranosian d'Eskişehir, jusqu'en 1915. Cette même année, il fut déporté avec les notables arméniens de la ville et assassiné.

De sa famille, il reste deux fils établis à Buenos Aires : l'un est médecin, l'autre poursuit des études de linguistique.

Garabed Effendi Odian



Garabed Effendi Odian (1863-1930) avec son épouse Hripsimé (1869-1933).

Au centre, debout : leur plus jeune fille, Alice Odian.

Photographie prise à Angora

Né à Stanoze en 1862, il s'installa avec sa famille à Ankara après son mariage.



Khatchig Délidjioukian, avocat Stanozien à Angora, massacré en 1915

La production et l'exportation du *sofe* d'Ankara étaient en grande partie entre les mains des frères Odian.

En 1915, avec l'autorisation du sultan Mehmed V, il fut libéré de prison en tant que spécialiste de l'industrie du *sof*, afin que celle-ci ne disparaisse pas complètement. À sa demande, plus de cent cinquante femmes et jeunes filles stanoziennes, ainsi que quelques hommes, furent ramenés de déportation, et la production put se poursuivre jusqu'à l'armistice. Garabed Effendi Odian servit également l'Église évangélique d'Ankara et son école en qualité de membre du conseil d'administration.

Monsieur et Madame Garabed Odian eurent la chance d'avoir trois fils et deux filles. Afin de parfaire leur éducation, les fils partirent pour l'Angleterre, puis se rendirent aux États-Unis. Missagk obtint un diplôme d'une faculté de médecine, tandis que Mardigue et Oda se consacrèrent à la peinture. Les filles, Lousine et Alice, fréquentèrent d'abord l'école arménienne pour jeunes filles d'Adapazarı, puis partirent en 1920 avec leurs parents pour les États-Unis, où Lousine étudia le piano. Elle épousa ensuite un parent, Garabed Odian, ancien élève du collège Djénanian.

Alice Odian, après avoir achevé ses études secondaires, fréquenta diverses universités, obtenant des diplômes en pharmacie, en chimie et dans d'autres disciplines, grâce auxquels elle rendit d'importants services dans des hôpitaux publics et d'autres institutions caritatives. C'est également à

elle que nous devons la rédaction de ce présent ouvrage, qu'elle réalisa avec dévouement et au prix de grands sacrifices.



Alice Odian, d'Angora, titulaire d'un diplôme de pharmacie ; actuellement à Boston

Monsieur et Madame Garabed Odian, ainsi que leurs trois fils, sont décédés en Amérique ; il reste les deux sœurs, auxquelles nous souhaitons de longues années afin qu'elles puissent poursuivre leurs services utiles à la nation.

Garabed Terzian

FIGURES INTELLECTUELLES FÉMININES ARMÉNO-AMÉRICAINES

Madame Alice Odian Kasparian

Alice Odian est née à Galatie. Elle reçut son instruction primaire dans l'école évangélique arménienne locale, puis poursuivit ses études à l'École supérieure arménienne de jeunes filles d'Adapazarı.

En 1920, elle émigra aux États-Unis. Après avoir achevé ses études secondaires à Boston, elle obtint un diplôme en pharmacie du Massachusetts College of Pharmacy. Elle fut ensuite nommée pharmacienne en chef au New England Hospital de Boston, où elle exerça pendant dix années complètes.

En 1935, Mlle Odian démissionna de son poste hospitalier et entreprit un voyage pour visiter plusieurs pays d'Europe, et en particulier l'Arménie. Les impressions de ce voyage d'un an furent publiées en 1937 dans un volume de 400 pages intitulé *Les Héritiers de l'Ararat*.

En 1938, elle obtint un diplôme de chimie de l'Université de l'État du Michigan.

En 1941, Mlle Alice Odian poursuivit des études avancées en microbiologie et en pharmacologie à l'Université du Michigan, à Ann Arbor, tout en suivant parallèlement des cours d'histoire, de littérature, d'archéologie et des arts des civilisations anciennes. Après l'obtention de son diplôme supérieur, elle fut appelée à organiser et diriger le nouveau département pharmaceutique de l'hôpital Suburban, situé dans la banlieue de Washington, D.C., à Bethesda. Alice Odian fut la première femme arménienne à exercer comme pharmacienne dans des hôpitaux américains.

Son travail professionnel à l'hôpital de Bethesda ayant été hautement apprécié, elle fut appelée à exercer les mêmes fonctions à l'hôpital d'Arlington, tout en continuant à assumer simultanément ses responsabilités à l'hôpital Suburban.

En 1949, elle épousa le peintre Khorèn Kasparian et démissionna de ses fonctions. Cependant, peu après, sur recommandation du président de l'Association pharmaceutique, elle fut invitée à organiser et diriger le département pharmaceutique de l'hôpital pour enfants de Washington.

En 1958, Madame Alice s'installa avec son époux à Boston, où elle joua un rôle actif au sein des organisations culturelles et caritatives arméniennes locales. Développant ses talents littéraires, elle collabora au quotidien « Baïkar », à ses suppléments, ainsi qu'à d'autres périodiques et revues. Elle écrivit des nouvelles, des poèmes en prose et diverses études. Elle laissa également des travaux inédits, que ses obligations familiales et sociales ne lui permirent pas d'achever.

Alice Odian Kasparian mena une activité dévouée dans les centres arméniens des États-Unis, notamment dans le projet de création d'institutions d'accueil pour les orphelins arméniens et les

personnes âgées dans le besoin. Elle fut la première femme arménienne à se lancer publiquement dans la réalisation de ce projet avec un programme concret.

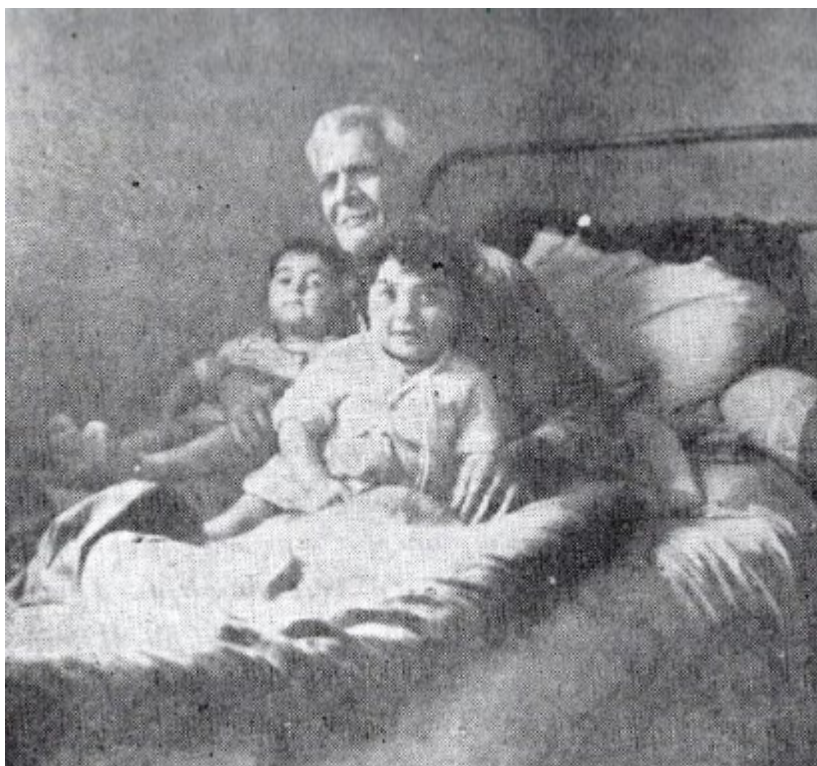
Par ses conférences dans différentes villes et ses écrits, elle suscita un intérêt croissant autour de cette initiative, surmontant avec succès les obstacles internes et externes. En vue de la création d'un fonds destiné à ce projet, la famille Odian fit le premier don, en consacrant à cette cause les sommes reçues en hommage au décès du père de Madame Alice, au lieu de couronnes funéraires.

En adhérant à l'Association patriotique des femmes arméniennes de Boston, Madame Alice fit adopter son projet par cette organisation et, après avoir obtenu l'autorisation officielle, fonda une association exonérée d'impôts, dont elle fut la première présidente. Aujourd'hui, de nombreux centres arméniens disposent de maisons de retraite arméniennes, et leur nombre ne cesse d'augmenter d'année en année.

Ainsi se dessine la vie riche et féconde d'une femme arménienne profondément dévouée.

Hovsèp Tekerian

Kevork Agha Keosséyan



Kevork Keosséyan, « père » des Stanoziens, qui les a réconfortés dans les moments difficiles

Kevork Keosséyan est né à Burdur. Peu après, ses parents revinrent à Stanoze avec leurs trois enfants, alors que Kevork n'avait que deux ans.

Parvenu à l'âge adulte, il eut souvent l'occasion de fréquenter des pasteurs révérends, ce qui lui permit d'acquérir une solide formation personnelle, notamment dans le domaine spirituel. Ainsi, en l'absence de prédicateur, il prenait la direction des offices religieux.

En 1914, lors de sa conscription, il organisa des réunions au sein des *amélé tabour* (bataillons de travail), ce qui fut apprécié par ses supérieurs, qui le surnommèrent « Kevork Kalfa » et le nommèrent surveillant des travaux.

À la fin de la guerre, lorsque les survivants revinrent de déportation, le besoin d'une église et d'un lieu de culte se fit de nouveau sentir. Mais il n'y avait ni prêtre ni maître. Dans ce contexte, Kevork Keosséyan, grâce à sa lumière spirituelle et à ses connaissances religieuses, assumait ces deux fonctions pastorales, servant gratuitement aussi bien la communauté apostolique que protestante. Il bénissait les fiançailles, célébrait les mariages et assurait les funérailles.

Au printemps 1921, il fut déporté à Yozgat. Libéré par la suite, il passa à Istanbul, puis finalement en France.

Partout où il alla, il resta fidèle à sa vocation : à Marseille, Valence, Pont-de-Chéruf et Paris, il rassemblait les fidèles autour de lui et prêchait la parole de Dieu. Il possédait toutes les qualités pour être officiellement nommé prédicateur, mais préféra rester dans une position humble. Pour les Stanoziens, Kevork Agha était le « père Keosséyan ».

Garabed Boyadjian (Ganondji)

Garabed Boyadjian est né dans une famille stanozienne qui, après les Sinabians, comptait parmi les meilleurs maîtres teinturiers.

Lorsque les déportations de 1915 commencèrent, l'industrie du *sofe* fut menacée de disparition. Mais grâce aux efforts du spécialiste Garabed Odian, le gouvernement turc fit revenir de déportation une quinzaine à une vingtaine d'artisans arméniens de Stanoze et d'Ankara, ainsi qu'environ cent cinquante Stanoziens, permettant ainsi de relancer la production sous la direction dévouée et entièrement bénévole d'Odian.

En 1918, lorsque Garabed Odian partit pour Istanbul à la suite de l'armistice, il confia la responsabilité de la production du *sofe* à Garabed Boyadjian.

Lorsque le mouvement national kémaliste (« Milli ») choisit Ankara comme centre en 1915, Boyadjian fonda une société de tissage afin de fournir des uniformes militaires, dont il devint le responsable général et le directeur.

Connu également comme joueur de *saz* (instrument à cordes), il entretenait, grâce à son art et à son métier, des relations avec plusieurs hauts fonctionnaires turcs.

En 1921, lorsque deux groupes de Stanoziens, composés d'une quarantaine de personnes chacun, furent arrêtés à Ankara sur la route de la déportation vers Yozgat et Kırşehir, Boyadjian se hâta de leur venir en aide et de les encourager, ignorant le sort qui l'attendait bientôt lui-même.

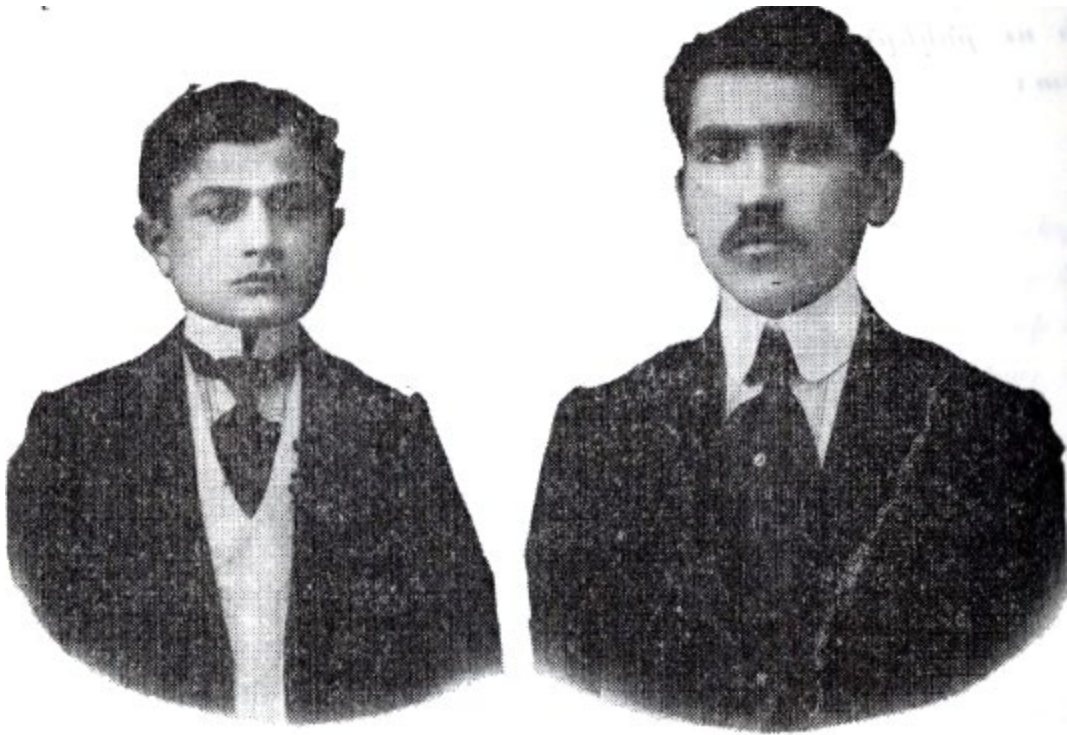
En 1923 à Istanbul, puis en 1924 à Marseille, il tenta sans succès de lancer des entreprises dans les industries du textile et du tapis, mais continua néanmoins à rendre de grands services à ses compatriotes par d'autres moyens.

Doté d'un grand esprit d'initiative, ce patriote dévoué s'éteignit à Marseille.

Klémès Balabanian

Klémès Balabanian est né à Stanoze en 1892. Son père, Garabed Balabanian, était percepteur des impôts de l'État. Après avoir achevé ses études primaires, Klémès entra en 1907 au collège Djénanian

de Konya, d'où il sortit diplômé avec mention en 1913. La même année, il fut nommé directeur de l'école évangélique de Stanoze.



Klémès Balabanian, diplômé du collège Djénanian ; enseignant à l'école évangélique arménienne. À gauche : l'un de ses camarades de collège

Son année de service fut hautement appréciée tant par les parents d'élèves que par le conseil d'administration, et des projets furent élaborés pour élever encore le niveau de l'établissement. Malheureusement, la guerre éclata en 1914, et Balabanian fut parmi les premiers mobilisés, rendant ces projets irréalisables.

Il fut ensuite envoyé à Istanbul. Après avoir terminé les cours de l'école des officiers, il fut affecté dans la région de Kastamonu comme instructeur militaire. Après y avoir servi un an, il fut envoyé sur le front de Palestine, où il fut fait prisonnier par les Anglais et transféré en Égypte.

À l'armistice, il revint à Istanbul comme interprète de l'armée britannique. Après y avoir servi quelques années, il repartit pour l'Égypte. En 1925, il émigra en France, où il occupa un poste dans le service des uniformes militaires américains, gagnant l'estime de tous par sa droiture et sa bonté.

Arsène Daghlia



Arsèn Daghlia, étudiant à Césarée, martyrisé en 1915

Arsène Daghlia, fils de l'archiprêtre Der Khorèn, est né à Stanoze en 1895.

Il reçut son instruction primaire à Stanoze, puis poursuivit ses études dans les écoles apostoliques d'Ankara. En 1910, il entra à l'école supérieure du monastère Sourp Garabed de Kayseri. À peine avait-il achevé ses études que la guerre éclata en 1914. N'ayant pas encore atteint l'âge du service militaire, il resta au village, attendant son tour de mobilisation. Durant cette période, lui et quelques autres étudiants prirent en charge l'enseignement dans les écoles, remplaçant les maîtres mobilisés.

Mais l'âge de la conscription coïncida avec la catastrophe de 1915, et Daghlia, avec ses compagnons, prit le bâton de l'exil aux côtés de la population arménienne de Stanoze.

Tatéos Avakian

Tatéos Avakian était le frère de notre estimé compatriote Khorèn Avakian. Il reçut son instruction primaire à l'école apostolique de Stanoze. Après avoir fréquenté quelques années l'école du monastère Sourp Garabed de Kayseri, il fut envoyé à la faculté de médecine d'Istanbul.

À cette époque, les membres de la communauté apostolique n'étaient pas autorisés à voyager sans permis ; à son arrivée à Istanbul, il fut arrêté, subit de nombreuses difficultés et fut finalement renvoyé dans sa ville natale. Mais Avakian ne se découragea pas : un an plus tard, il repartit pour Istanbul, muni cette fois de papiers d'identité obtenus auprès de la communauté catholique (c'était alors un moyen courant de voyager).

Après avoir achevé ses études de pharmacie à Istanbul, il retourna en 1910 dans sa région natale et ouvrit finalement sa propre pharmacie à Ankara. En 1915, il fut déporté avec les intellectuels arméniens d'Ankara, qui furent conduits à la prison de Zincirli Kuyu, où ils subirent d'atroces tortures avant d'être emmenés vers une destination inconnue.

NOTICES SUCCINCTES ET LISTES NOMINATIVES DE FONCTIONNAIRES ET AUTRES AGENTS DE L'ÉTAT

Certains Stanoziens, ayant reçu une instruction et maîtrisant également le turc, réussirent à accéder à des fonctions municipales et administratives, servant ainsi l'État en général et Stanoze en particulier.

Fonctionnaires municipaux

Rafaël Paradian — Secrétaire général retraité

Khodé Ichkhanian — Maire, chef de quartier

Bedros Tachdjian — Adjoint au maire, chef de quartier

Haroutioun Avakian — Secrétaire

Kevork Gondjiguan — Secrétaire adjoint

Durant leur mandat, ils déployèrent tous leurs efforts pour embellir Stanoze. La ville leur doit notamment le pavage des rues et la restauration des murs de soutènement le long des rives.

Autres fonctions administratives

Hovhannès Adjémian — Trésorier d'État à Stanoze

Garabed Balabanian — Percepteur itinérant

Klémès Balabanian — Trésorier

Garabed Sarafian — Trésorier

Klémès Sarafian — Trésorier

Ces hommes furent également des fonctionnaires loyaux, tant à Stanoze que dans les bourgs de la province d'Ankara, jusqu'au jour où ils furent injustement destitués puis massacrés sans pitié.

Fonctions judiciaires et administratives diverses

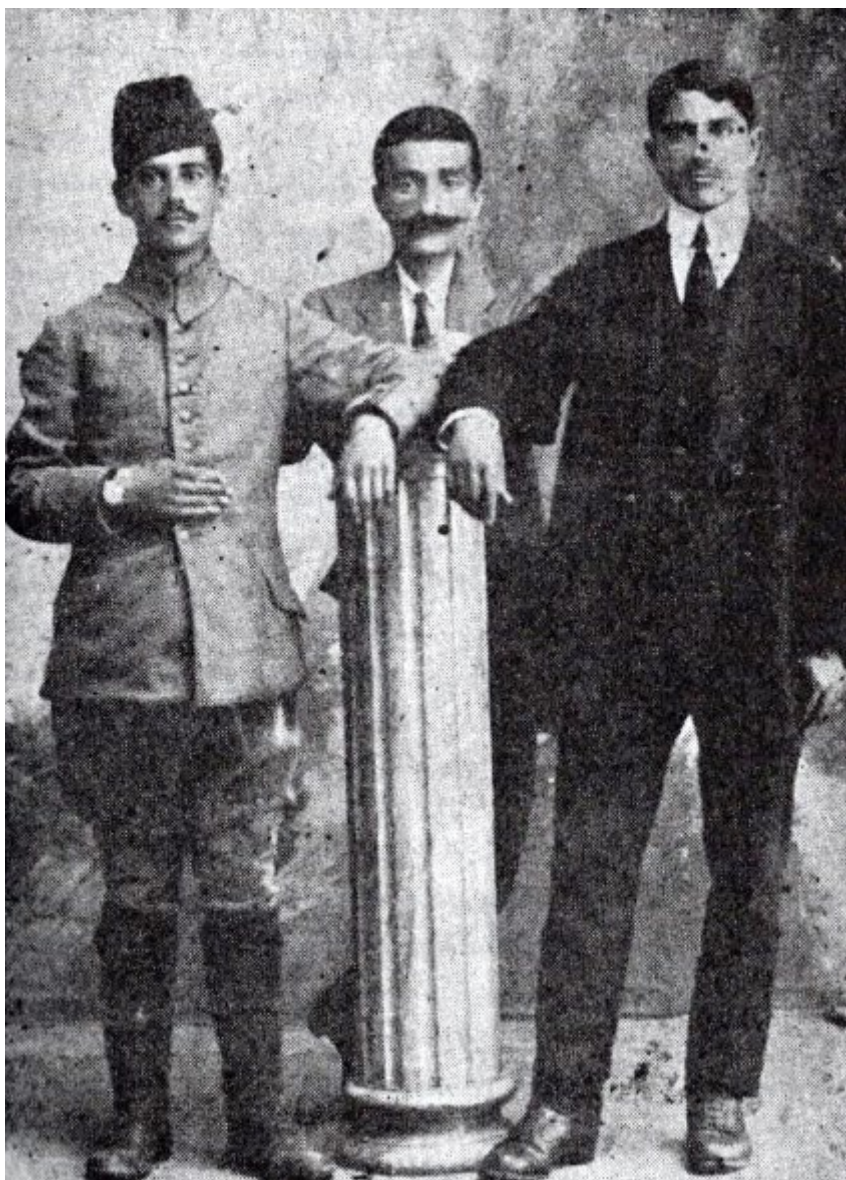
Haroutioun Balabanian (Nafiz Effendi) — Avocat

Krikor Doursoumian (dit Zeki Effendi dans l'administration) — Secrétaire et adjoint du gouverneur

Krikor Bozgourian — Avocat

Kevork Kasparian (Nazmi Effendi) — Avocat

Sarkis Der Toumaïan — Avocat



H. Kiremitdjian, H. Sarafian, K. Sarafian (au centre)

Ces hommes, bien qu'ayant servi fidèlement l'État ottoman, se virent proposer la conversion religieuse afin d'échapper à la mort. Leur refus fut catégorique, et ils furent à leur tour victimes du sabre turc.

Dans le domaine de la sériciculture

Arsène Türkménian — Sériculteur

Guiragos Kabzemalian — Sériculteur

Hovhannès Kahvedjian — Sériculteur

Diplômés de l'école de sériciculture de Bursa, ces compatriotes développèrent cette activité en fournissant les œufs nécessaires et en orientant les travailleurs du secteur. À leurs côtés, plusieurs dizaines de Stanoziens pratiquaient également la sériciculture.

Dans la Régie du tabac et autres services publics

Haroutioun Paradian — Agent de la Régie

Hovhannès Matéossian — Inspecteur de la chasse et de la pêche

Arsène Türkménian — Inspecteur des forêts

Ces trois fonctionnaires disposaient d'assistants armés itinérants, chargés de les protéger contre les attaques de contrebandiers armés et de chasseurs clandestins.

Dans l'industrie du sof, les Stanoziens suivants jouèrent un rôle important :

Garabed Odian — spécialiste du *sofe* et principal exportateur

Tavit Odian — producteur de *sof*

Garabed Sourénian — agent des frères Odian

Hayrabed Matéossian — producteur de *sof*

Haroutioun Djerekian — producteur de *sof*

Klémès Hadji Haronian — producteur de *sof*

Dans le domaine de la pharmacie, rendirent des services particuliers :

Tatéos Avakian — à Ankara

Kevork Yaghiayan — à Stanoze

Beaucoup n'osant pas consulter un médecin, s'adressaient aux pharmaciens, qui prescrivaient et fournissaient les remèdes.

Parmi les étudiants suivants, l'un d'eux, Hadji Matéos Férahean, après avoir achevé ses études à l'École des Héritiers (*Jarankavorats Djemaran*) de Jerusalem, refusa d'embrasser la vie monastique et partit pour les États-Unis, où il se consacra au journalisme.

Le second, Krikor Krikorian (Gogorents), après avoir terminé le collège Anatolia de Merzifon, se rendit en Égypte, où il travailla un temps au Fondation Melkonian. Par la suite, il se lança dans une

entreprise personnelle, où il connut un grand succès et s'enrichit. Lors de l'installation en France des émigrés venus de Turquie, Krikorian leur apporta une aide financière importante dans les débuts.

Dans le domaine de l'enseignement

Un groupe des personnes suivantes exerça comme éducateurs avant la guerre de 1914, et un autre après :

Arsène Sarafian — Directeur, enseignant — Kayseri

Hetoum Mésnétian — Enseignant — Stanoze

Klémès Balabanian — Enseignant — Stanoze

Mikaël Sinabian — Enseignant — Ankara

Klémès Petghahimian — Enseignant — Stanoze

Kevork Paradian — Enseignant — Stanoze

Période d'après-guerre (1919–1921)

Klémès Ichkhanian — Enseignant

Hobbé Kelemdjian — Institutrice

Manan Varjouhi — Institutrice

Krikor Hadji Tanielian — Enseignant

Gadariné Paradian — Institutrice

Ces éducateurs furent les formateurs de la nouvelle génération à Stanoze, à Ankara et dans la région de Nallıhan, et leur mémoire demeure à jamais gravée dans nos cœurs. Parmi eux, seuls trois sont encore en vie : les institutrices Hobbé et Gadariné, ainsi que Hetoum Mésnétian, qui, ayant atteint l'âge de quatre-vingts ans, vivent désormais dans les souvenirs du passé.

Pendant la Première Guerre mondiale

Tous les enseignants de Stanoze ayant été mobilisés, les écoles furent assurées par des étudiants de collège n'ayant pas achevé leurs études et n'étant pas en âge de servir. Voici la liste avec les matières enseignées :

Arsène Daghlıan — Français et grammaire arménienne

Onnigue Sourénian — Géographie

Hagop Bahadourian — Arithmétique et éducation physique

Karekin Sinabian — Arménien et orthographe

Sarkis Soghomonian — Sciences (physique)

Kevork Kabzemalian — Turc

CINQUIÈME PARTIE
MÉMOIRES ET LETTRES DE STANOZIENS SURVIVANTS

LISTE DES COMPATRIOTES SURVIVANTS

Mémoires de Hovhannès Sarafian

Bien que fier d'être originaire de Stanoze, je n'y ai passé que les années de mon enfance et je connais peu la vie du village. En 1900, mon père, en raison de ses fonctions, fut muté à Sivrihisar, où nous vécûmes en famille jusqu'en 1908. Durant cette période, je fréquentai l'école Nersessian locale, dont je garde de doux souvenirs de jeunesse.

Par la suite, nous fûmes transférés à Ankara, puis à Nallıhan, où, sous la direction de notre compatriote et excellent enseignant Mikaël Sinabian, je me préparais aux examens finaux de l'école Bézazian de Makrı Köy, près d'Istanbul. Mais un changement de programme m'amena à fréquenter le collège Djénanian, dont je terminai les études durant l'année scolaire 1911–1912.

En 1913, installé à Mihalıççık, je fus nommé enseignant à l'école nationale locale.

En 1915, nous fûmes déportés au village de Çay Station, près d'Afyonkarahisar, où nous restâmes jusqu'en 1917.

Durant cette période, mon père et moi fûmes mobilisés : lui fut envoyé à Malgara, et moi à Istanbul, où je servis dans l'armée autrichienne comme responsable des équipements d'observation. La vie y était relativement plus supportable.

Lorsque notre unité reçut l'ordre de partir pour le front du Caucase, nous prîmes le train en direction de Bozantı. J'avais l'intention de m'évader et avais préparé les faux papiers nécessaires. Mon itinéraire devait passer par Çay Station, où se trouvaient les membres de ma famille. Le commandant de la gare, ami de mon beau-frère, intercêda en ma faveur : il me retint une journée, puis m'envoya à Istanbul avec un officier de sa connaissance. Grâce à mes cousins, je trouvai un poste de caissier dans la compagnie de tramways.

Cependant, certains fonctionnaires me connaissaient, et craignant d'être dénoncé, je déposai rapidement une demande d'emploi auprès de la compagnie ferroviaire. La réponse fut favorable, et je commençai à travailler comme contrôleur sur la ligne Haydarpaşa – Pendik.

À cette époque, la guerre touchait à sa fin, et ma famille avait été transférée de Çay à Eskişehir. Mon père étant absent, je me sentais responsable d'aider les miens ; je déposai donc une nouvelle

demande, et fus nommé chef de train sur la ligne Ankara–Eskişehir. C’est alors que survint le mouvement national (« Milli »), et la ligne Ankara–Eskişehir passa sous le contrôle des kémalistes. Les forces britanniques se retirèrent vers Istanbul, emmenant avec elles ceux qui souhaitaient partir ; mais, préférant rester auprès de ma famille, je choisis de continuer à servir sous la nouvelle autorité.

Lorsque la guerre gréco-turque se déroulait aux abords d’Eskişehir, Mustafa Kemal Atatürk décida de se rendre au front. Quatre wagons furent préparés pour lui, dont un transportant son automobile, et nous partîmes en direction de Sincan Köy, choisi comme quartier général par le commandant İsmet İnönü.

Après avoir salué les soldats avec fermeté, Mustafa Kemal déclara :

« Soldats, la patrie est en danger ; l’ennemi s’approche des portes d’Ankara. Désormais, il n’y a que mourir, il n’y a pas de retour. Il faut d’abord que vos officiers meurent, puis vous. Pour celui qui désertera, les pelotons d’exécution sont prêts. Il faut combattre jusqu’à la mort. »

Puis, İsmet İnönü, s’étant retiré avec Mustafa Kemal Atatürk dans l’une des salles de la gare, fit des allusions concernant les fonctionnaires arméniens, laissant entendre qu’il ne serait pas judicieux de les maintenir en poste en une période aussi critique.

Le lendemain, le directeur de la gare, Behic Bey, convoqua les fonctionnaires chrétiens et nous transmit la décision d’İsmet : nous serions déportés à Keskin, où une nouvelle affectation nous serait donnée, la municipalité devant verser la moitié de nos salaires.

Le soir même, je rencontrai le chef de gare de Sincan Köy, Nourian. Puis, m’étant entendu avec mon ami Stépan, nous prîmes la fuite et trouvâmes refuge à Stanoze, chez une femme arménienne. À ce moment-là, l’armée grecque s’étant approchée d’Ankara, les documents officiels étaient transférés vers Kayseri.

La femme qui nous hébergeait avait une voisine catholique avec laquelle elle n’entretenait pas de bonnes relations. Cette dernière, ayant remarqué que nous étions des étrangers (le père de la famille, un Grec, ayant été mobilisé et envoyé sur le front d’Erzurum), nous dénonça. Nous fûmes aussitôt arrêtés — nous deux fugitifs ainsi que notre bienfaitrice — et conduits en prison.

Peu après, nous fûmes traduits devant le tribunal d’Ankara. À ce moment précis, un avion grec survolait la ville. Le juge, Kılıç Ali, ne voulant pas ajourner l’audience, rendit précipitamment son verdict et ordonna au greffier de consigner :

« Hovhannès, fils de Garabed — Erzurum ; son compagnon Stépan — Van : seront déportés. Quant à la femme, épouse de soldat, elle sera envoyée jusqu’à Keskin. »

Il signa et se retira. Le jour même, alors qu’un groupe de chrétiens d’Ankara était déporté vers Yozgat, nous fûmes joints à eux. À notre arrivée, nous fûmes emprisonnés, tandis que les autres furent libérés.

Le soir même, nous fûmes interrogés par le chef de la police, Necib Bey, qui avait autrefois exercé à Stanoze et connaissait mon père. Il me parla en arménien et me demanda où se trouvait mon père. Je répondis qu'il avait été déporté à Avanos. Je lui demandai alors de m'y envoyer également. Avec beaucoup de compassion, il me répondit :

« La décision du tribunal d'indépendance, même Mustafa Kemal ne peut la casser. Mais je ferai en sorte de vous faire partir avec un autre groupe de déportés, afin que vous arriviez plus sûrement. »

En prison, nous fîmes la connaissance d'un Grec nommé Anastas, qui parlait parfaitement le turc. Ensemble, nous décidâmes d'acheter un âne pour transporter nos affaires durant ce long voyage.

Anastas, Stépan et moi étions continuellement déplacés d'une prison à une autre, et, après deux mois, nous arrivâmes à Aş Kale. Là, un passant demanda au soldat qui nous escortait qui nous étions. Le soldat, étant illettré, ne pouvait lire le document nous concernant et me le tendit. Je le lus alors « comme il le fallait »...

Le document prétendait que nous nous rendions à Erzurum pour travailler sur la ligne ferroviaire. Pour étayer cela, je leur montrai un insigne que j'avais conservé. Le Turc, qui nous interrogeait avec malveillance, se convainquit que nous n'étions pas arméniens et déclara :

« Si vous aviez été arméniens, je vous aurais mis en pièces. Antranig Pacha ne nous a pas épargnés. »

Nous passâmes cette nuit dans la peur et le tremblement. Le lendemain matin, nous constatâmes que notre âne avait été volé, mais il nous fut rendu la veille du départ, contre un pot-de-vin de vingt pièces d'or.

Nous reprîmes alors la route vers Yeni Köy – Bartın, où, sur la ligne Erzurum–Tékéovili, des milliers d'Arméniens et de Grecs travaillaient. C'est là que nous apprîmes que le prélat de Konya, le vartabed Ardavazt, y avait été déporté. Ayant auparavant assuré, dans le cadre de mon travail, ses communications avec Istanbul, il devait bien se souvenir de moi, et j'attendais avec impatience notre rencontre.

Enfin, après 72 jours de voyage, un vendredi, nous arrivâmes à Erzurum, où nous fûmes de nouveau conduits en prison.

Grâce aux rayons qui pénétraient par une petite fenêtre au plafond, j'aperçus une soutane noire qui se mouvait dans l'escalier menant à l'étage supérieur. Je compris que c'était notre vartabed Ardavazt et, aussitôt, j'écrivis à la hâte le billet suivant :

« Le soussigné, Hovhannès Sarafian, a été exilé à Erzurum par décision du Tribunal d'Indépendance d'Ankara, tandis que mon compagnon Stépan doit être déporté à Van. Veuillez, s'il vous plaît, intervenir afin que, si possible, nous puissions rester ici. »

J'ajoutai à ma signature : « ancien employé de la ligne ferroviaire Eski-Shéhir – Konya ». Je remis le billet au gardien, et, en lui offrant une cigarette, je lui demandai de le transmettre au vartabed. Le soldat accepta volontiers.

Une demi-heure plus tard, il revint en disant que l'auteur du billet devait se présenter devant le commandant.

En arrivant, je vis vartabed Ardavazt Sürméyan assis auprès du commandant.

— « Qui a écrit cette lettre ? » me demanda-t-il.

— « C'est moi », répondis-je.

Le vartabed demanda au commandant la raison de notre déportation.

— « Ils ont été condamnés à l'exil par le Tribunal d'Indépendance d'Ankara », répondit celui-ci.

Grâce à l'intercession du vartabed, et sous sa garantie, j'obtins la permission de circuler librement à Erzurum, à condition de me présenter chaque jour au poste de police pour y inscrire mon nom.

Mon compagnon Stépan, lui, ne put être retenu à Erzurum, et sa déportation fut exécutée quelques jours plus tard. Quant à Anastas, tombé malade, il mourut.

Comme le bâtiment où résidait le vartabed comportait plusieurs chambres inoccupées, je m'y installai également.

Le vartabed, étant connu du gouverneur depuis Constantinople, recevait de l'argent du Patriarcat par son intermédiaire et bénéficiait d'une certaine liberté. Il ouvrit donc un bureau d'aide aux Arméniens nécessiteux et m'engagea comme secrétaire.

Bien que la population locale eût été déportée, d'autres exilés ainsi que des soldats arméniens employés à la construction des routes vivaient dans une misère extrême. Parmi eux, je rencontrai de nombreux compatriotes de Stanoze, et j'eus la chance de pouvoir les aider. Malheureusement, faute d'abri contre le froid et de nourriture suffisante, beaucoup d'entre eux moururent.

Compatriotes rencontrés à Erzurum :

Décédés

Misak Chirinian

Mardiros Terzian

Kevork Manouchian

Hovhannès Karakachian

Hagop Aghazarian



Archevêque Ardevazt Siurméyan, déporté à Erzurum de 1920 à 1922, qui rendit de grands services aux soldats arméniens et grecs de la région ; décédé à Paris en 1951

Survivants

Misak Paradian

Iskender Arzouyan

Nichan Yazidjian

Dikran Effé

Klémès Ghasabents

Hovhannès Manoukian

Krikor Somounian

Haroutioun Sarafian

Kevork Mattéossian

Krikor Hadji Tanielian

Tavit Yandemian
Krikor Baghdadian
Klémès Toumayan
Garabed Manouchian
Hovhannès Daghlilian

Hagop Ferhadian
Boghos Balabanian
Klémès Guévorian
Takvor Andonian
Klémès Gordjiguan

En 1922, nous eûmes le plaisir de faire la connaissance d'un médecin arméno-persan réfugié de Kars à Erzurum. C'était le docteur Karakachian, qui, quelques mois plus tard, eut la joie d'avoir une fille. La cérémonie de baptême fut célébrée par vartabed Ardavazt, et le parrain en fut l'auteur de ces lignes. (Plus tard encore, j'eus l'occasion de revoir ce docteur dans les circonstances suivantes.)

Près de 40 ans s'étaient écoulés. Chaque survivant avait trouvé un refuge sûr dans différentes régions du monde. En 1965, lorsque je visitais Istanbul, j'appris par les journaux que le docteur Karakachian, résidant à Téhéran, devait y passer avant de se rendre en Roumanie. En me renseignant, je compris qu'il s'agissait bien de notre connaissance, et après avoir pris rendez-vous par téléphone, j'eus l'occasion de le rencontrer le lendemain. Sa joie fut grande lorsque je me présentai comme le parrain de sa fille.

Après son retour à Téhéran, il m'envoya une photographie de ma filleule et de ses enfants. En même temps, il m'invitait à visiter Téhéran, ce que je désirais vivement¹⁸.

Vartabed Ardavazt était un ecclésiastique généreux ; il consacrait entièrement les sommes qu'il recevait aux nécessiteux. Beaucoup, grâce à son intervention, purent bénéficier du privilège de vivre librement à Erzurum et lui en furent profondément reconnaissants. Les survivants se souviennent encore aujourd'hui de sa bienfaisance. (Après qu'il eut quitté la Syrie, où il exerçait comme délégué catholical, pour s'installer à Paris, je lui rendais souvent visite et nous évoquions ensemble les souvenirs de la vie d'exil à Erzurum.)

Ainsi s'écoulaient nos jours à Erzurum lorsqu'un jour un ordre militaire inattendu fut communiqué : les employés des chemins de fer devaient être libérés et se rassembler rapidement à Kayseri, car, les Grecs ayant été vaincus et ayant battu en retraite, il fallait du personnel pour exploiter les lignes ferroviaires des régions reprises. Le vartabed s'en réjouit grandement et, afin que je puisse voyager en sécurité, obtint des lettres de recommandation adressées aux chefs de police de Dersim et de Sivas, grâce auxquelles nous pûmes atteindre le lieu fixé.

Le lieu d'exil de mon père n'étant pas très éloigné de Kayseri, je le fis venir, et nous nous installâmes ensemble chez les Ali Moulazimzadé, où nous travaillions comme scribes, tout en attendant la décision qu'Ankara devait prendre concernant ma nomination.

¹⁸ Le mémorialiste a pu réaliser ce souhait en 1968 en visitant Téhéran (*note du texte original*).

L'ordre attendu ne vint jamais ; au contraire, un décret fut publié obligeant tous les Arméniens à quitter la Turquie s'ils voulaient être libres.

Afin de ne pas perdre la liberté qui nous était accordée, nous quittâmes Kayseri et, par la route d'Adana, embarquâmes au port de Mersin à destination de la Grèce.

Épuisé par les souffrances de l'exil, mon père, complètement abattu et malade, mourut à Corfou. Il fallait désormais retrouver ma mère et ma sœur, qui avaient été emportées dans la confusion lors de la retraite des Grecs.

Après quelque temps de recherches, j'appris qu'elles s'étaient réfugiées à Plovdiv, en Bulgarie ; je pris donc les mesures nécessaires pour les rejoindre, et finalement nous partîmes ensemble nous installer à Paris.

En 1925, je me mariaï et fondai un foyer, mettant fin à notre vie errante.

Bien que j'essaie parfois d'oublier le passé, les souvenirs de ces jours malheureux sont devenus une partie inséparable de ma vie ; mais mon âme se remplit de consolation lorsque je pense que notre nouvelle génération est épargnée de tout cela, sous la protection de la France hospitalière.

Mémoires d'Antréas Boyadjian

Lorsque la Constitution fut proclamée en Turquie en 1908, beaucoup se réjouirent, espérant qu'il y aurait désormais égalité et qu'il n'y aurait plus de discrimination entre musulmans et chrétiens. Malheureusement, nous fûmes déçus en constatant que les soldats ou fonctionnaires arméniens, dignes d'avancement par leur service fidèle, étaient totalement négligés.

Voyant que l'époque de ma conscription approchait, je quittai Stanoze en 1912 avec l'intention de passer à l'étranger via Constantinople. À Constantinople, je rencontrai des compatriotes enrôlés qui suivaient une formation spéciale de gendarmes. En 1911-1912, ce groupe de stagiaires comprenait les Stanoziens suivants :

Melkon Daghlïan

Stépan Paradian

Klémès Sahakian

Khorèn Chamoyan

Hagop Dzadoorian

Stépan Dadourian

Krikor Haronian

Kevork Sinabian

Hrant Kiremitdjian

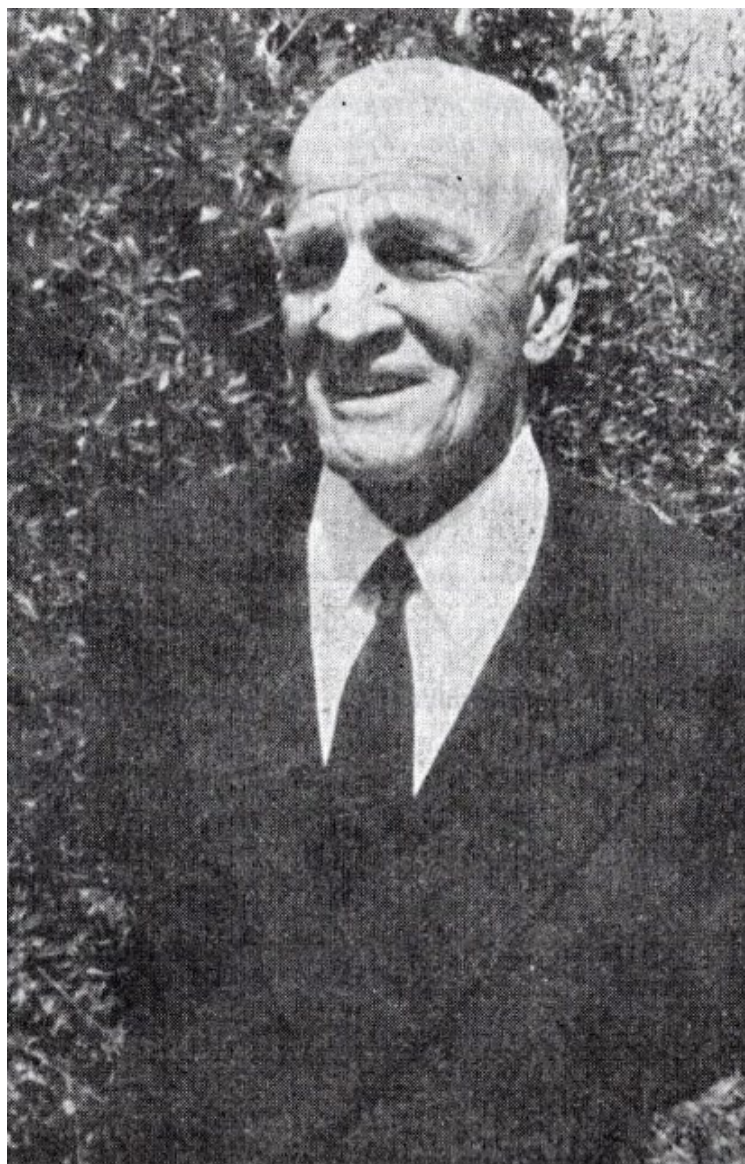
Hagop Gavdjian

Mardiros Terzian

Mardiros Daghlïan

Roupèn Daghlïan

Klémès Gavdjian



Antréas Boyadjian, l'un des initiateurs zélés de la publication de cet ouvrage — France

À la même époque, il y avait aussi de soldats ordinaires :

Klémès Sarafian

Krikor Khaylazents

Hovhannès Sarafian

Klémès Mattéossian

Hagop Sarafian

Levon Ténékédjients

Krikor Sarafian

Hayrabet Pennents

Zoran – Klémès Balabanian

Garabet Annayents

Hagop Gorgodents

Tavit Kabzimalents

Je restai quelques années à Constantinople, mais voyant approcher mes jours de conscription et n'ayant pas trouvé auprès de mes compatriotes l'aide espérée, je décidai de passer en Bulgarie. Mon projet réussit et j'arrivai à Burgas où, grâce à une recommandation donnée par notre compatriote de Constantinople Hagop Tezékdjian, je pus obtenir un emploi.

Là, je rencontrai plusieurs compatriotes faits prisonniers lors de la guerre balkanique, dont certains retournèrent plus tard en Turquie :

Mardiros Berberian

Boghos Fatéyan

Hagop Yanéyan

Klémès Yanéyan

Hayrabad Kémandjéyan

Garabed Donabedian

Hovhannès Mouchouian

Bedros Mouchouian

Garabed Mouchouian

Krikor Mattéossian

Kevork Ghazarossian

Hagop Bozkourtian

Le fils de Roupèn Ichigdjian



Mme Hripsimé et Hovhannès Balabanian avec leur famille ; résident actuellement à Ankara.



Bedros Vahanian (décédé en Arménie) et sa famille

Il y avait aussi des compatriotes à Philippé, Roussé et Varna, avec lesquels nous avons correspondu.

Peu après, la Première Guerre mondiale éclata soudainement. Lorsque la Russie déclara la guerre, un groupe d'Arméniens partit pour le Caucase afin de servir comme volontaires dans l'armée russe. Entre-temps, la Bulgarie, ayant défini sa position, déclara la guerre à la Russie — qui était le moyen de libération des pays balkaniques du joug ottoman — en tant qu'alliée de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de la Turquie.

Le commandement russe nous envoya sur le front turc. L'hiver touchait à sa fin, mais les rivières étaient gelées, la neige recouvrait tout et le froid était intense. Nous traversâmes l'Araxe à pied sur la glace et nous dirigeâmes vers Igdir, atteignant la frontière le lendemain. L'ennemi avait attaqué Van, mais, rencontrant une forte résistance, avait décidé, avant de se retirer, d'anéantir la population arménienne de Van, laquelle se défendit héroïquement. Profitant de la retraite des Turcs, les Russes entrèrent et occupèrent Van, mais cette occupation ne dura pas longtemps. Les Turcs attaquèrent de nouveau, et les Arméniens furent contraints d'évacuer la ville.



Krikor Silviyan avec sa famille ; K. Silviyan fut victime des événements de 1921

La retraite des Russes avait commencé. Imaginez 120 000 personnes fuyant Van, et autant venant des régions d'Erzurum et de Bitlis, sur les routes, souvent attaquées par l'ennemi. Les unités de l'armée russe devaient assurer la sécurité des routes tout en protégeant la population contre les attaques.

Erevan, Etchmiadzine, Kars et Alexandropol étaient remplis de réfugiés. Ceux qui avaient des moyens partirent vers des villages arméniens plus éloignés, dans les régions de Tiflis et de Crimée.

Nous, réfugiés de Stanoze, en arrivant à Tiflis, ne pûmes nous regrouper, car une épidémie sévissait et causait de grands ravages. Ayant moi-même été contaminé, je restai deux ans à Stalingrad pour me soigner. Lorsque, à cause de la révolution en Russie, certains commencèrent à émigrer, je me réfugiai à Constantinople par bateau. Profitant de cette occasion, poussé par la nostalgie de la patrie, je visitai Stanoze au début de 1920. Bien que Constantinople fût occupée par les forces alliées, celles-ci n'avaient entrepris aucune avancée vers l'intérieur pour désarmer la population turque. À peine arrivé à Stanoze, un sentiment d'insécurité m'inquiéta, et je m'efforçai de quitter les lieux au plus vite,

essayant de convaincre mes proches de partir avec moi. Malheureusement, personne ne me suivit, à l'exception de Dikran Manissalian et Hagop Balabanian, car les nôtres avaient entrepris des activités lucratives qu'ils trouvaient difficile d'abandonner.



Famille Zobian, Ankara

Ainsi je retournai à Constantinople, tandis que ma famille, après avoir traversé divers dangers, me rejoignit trois ans plus tard.

Mon épouse était issue de la famille Yeghiayan ; sa mère, Serpouhi, est aujourd'hui âgée de 90 ans. Lorsqu'en 1915 ils furent déportés vers les villages, Madame Serpouhi emmena avec elle son père, Darakdji Dédé, âgé de 108 ans. Deux ans plus tard, celui-ci mourut, et elle, affrontant tous les dangers, transporta son corps jusqu'à Stanoze afin de l'ensevelir auprès de ses ancêtres.

Finalement, ayant quitté la Turquie, je me rendis en France où, dans les régions de Marseille, Valence, Pont-de-Chéruy et Paris, j'apportai, selon mes moyens, une aide matérielle à mes compatriotes réfugiés.



Hovsep Aslanian (décédé) et sa famille, de Pont-de-Chéruy



Raphaël Aslanian entouré de ses fils, belles-filles et petits-enfants



Baghdasar Ouzounian (décédé) et sa famille, Valence

Mémoires de Krikor Hadji Tanielian

Je suis né à Stanoze en 1901. À l'âge de 14 ans, je commençai à m'occuper de sériciculture, activité alors assez prospère. En reconnaissance de mon travail fidèle, mon oncle paternel m'envoya, au mois de juillet, à notre moulin situé près de Haïmana, que faisait fonctionner Klémès Ghougassian, âgé de 17 ans. Le jeune Krikor Aslanian m'accompagnait. (À cette époque, tous les hommes de 20 à 45 ans avaient été mobilisés, à l'exception de ceux qui payaient le « bedel »¹⁹.)

À peine deux semaines s'étaient écoulées lorsqu'un jour nous vîmes un groupe de gendarmes à cheval, poussant devant eux 20 à 30 hommes et se dirigeant vers nous. Lorsqu'ils s'approchèrent, nous reconnûmes les meuniers de Stanoze de la région. Les malheureux, courant à bout de souffle, couverts de sueur et de poussière, étaient devenus presque méconnaissables. L'un des gendarmes entra dans notre moulin et, sans raison, se mit à frapper notre meunier à coups de bâton, le jetant à terre. Puis il fit entrer les autres meuniers et ordonna qu'on prépare le repas.

¹⁹ Le *bedel* (du turc ottoman *bedel-i askerî*) était une taxe de remplacement militaire dans l'Empire ottoman permettant d'être exempté du service militaire contre paiement.

Nous nous mîmes aussitôt à l'ouvrage : nous abattîmes des poules et dressâmes la table. Les gendarmes mangèrent copieusement, mais les pauvres meuniers n'avaient aucun appétit, pas même la force de prononcer un mot. Tous, stupéfaits, nous cherchions à comprendre pourquoi nous étions victimes d'un tel traitement inhumain.

À peine eurent-ils fini de manger qu'ils se levèrent brusquement, emmenant avec eux notre meunier en l'intégrant au groupe. Nous deux adolescents les supplîâmes en pleurant de nous emmener aussi, mais ils refusèrent. Le notable du village voisin, s'étant entendu secrètement avec les gendarmes, nous emmena dans son village. Le lendemain matin, attelant sa charrette, il nous conduisit au moulin pour transporter nos biens ; mais il revint déçu, car les villageois avaient déjà, pendant la nuit, pillé tout ce qui avait de la valeur et pouvait être emporté. Dès lors, notre vie devint celle d'esclaves : en échange du pain quotidien, le notable turc nous soumettait à de durs travaux.

Une semaine plus tard, nous vîmes qu'ils commençaient à préparer notre circoncision, afin de nous turquifier complètement, pensant que la population arménienne de Stanoze avait été exterminée.

Pendant que les Turcs arrêtaient et emprisonnaient les Arméniens de Haïmana, les Stanoziens ignoraient totalement la situation. C'est alors que Khoja Antréas et mon cousin Garabed vinrent au moulin. Pris au dépourvu, les Turcs commencèrent à prodiguer de fausses paroles de compassion. Comprenant la gravité de la situation, mon oncle nous prit avec lui et nous nous rendîmes rapidement dans le moulin d'un autre Stanozien, où les Arméniens étaient encore totalement inconscients du danger qui les menaçait.

Lorsque nous arrivâmes à Stanoze, nous apprîmes que les notables du bourg avaient déjà été arrêtés et emmenés à Ankara. Peu après, au mois d'août, toute la population fut déportée dans les villages voisins (seules les familles des soldats mobilisés faisaient exception).

Les années passèrent. Bien que la guerre fût terminée, le mouvement kémaliste ayant commencé, je m'attendais chaque jour à être mobilisé. Un soir, alors que nous rentrions à la maison depuis le Quartier Supérieur (*Veri Tagh*) avec notre Garabed, nous fûmes arrêtés et jetés en prison, où nous passâmes une nuit cauchemardesque. Nos compatriotes Vartan Khatchadourian, Hagop Toumayan, Negdar Türkménian et Annigie Baghladjian avaient été emprisonnés sous l'accusation de possession d'armes, et les cris qu'ils poussaient sous la torture cette nuit-là nous parvenaient. Quelle peur nous eûmes, croyant que nous subirions le même sort !

La nouvelle de notre arrestation étant parvenue à nos proches, ils réussirent à nous faire libérer dès le lendemain grâce à un pot-de-vin. Par la suite, appelé sous les drapeaux, je fus envoyé à Erzurum. À la fin de 1923, ayant accompli mon service militaire, je pris les dispositions nécessaires et pus partir pour la France avec ma famille. Ainsi prit fin notre épreuve, et nous commençâmes une nouvelle vie sous la protection de la France hospitalière.



Boghos (Achough) Balabanian et sa famille

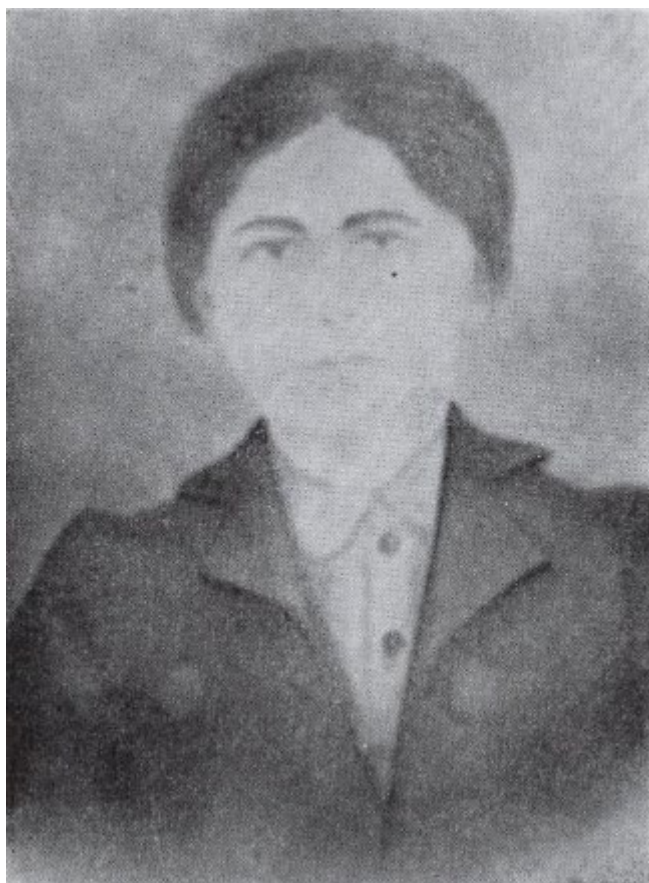
Extraits des mémoires de Stépan Türkménian

Nous habitions dans le village appelé Gedradz Kar (Gras Kar — Pierre Coupée), où une quinzaine de familles originaires de Stanoze s'étaient établies, vivant de l'agriculture et entretenant de bonnes relations de voisinage avec les Turcs des villages environnants.

Gedradz Kar possédait une salle qui servait à la fois d'église et d'école pour les communautés apostolique et évangélique. Nous n'avions pas de pasteur attitré, mais dans les années 1880, Khatchadour Simonian, qui servait à la fois comme diacre et comme instituteur, avait pris en charge la vie spirituelle et éducative du village et servait tout le monde. La chorale mixte de Gedradz Kar doit également son existence à ses efforts infatigables. En un mot, il était pour nous tous le maître Khatchadour.

En 1915, lorsque les hommes adultes de Stanoze furent déportés et massacrés, le maître Khatchadour partagea le sombre destin de la majorité.

À cette époque, j'avais 13 ans et j'aidais souvent mon père ; j'avais appris de lui à atteler les chevaux et à conduire une charrette, si bien que lors de notre déportation je le remplaçai. J'avais cinq frères et sœurs mineurs dont il fallait assurer la subsistance.



Hripsimé Kéhiayan, institutrice et chantre de Gedradz Kar

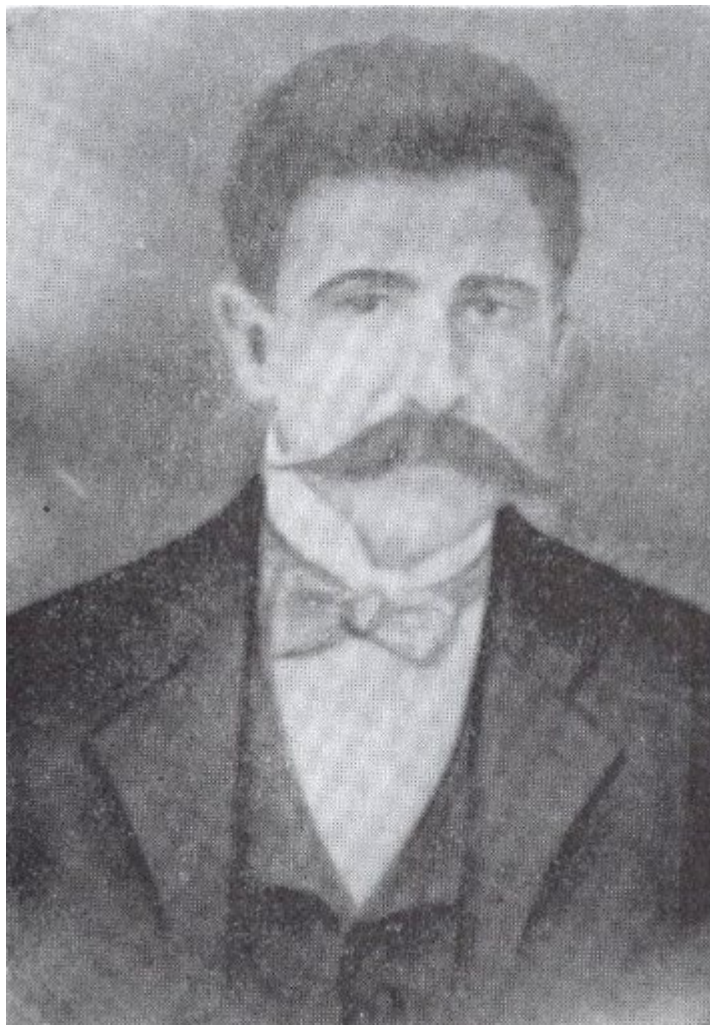
Avant les événements de 1915, de nombreux villageois turcs, lorsqu'ils se rendaient à Stanoze pour le commerce, passaient par notre village et logeaient chez nous. Ma mère, femme courageuse et déterminée, parlait turc avec eux et en connaissait beaucoup. La déportation ayant privé chaque foyer de son soutien, nous étions dans une grande misère matérielle. Voyant cela, des Turcs que nous connaissions nous proposèrent d'aller dans leurs villages pour nous procurer des vivres, promettant de nous aider, ajoutant que, notre père ayant vendu des marchandises à crédit à plusieurs d'entre eux, nous pourrions en récupérer une partie en argent et constituer des réserves pour l'hiver.

Lorsque ces propositions furent répétées, nous prîmes courage et décidâmes d'essayer. Ma mère, notre voisine Sofia Dadourian et moi, emmenant aussi ma sœur de deux ans, partîmes pour le village appelé Bétchénegue. Il faut dire que nous y fûmes bien accueillis et que les débiteurs remboursèrent une partie de leurs dettes. Après six jours d'hospitalité, nous chargeâmes dans notre charrette tout ce que nous avions pu obtenir et prîmes la route ; notre hôte nous accompagna jusqu'à la sortie du village.

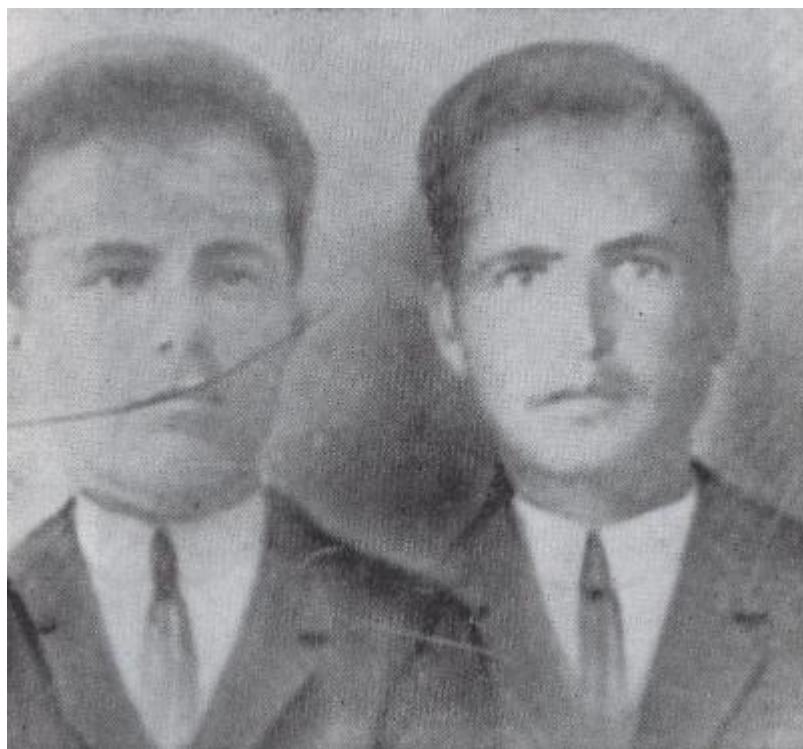
À peine avions-nous parcouru un kilomètre qu'un Turc, tenant un bâton dans une main et un couteau dans l'autre, nous arrêta et se mit à nous couvrir d'injures ; puis il se jeta sur nous avec son couteau. Ma mère, pour nous protéger, se précipita en avant et reçut le premier coup. Je me préparai

à dételer le cheval pour courir chercher de l'aide dans un village voisin, mais le Turc pointa son pistolet sur moi et me menaça. Ma mère, bien que blessée à la tête, ramassa une pierre et la lança contre la poitrine du Turc, qui tomba à terre ; mais il se releva rapidement et se jeta sur Sofia tante, frappant sa tête à coups de couteau. La pauvre femme s'effondra, couverte de sang ; un instant, nous la crûmes morte. Le Turc, le croyant lui aussi, nous menaça de ne rien dire à personne, puis s'éloigna. Nous le connaissions bien : c'était un Turc du village voisin, mobilisé, revenu chez lui en permission, et qui devait retourner à l'armée dès le lendemain. Avec beaucoup de difficulté, nous plaçâmes Sofia tante, à demi morte, dans la charrette et poursuivîmes notre route, arrivant tard à Stanoze.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à la préfecture et racontâmes ce qui s'était passé. Mon frère étant mobilisé, les autorités se sentaient tenues de défendre la cause de ma mère ; ainsi, à son retour d'Ayaş, le soldat qui nous avait attaqués fut arrêté et emprisonné. Comme Sofia tante était elle aussi mère de soldat, leur affaire fut portée ensemble devant le tribunal militaire. Le soldat fut condamné à trois mois de prison et mourut en détention.



Khatchadour Varjabed Simonian, diacre de Gedradz Kar ; servit comme enseignant d'arménien et comme suppléant du prêtre ; martyrisé en 1915

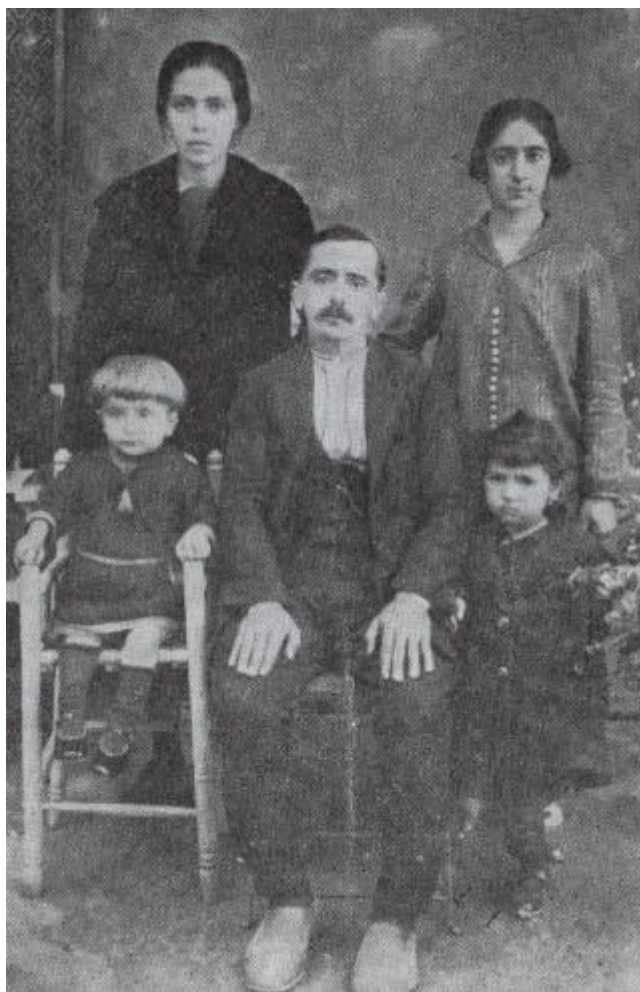


À droite : Bedros Daronian, de Gedradz Kar, massacré.

À gauche : Hagop Dzadourian, de Gedradz Kar, massacré



Stépan Simonian, parmi les victimes de Gedradz Kar



Hovhannès Kiremitdjian, dernier habitant de Gedradz Kar,
accueillant les visiteurs avec du yaourt et du tan

Un second incident eut lieu. C'était l'été 1921. Ma mère venait à peine d'être libérée de sa détention de trois mois au printemps 1921 ; les armées grecques étaient arrivées jusqu'à Haïmana et Stanoze était remplie de soldats turcs. L'événement se produisit un jour où je m'étais rendu à Stanoze pour une affaire. À mon retour, Hops Kehiayan, m'accueillant à l'entrée du village, me raconta que quatre soldats turcs étaient venus et les menaçaient, enfermant séparément les femmes et les hommes dans des pièces et exigeant nourriture et argent. Laissant mon cheval sur place, je m'approchai discrètement et, les voyant de loin, reconnus leur chef : c'était celui qui, dans la journée, alors que je me trouvais dans l'épicerie de Stanoze, était venu faire changer une pièce de cinq pièces d'or.

Ma mère, apprenant mon arrivée, me recommanda de ne pas entrer à la maison mais de retourner à Stanoze pour prévenir les autorités militaires du danger qui menaçait les familles. Bien entendu, je n'osais pas entreprendre seul un tel déplacement à cette heure tardive ; je pris donc avec moi Hovhannès Davoudian et, lançant nos chevaux au galop, nous arrivâmes là-bas en une demi-heure. Les patrouilles nocturnes nous arrêterent et nous conduisirent devant le centurion.



Srpouhi Krikorian avec son fils Krikor et sa fille Sophie ; M. Krikorian apporta une aide importante aux Stanoziens de Constantinople et de Marseille entre 1923 et 1925

Nous lui racontâmes l'affaire et demandâmes de l'aide, ajoutant que ces malfaiteurs appartenaient à son unité. On me conduisit alors devant le commandant de mille hommes, qui avait établi son quartier dans la maison des Tethorents, et il commença à m'interroger. Le commandant nous envoya ensuite devant le commandant général, qui logeait dans la maison du Révérend Père Odian. Cette fois, l'interrogatoire fut plus sévère et l'on soupçonna que nous avions tendu un piège à leurs soldats. Mais le temps passait et il fallait porter secours rapidement aux familles arméniennes. Nous répétâmes avec insistance qu'il s'agissait de leurs propres soldats et qu'ils voulaient violer les femmes enfermées. À ces mots, le commandant ordonna qu'une troupe de vingt soldats parte immédiatement arrêter ces soldats coupables.

Pendant ce temps, dans notre village, ma mère gagnait du temps en occupant les soldats ; elle leur proposait différents plats à préparer et faisait semblant d'organiser les préparatifs. Le chef, voyant que les nôtres semblaient prêts à satisfaire leurs caprices, demanda à ma mère vingt « börek », chacun devant valoir deux et demi. Ma mère ne comprit pas qu'il s'agissait en réalité de pièces d'or d'une valeur de deux et demi, mais elle promit que tout serait prêt le lendemain matin.

Lorsque nous arrivâmes à Gedradz Kar, les soldats firent traverser la rivière à nos chevaux ; le centurion ordonna d'abord d'encercler le village, puis, me prenant par le bras, nous avançâmes ensemble. Peu après, il tira un coup de feu pour repérer la position des autres. Au bruit de la détonation, le chef sortit de notre maison avec trois soldats et se mit à tirer dans notre direction. Je tirai immédiatement le centurion par le bras et lui conseillai de se mettre à couvert dans une fosse voisine, jusqu'à ce que les vingt soldats qui avançaient encerclent la maison et arrêtent les malfaiteurs.



David Kahvédjian, Constantinople

L'opération réussit sans perte humaine : les quatre soldats furent capturés et placés sous étroite surveillance, tandis que les mets préparés servirent à nourrir magnifiquement le groupe de secours.

Le chef, craignant les graves conséquences de sa conduite, supplia tour à tour moi-même, ma mère et le centurion de lui pardonner et de ne pas porter plainte, mais il semblait ne pas comprendre qu'il avait mis en danger notre vie et notre honneur. Le centurion le réprimanda pour sa conduite indigne d'un soldat. Ensuite, je préparai la charrette et fis repasser tous les soldats de l'autre côté de la rivière, en exprimant au centurion notre profonde reconnaissance. Je lui demandai également de transmettre au commandant général nos sentiments sincères, car il nous avait délivrés d'une situation extrêmement grave.

—Notre compatriote Kevork Hadji Tanielian rapporte les souvenirs suivants concernant l'événement mentionné ci-dessus :

À l'été 1921, je m'étais réfugié à Gedradz Kar. Un après-midi, trois soldats turcs et un chef d'unité entrèrent dans le village et exigèrent de la nourriture, tout en nous obligeant à rester enfermés.

À cette époque, non loin de Gedradz Kar, quelques compatriotes réfugiés vivaient dans une petite cabane ; parmi eux se trouvait Hagop Mayassian, connu pour ses actes de bravoure.



À droite : K. Kabzémalian, entré à l'école militaire au printemps 1915 ; ses camarades d'une classe inférieure furent victimes du génocide.

À gauche : Hemayag, fils du pharmacien d'Angora Bedros Effendi

Les soldats turcs, se croyant en sécurité, avaient posé leurs armes de côté et s'étaient mis à boire. J'eus alors l'intention de me faufiler discrètement pour aller prévenir nos jeunes réfugiés : peut-être pourraient-ils profiter d'un moment d'inattention des soldats pour s'emparer de leurs armes et donner une bonne leçon à ces hôtes indésirables. Mais les femmes présentes m'en empêchèrent, craignant que mon initiative n'entraîne des conséquences fâcheuses.

À ce moment-là, Stépan Türkménian, arrivé de Stanoze à Gedradz Kar, apprit le danger sérieux de la situation et, suivant le conseil de sa mère, retourna à Stanoze pour chercher des soldats en renfort. Ceux-ci arrivèrent, arrêtaient le chef et les soldats complices, et ainsi l'affaire trouva une issue pacifique.

Mémoires de Hobbé Kelemdjian

Au début des années 1900, lorsque le Révérend Père Odian, après avoir fait construire l'église et le bâtiment de l'école, envisagea de s'éloigner de Stanoze pour un certain temps, il choisit cinq jeunes

filles (dont j'étais) et nous emmena au lycée de jeunes filles de Talas afin de nous préparer au métier d'enseignante (Mes compagnes étaient : Srpouhi Zobian, Annigie Ferahian, Isghouhi Sarafian et Esther Odian).

Après avoir terminé mes études et être revenue à Stanoze, nous n'avions ni instituteur ni pasteur. À ce moment-là, les missionnaires présents sur place firent une démarche pour que la situation soit favorable aux évangéliques. Ils envoyèrent deux responsables originaires de Gemerek : le Révérend Parségh Doniguan comme pasteur et Mihran Donabedian comme instituteur. En collaborant avec eux, je participai à la reprise de l'activité éducative.

Après le Révérend Doniguan, les pasteurs Filian et Kirkiacharian servirent la communauté évangélique. Puis leur succéda l'ancien pasteur de Stanoze, le Révérend Père Odian, qui servit son troupeau jusqu'au jour où les événements tragiques mirent fin à tous les projets et à tout progrès, et où l'exil et les massacres devinrent notre lot.

Lorsque, à l'été 1915, les hommes furent déportés et que de nombreuses familles furent dispersées dans les villages turcs environnants, nous qui étions restées à Stanoze étions saisies de peur et n'osions plus sortir. Mais un jour, appelant nos voisines du vignoble, je leur dis : « Mes sœurs, jusqu'à quand resterons-nous enfermées ainsi ? Allons ensemble dans les vignes, récoltons les raisins mûrs et allons les vendre dans les villages voisins. » Ma proposition fut bien accueillie et nous nous mîmes au travail. Les Stanoziens installés dans les villages nous aidèrent volontiers, et nous réussîmes à vendre les fruits puis à rentrer chez nous.

Si nous voulions espérer une récolte l'année suivante, il fallait bêcher les vignes et tailler les ceps ; mais parmi nous, personne ne savait faire ce travail. Au printemps, alors que nous étions dans les vignes, nous rencontrâmes notre voisin Haroutioun agha, revenu en permission de l'armée pour se remettre d'une maladie. Je lui demandai de nous apprendre à entretenir les vignes. En suivant ses instructions, nous nous mîmes à cultiver nos terrains, et c'est grâce à ce travail pénible que nous parvînmes à assurer notre subsistance pendant un ou deux ans.

Lorsque la Première Guerre mondiale prit fin, quelques soldats arméniens revinrent chez eux et nous espérâmes vivre enfin paisiblement. Nous reprîmes les activités éducatives, et je poursuivis mon travail jusqu'à la fin de 1922. Mais lorsque la guerre gréco-turque se termina, nous nous préparâmes à quitter notre foyer et à abandonner notre chère Stanoze, où j'avais servi pendant plus de vingt ans les enfants de mon peuple comme éducatrice. Avec ma sœur Manane et ma fille Epraksé, nous rejoignîmes les compatriotes qui émigraient et partîmes pour Istanbul. Là, nous retrouvâmes les enfants de mon autre sœur et émigrâmes ensemble en France en 1924. Je m'installai à Marseille, où je servis pendant des années mes compatriotes. Aujourd'hui, à la retraite (à l'âge de 85 ans), je vis

auprès de mon gendre, de ma fille et de mes cinq petits-enfants, profitant de leur affection et de leur tendresse, ainsi que de la joie que me donnent mes trois arrière-petits-enfants.



Narin Doudou avec ses enfants



Arisdaguès Djerekian, martyrisé en 1915



Zadig Kiremitdjian, qui sauva la locomotive de Gedradz Kar d'un accident



Klémès Balabanian, diplômé du collège Djénanian de Konya en 1913 ; enseignant à l'école
évangélique arménienne de Stanoze en 1913-1914



Grand-mère Sofia (Balabanian) Bédéchian, son fils Krikor, sa belle-fille Élisabéth, sa fille Dirouhi (Duriougue) Bédéchian et leurs enfants



Assise : Mme veuve Mouchkiné Odian, décédée en France.
 Debout, de gauche à droite : Takouhintsa Balabanian, Haroutioun Odian, Aghavni Odian (décédée), Philomène Odian (décédée).

Mardiros Kassabian

(1917–1966)

Né à Stanoze en 1917, fils de Hadji Hovhannès Kassabian. En 1929, il part pour Constantinople, où, après avoir fréquenté l'école pendant quelques années, il gagne ensuite la France. Là, il épouse Mlle Anahid Avakian, diplômée de l'école Hripsimians d'Orta Köy (Constantinople).

Profondément attachés à la langue et à l'écriture arméniennes, mari et femme se mirent à les enseigner aux jeunes élèves arméniens de Pont-de-Chéruy.

Mardiros Kassabian meurt en 1966 à Pont-de-Chéruy ; mais Mme Kassabian poursuit encore aujourd'hui son enseignement de la langue arménienne.



Mardiros Kassabian, né en 1917, décédé en 1966 à Pont-de-Chéruy

Nous donnons ci-dessous deux poèmes de M. Kassabian —

Une goutte de larme

(Traduction littérale)

Une goutte de larme sur votre tombe, nos grands-pères,
Une goutte encore de larme sur votre tombe, nos mères.
Exilés, tourmentés sur des rivages étrangers,
Rêveurs de la douce liberté de la patrie,
Votre testament est gravé au fond de nos cœurs.
À jamais nous raviverons le noble idéal de l'Arménien.
De nos blessures béantes le sang a jailli,

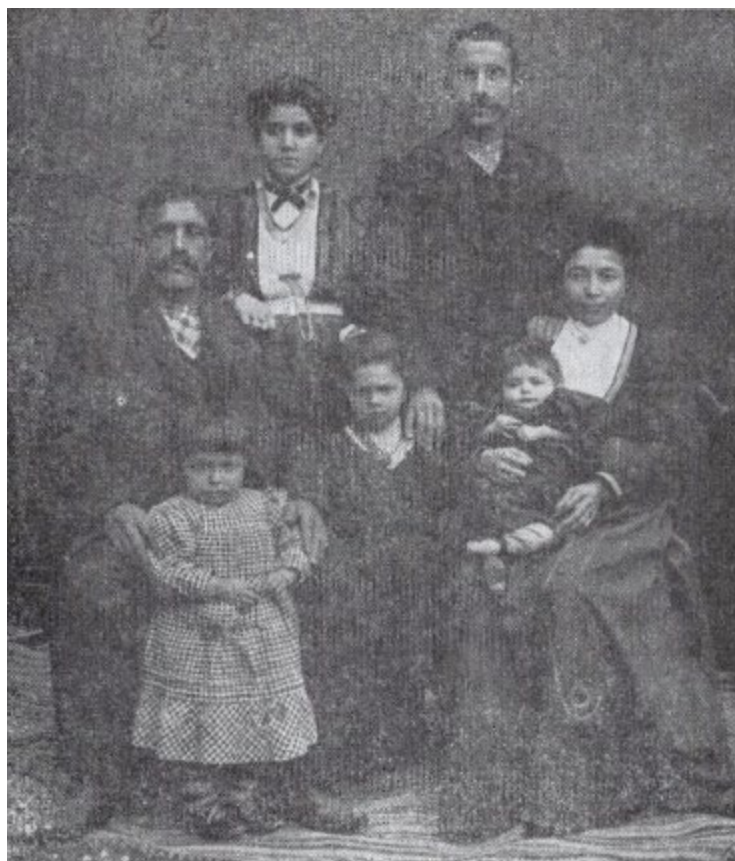
Les larmes de nos yeux sont devenues des ruisseaux,
Sur les eaux troubles elles sont devenues des jouets,
De nos âmes ont jailli des étincelles de vengeance.
Une goutte de larme sur votre tombe, nos grands-pères,
Une goutte de larme sur votre tombe, nos mères.

Une goutte de larme

(Traduction poétique)

Une larme pour vos tombes, ô nos aïeux,
Une larme encore pour vous, ô mères aimées.
Exilés, errants sur des rivages étrangers,
Nous rêvons toujours de la libre patrie,
Et votre héritage vit gravé en nos cœurs.
À jamais nous porterons l'idéal arménien.
De nos plaies ouvertes le sang a jailli,
Nos pleurs ont coulé comme des ruisseaux,
Sur les eaux troubles, emportés sans repos,
Et dans nos âmes ont jailli des flammes de vengeance.
Une larme pour vos tombes, ô nos aïeux,
Une larme encore pour vous, ô mères aimées.

[Note sur la traduction — Le poème suivant présente des difficultés particulières en raison de l'usage de nombreux termes issus du dialecte stanozien, notamment pour désigner des plats, des ingrédients et des pratiques alimentaires traditionnelles. Certains de ces mots n'ont pas d'équivalent exact en français ou restent difficiles à identifier avec certitude. Dans ces cas, j'ai soit proposé une interprétation approximative fondée sur le contexte, soit conservé le terme original en italique afin de préserver la couleur locale du texte. Ch.B.]



De gauche à droite : Nichan Boyadjian, Mme Boyadjian, Sahag Boyadjian, Mme Aghavni Boyadjian et leurs enfants

La cuillère de bois

Savez-vous, chers compatriotes — je n'oublie pas :

La cuillère de bois trempée dans le *tan*²⁰,

Le *gorgod*²¹ mêlé d'un peu d'oignon,

Le *tchaman*²² aux herbes,

Et le goût du *bourmad*²³ qui me hante encore.

Même ces viandes blanches comme neige,

Je m'en lèche les doigts en murmurant : « ah ! »

²⁰ Tan (թան) : boisson lactée traditionnelle à base de yaourt dilué, proche du kéfir ou de l'ayran, consommée fraîche.

²¹ Gorgod (կորկոս) : blé concassé ou pilé (blé « battu »), utilisé dans de nombreuses préparations traditionnelles.

²² Tchaman (շաման) : pâte ou condiment à base de fenugrec, souvent utilisé pour assaisonner ou conserver certaines préparations (notamment la viande séchée).

²³ Bourmad (պուրմաւ) : variété de poisson, probablement locale, difficile à identifier avec précision aujourd'hui.



Assis, de gauche à droite : Mme Sara (Kasparian) Sarafian et son époux Hovhannès Sarafian.

Debout : Khorèn Sarafian, Klémès Sarafian

Aux anciens revenaient les plats fumants,
Le poulet tiède des jours de printemps,
La courge dorée au four,
Et l'odeur des pois chiches... comment l'oublier ?
Avec joie venaient les festins,
Le yaourt à l'ail, la *pacha* de Noël,
Et les mets maigres du Carême.
Je donnerais mon âme pour le *khochmerim* au miel,
Pour le poisson grillé parfumé,
Pour les plats de viande partagés,
Et ces saveurs d'autrefois...
Aux jours du Carnaval, nul ne restait sans goûter,
Ah, ces jours heureux — trop vite effacés...

Certains ont oublié ce que moi je garde,
 D'autres en soupirent encore,
 Rêvant d'un seul morceau de *bourmad*.
 Les fruits — coings, abricots — avaient leur douceur,
 Et le peuple portait la laine, non le coton.
 En 1919, j'ai quitté ma terre,
 Et depuis je vole sans ailes en pays étrangers,
 Cherchant un simple bol d'argile —
 Mais jamais je n'en retrouve l'égal.
 Et malgré tout, au fond de moi,
 Reste à jamais
 La cuillère de bois trempée dans le *tan*,
 Et le *gorgod* mêlé d'un peu d'oignon.



De gauche à droite : Mme Mariam Keosséyan (Doursounian), nièce de Zéki Effendi, Haroutioun Keosséyan, Adèle Keosséyan (Mme Kégham Boyadjian), Kevork Keosséyan, Christine Keosséyan, Lousine (Matéossian) Keosséyan, Hovhannès Keosséyan (décédé en 1945).

* * *

En reconnaissance du travail que nous avons entrepris, nous avons reçu les lettres d'encouragement suivantes de la part de certains compatriotes :

Chers compatriotes,

À peine revenu de mon voyage en Arménie, j'ai reçu votre lettre par laquelle vous annoncez que vous avez entrepris la préparation d'un recueil de mémoires afin de maintenir vivant le souvenir de notre chère ville natale, Stanoze. En lisant votre message, je me suis un instant laissé emporter ; mon imagination a pris son essor vers le passé, vers mon adolescence, jusqu'à cette année où nous fûmes déportés en groupe vers Çorum-Isguelib, après quoi, hélas, je ne revis jamais Stanoze, dont les beautés naturelles éveillent en moi de doux souvenirs.

Je me souviens de ces vers appris dans nos lectures, qui décrivent avec justesse notre église du Saint-Sauveur :

Sur la colline se dresse la chapelle,

Silencieuse, elle regarde la vallée.

De même, ces vers décrivant le renouveau de la nature :

Voici le mois de mai, mois des parfums, mois des chants,

Où les arbres deviennent lyres et les pierres verdure.

On dirait que les auteurs ont été inspirés par le paysage de Stanoze en écrivant ces lignes.

Je me souviens du renouveau printanier de Stanoze, lorsque les parfums et les couleurs des fleurs des jardins voisins se répandaient tout autour, et que les collines verdoyantes se paraient de fleurs multicolores, nous attirant, nous les jeunes. Lorsque nos maîtres nous emmenaient en promenade dans les vergers et les jardins, nous nous amusions à organiser des jeux dans les champs, et le soir nous rentrions chez nous, le cœur satisfait, avec des bouquets de fleurs parfumées.

Nos monts Tek Hisar et Tchifté Sar sont-ils moins intéressants que d'autres montagnes et sites historiques que les alpinistes visitent ou escaladent ?

Lorsque, cette année, j'ai visité l'Arménie, j'ai remarqué, à travers les similitudes entre de nombreux mots utilisés là-bas et à Stanoze, que nous devions autrefois avoir émigré vers Stanoze depuis une région d'Arménie.

Je vous souhaite de tout cœur plein succès dans votre entreprise et j'espère que le recueil de mémoires paraîtra prochainement.

Avec mes salutations chaleureuses,

Kevork Aslanian

30 novembre 1967

Sofia, Bulgarie

* * *

Chers compatriotes,

J'ai lu avec joie votre incomparable lettre que vous m'avez envoyée depuis les rives hospitalières et lointaines de la Seine. Je m'empresse d'y répondre, profondément ému.

Quelle grande joie pour moi de voir que vous entreprenez la publication d'un recueil de mémoires afin de maintenir vivant le souvenir de notre patrie.

Selon mon programme, j'ai récemment visité Istanbul, Ankara, Stanoze, Iskenderun, Kessab, Tartous, Tripoli, Beyrouth, Baalbek, etc.

Nos compatriotes établis à Ankara, ainsi que les Stanoziens d'Istanbul, étant tous actifs, ne sont pas dans le besoin. Beaucoup d'entre eux ont atteint de bonnes positions dans le monde du commerce. Par exemple, le petit-fils de Baghladjı Néné, Dikran, possède une fabrique de « macaroni » ; le fils de ma tante maternelle, Hagop Paradian, dirige une entreprise avec son associé Bedros Simonian. Mon oncle maternel Yervant Ichkhanian est chef du casino de la gare d'Ankara, et son fils Khodé poursuit des études dans la section de géométrie de l'American College.

Krikor et Dikran Margossian, les Matossian, les Sarafian, les Kassabian, les Gholdjéyan, les fils de Hadji Nichanents et les Karakachian occupent eux aussi de bonnes positions.

À Stanoze, j'ai rencontré le fils de Haroutioun Baroumchaents et Bedros, fils de Kel Stépanents, qui doivent prochainement être transférés dans la nouvelle localité en construction appelée Yeni Kent. Stanoze est devenu un lieu de mort : un amas de ruines, englouti par les montagnes et les vallées, par les pentes et les falaises abruptes. De loin, on entend le cri lugubre des hiboux et le hurlement des chacals.

Quel contraste ! Où est donc le Stanoze de notre jeunesse ? J'ai aussi visité le cimetière, désormais transformé en champs, presque méconnaissable.

Ankara, bien que nouvellement construite, n'a plus son charme d'autrefois.

En visitant Stanoze, le conte doré de ma terre natale, hélas, s'est définitivement enseveli sous la poussière des ruines de la ville bâtie par nos ancêtres.

Avec une profonde nostalgie, votre compatriote,

Kevork Kabzémalian

27 novembre 1967

Sofia, Bulgarie

* * *

Nous avons reçu des lettres d'appréciation et d'encouragement similaires des compatriotes suivants

:

Du Canada — Krikor Kabzémalian

D'Arménie — Dr Hagop Karageuzian

Du Canada (Toronto) — Guiragos Sarafian

Du Canada (Montréal) — Dr Stépan Hannesian

Des États-Unis (Los Angeles) — Mikaël Kalaydjian

Des États-Unis (Pasadena) — Vahé Doursounian



Assis, de gauche à droite : Krikor Kabzimalian (le grand-père), Krikor Kabzimalian (son petit-fils), Sara Doudou (la grand-mère), (dans les bras) Yervant, Guiragos, père de famille, Hadji Nichan, fils de Guiragos.

Debout, de gauche à droite : Sophie Balabanian (Kalaïdjian), Vahram Balabanian, Hopsi Balabanian, Isgouhi Kabzimalian, épouse de Guiragos.

* * *

Mikaël Kalaydjian, dans une lettre envoyée depuis Los Angeles, nous a communiqué d'importantes informations concernant la famille Kabzimalian :

Krikor Kabzimalian, patriarche de la famille, était un commerçant reconnu et aisé de blé et de *tiftik* (laine angora). Il était respecté tant par la société turque que par la communauté arménienne.

Krikor Kabzimalian, le troisième petit-fils, fils de Guiragos Kabzimalian, se maria en Bulgarie, eut deux fils et émigra en Arménie en 1944.

Sara Doudou, maîtresse de maison prévoyante de la famille, survécut aux massacres de 1915 et, en 1922, parvint à se réfugier en Bulgarie avec les restes de sa famille. Elle y mourut en 1928.

Yervant Kabzimalian mourut à l'hôpital à peine âgé d'une vingtaine d'années.

Guiragos Kabzimalian, fils de Krikor, assistait son père dans ses activités commerciales. Il épousa Isghouhi et fut l'une des victimes des massacres de 1915.

Hadji Nichan, second fils de Guiragos, était un adolescent intelligent ; il fut martyrisé en 1915 à l'âge de treize ou quatorze ans.

Sofi Balabanian, mariée à Mikaël Kalaydjian, eut deux filles ; ils sont établis à Los Angeles.

Vahram Balabanian, encore adolescent, fut emprisonné à Ankara avec son oncle maternel.

Hopsi Balabanian, épouse de Klémès Balabanian, fut une mère exemplaire. Elle mourut en 1944.

Isghouhi Kabzimalian, épouse de Guiragos, tomba malade et, après de longues souffrances, mourut loin de ses enfants.

STANOZE ET SIVRIHISAR



Sivri-Hissar

Ces deux villes relevaient toutes deux de la juridiction ecclésiastique du diocèse d'Ancyre (Ankara), et depuis longtemps existaient entre elles des liens étroits, tant commerciaux que familiaux. Entre ces deux centres se trouvaient les villes commerçantes de Haïmana et Polatlı, qui servaient de lieux de rencontre pour les échanges entre les habitants de Stanoze et ceux de Sivrihisar.

À Sivrihisar s'étaient installées plusieurs familles originaires de Stanoze, ainsi que des familles de fonctionnaires envoyés dans la région, parmi lesquelles celle de Garabed effendi Sarafian.

À Stanoze également vivaient quelques familles originaires de Sivrihisar, telles que les Donabedian, Avedikian et Kouyumdjian, ainsi que le tristement célèbre Boghos Téditchian, connu sous le surnom de « Kel Hekim » (le médecin chauve), qui s'y était réfugié pour échapper à la justice.

Grâce à l'aimable autorisation des éditeurs de l'Histoire de Sivrihisar, nous en avons extrait le récit du Grand Massacre (Medz Yeghern), ainsi que des reproductions ou copies de documents s'y rapportant (publiés en français et en anglais). Nous y avons également puisé certaines informations concernant les diocèses de Galatie, ainsi qu'un extrait des mémoires du prêtre Der Hovhannès Kizirian.

Der Hovhannès mentionne avoir lu un mémorial de Sivrihisar rédigé en 1432 (ouvrage qui fut malheureusement détruit lors de l'incendie de 1877). Il en ressort que la ville était déjà conquise par les Ottomans et connue sous son nom turc actuel.

Le diocèse de Galatie conserve également une liste des ecclésiastiques ayant exercé dans la région depuis 1441, compilée par l'archevêque Hovsep Stépanian avec l'aide des scribes Hovhannès et Abraham. Il apparaît ainsi qu'avant la conquête de Constantinople par les Ottomans, il existait déjà des juridictions ecclésiastiques dans diverses régions d'Anatolie, dont Ancyre, où un archevêque administrait les diocèses.

On y trouve aussi des Évangiles sur parchemin, dont l'un, rédigé en 1275 à Mamistra, se trouvait à Sivrihisar, et un autre, daté de 1290, à Stanoze. Tous deux remontent à l'époque du royaume arménien de Cilicie et furent probablement apportés par des Arméniens migrants.

—

Der Hovhannès Kizirian (Der Hovhannessian), né en 1863 à Sivrihisar, exerça comme enseignant, prêtre et vicaire diocésain à Ancyre, Sivrihisar, Eskişehir, Konya-Ereğli et Karaman. Il mourut lors de la seconde déportation, en 1921, à Konya-Ereğli.

Sous le règne du sultan Abdul Hamid, des arrestations massives eurent lieu à Constantinople, sous prétexte d'activités politiques. Parmi les détenus figuraient quatorze habitants de Sivrihisar, soumis à des interrogatoires et à des tortures inhumaines. Les prisons étaient remplies de notables arméniens venus de diverses villes. En tant que vicaire diocésain de la ville, il s'engagea activement pour leur libération : il sollicita le patriarche de Constantinople, des avocats et des responsables officiels, prit les mesures nécessaires, rassembla des fonds auprès des fidèles des diocèses et apporta une aide matérielle aux prisonniers.



Der Hovhannès, prêtre Kizirian (Der Hovhannessian).



H. Sarafian, photographié en 1908 à Sivri-Hissar



Kevork Paradian et H. Sarafian, Paris, 1937



H. Sarafian et son ami, Paris



Jeunes filles Stanoziens à Pont-de-Chéruy, en 1926

LES COMPATRIOTES QUI SE DISTINGUENT EN FRANCE PAR LEUR MÉRITE

Pont-de-Chéruy et ses environs

Chimistes

Tatéos Minasian

Kevork Meguerian

Kevork Minasian

Bedros Felekian

Boghos Matéossian

Assistants architectes

Klémès Simonian (spécialiste des calculateurs électroniques)

Hagop Bidjirian

Employés de bureau / secrétaires

Sahag Aharonian

Takouhi Türkménian

Garbis Stépanian

Janette Bidjirian

Maggie Terzian

Noémie Kasparian

Dessinateurs / projeteurs

Vartan Tchidémian

Krikor Kasparian

Essayi Alékian

Minas Minasian

Comptables

Haroutioun Melikian

Marguerite Tchidémian

Rosette Balabanian

Élise Simonian

Institutrices

Alice Matéossian

Annigie Hadji Stépanian

Hripsimé Yeremian

Edna Terzian

Contremaîtres / surveillants

Hovhannès Kassabian

Garabed Tchidémian

Hagop Türkménian



Rosy Armen (Mlle Hovhannessian), célèbre chanteuse issue d'une famille Stanozien, sur la scène de l'« Olympia » à Paris



Mlle Mari G. Der Toumayan, talentueuse interprète de chants sacrés, formée à Paris auprès de la célèbre pédagogue Marguerite Babayan ; issue d'une famille Stanozien



Rosy Armen, fille de Nourani Alozian, d'origine Stanozien par sa mère, chanteuse renommée

Autres personnalités

Docteur Mihran Kirémidjian — Ankara

Docteur Kevork Torossian — Allemagne

Docteur Hagop Karageuzian — Canada

Docteur Garabed Bethlehemian — Buenos Aires

Sculpteur Hagop Yandemian — Buenos Aires

Dentiste Kegham Boyadjian — Paris

Dentiste Roupèn Darakdjian — Paris

Étudiant Patrice Darakdjian — Paris

Étudiant Kevork Darakdjian — Paris

Étudiant Maurice Simonian — Pont-de-Chéruy



Docteur Hagop Karageuzian, originaire de Stanoze, médecin adjoint à l'hôpital L.C.H. de Montréal, Canada.



Mari Sarafian, originaire de Stanoze, à Toronto, Canada

L'INSTRUCTION CHEZ LES HABITANTS DE STANOZE

(renseignements recueillis par Mme Alice Odian Kasparian)

L'amour de l'éducation et de la culture était si profondément enraciné dans le cœur des habitants de Stanoze que, dès l'ouverture des premiers établissements d'enseignement supérieur pour jeunes filles, ils furent parmi les premiers à prendre l'initiative d'y envoyer leurs filles, malgré les dangers, vers des régions éloignées pour y recevoir une instruction.

L'une des plus anciennes élèves du Lycée supérieur des jeunes filles arméniennes d'Adapazarı fut Mlle Mannig Hampartsoumian, originaire de la lointaine Stanoze, qui obtint son diplôme en 1888. La deuxième jeune fille de Stanoze diplômée du même établissement fut Mlle Vartouhi Manissalian en 1894. La troisième diplômée fut Mlle Makrouhi Zobian en 1898, suivie de Mlle Esther Odian en 1899.

Obtiennent également leur diplôme du même établissement Essam (Lucie) Odian et Gadarineé Balabanian en 1914. Alice Odian et Marie Balabanian y étaient encore étudiantes lorsque, en 1915, les Turcs s'emparèrent des bâtiments de l'école.



Statue symbolisant la mère, sculptée par le compatriote Hagop Yandemian, primée à Buenos Aires ; photographiée lors de son installation sur une place publique à l'occasion de la fête des mères

Parmi les premières diplômées du Collège américain de jeunes filles de Talas figuraient Srpouhi H. Odian ainsi que Mariam Odian. Victoria Odian, diplômée de l'école américaine de jeunes filles de Brousse, enseignait à Stanoze.

Les écoles nationales de Stanoze, ainsi que celles de la communauté protestante arménienne, s'efforçaient par tous les moyens de dispenser une éducation de haute qualité à la nouvelle génération.



Mlle Nazénigie Sinabian, originaire de Stanoze (aujourd'hui Mme Adjémian), Buenos Aires, Amérique du Sud.



Diplômées de l'école Aramian de Césarée (1908-1909) ; au centre, le directeur Arsèn Sarafian (originaire de Stanoze), P. Balian (en noir), Mlle Heranouch (enseignante) ; la plupart furent massacrées.



Fils d'Arsèn Sarafian, ancien directeur de cette école : M et Mme
Haroutioun Sarafian, Philadelphie, États-Unis.

NOTES

ÉLÈVES DU COLLÈGE DE MERZIFON (MARZEVAN)

Dikran Armaghanean (diplômé du collège américain d'Izmir)	Hovhannès Balabanian
Roupèn Kahvédjian	Hovhannès Bédéchian
Krikor Gogorian	Arisdagès Der Matéossian
Sahag Haronian	David Odian
Kevork Balabanian	Haroutioun Odian
	Hayrabet Odian

ÉLÈVES DU COLLÈGE DJENANIAN DE KONYA

Hetoum Mesnétian	Hagop Balabanian
Garabet (Krikor) Odian	Klémès Balabanian
Khodé (Oda) Odian	Klémès Sarafian (Bodjo)
Mardiros Odian	Klémès Sarafian
Misak Odian	Kevork Kabzimalian
Hovhannès Odian	Vahram Kabzimalian
David Odian	Karekin Sinabian

JEUNES FILLES DE STANOZE AYANT FRÉQUENTÉ LE COLLÈGE AMÉRICAIN DE TALAS

Srpouhi Odian — diplômée en 1885

Esther Misirlian — diplômée en 1885

Mariam Odian — diplômée en 1900

DIPLÔMÉES DU LYCÉE DES JEUNES FILLES ARMÉNIENNES D'ADAPAZARI

Mannig Hampartsoumian — 1888

Vartouhi Manissalian — 1894

Makrouhi Zobian — 1898

Esther Odian — 1899

Essam (Lucie) Odian — 1914

Gadariné Balabanian — 1914

Victoria Odian — diplômée de l'école américaine de Brousse en 1913

RÉVÉRENDIS AYANT SERVI À STANOZE

(Missionnaires de 1854 à 1862 et après)

Rév. Pechtimaldjian

Rév. H. Odian

Rév. Doniguian

Rév. K. Kirkiacharian

Rév. Vartanian

Rév. H. Odian — martyrisé en 1915

Rév. Filian

PRÊTRES

Der Hagop Paradian

Der Khorèn Daghljan

Der Matéos

Der Abraham Sinabian

PERSONNES AYANT ÉTUDIÉ DANS DES ÉTABLISSEMENTS SUPÉRIEURS

Rév. Hayrabed Odian — Collège de Merzifon et Faculté de théologie d'Édimbourg

Rév. Haroutioun Armaghanian — Séminaire théologique de Merzifon

Kevoork Balabanian — Collège de Merzifon et Université de Glasgow

David H. Odian — Collège de Merzifon

Arisdagès Der Matéossian — Collège de Merzifon

Krikor Krikorian (Gogorents) — Collège de Merzifon

Roupèn Kahvedjian — Collège de Merzifon

Hovhannès Odian — Collège de Merzifon

Hovhannès Matéossian — Collège de Merzifon

Sahag Haronian — Collège de Merzifon

Krikor Bédéchian — Collège de Merzifon

Matéos K. Ferahian — Séminaire de Jérusalem puis université américaine

JEUNES DU COLLÈGE DJENANIAN (DIPLÔMÉS OU NON)

Garabed K. Odian

Kevork M. Paradian

Hetoum Mesnétian

David Kahvédjian

Oda (Khodé) G. Odian

Khorèn Avakian

Mardiros G. Odian

Garabed Avakian

Misak G. Odian

Kevork Avakian

Hagop H. Balabanian

Arsène Daghljan

Klémès G. Balabanian

Hagop Bahadourian

Klémès B. Sarafian

Onnig Sourénian

David K. Odian

Krikor Hadji Tanielian

Garabed Varjabedian

Tatéos Avakian

Hovhannès Sarafian

Roupèn Avakian

Vahram Balabanian

Arsène Adjemian

Klémès Dj. Sarafian

Kaloust Bethlehemian

Kevork Kabzimalian

Klémès Der Toumayan

Guiragos Kabzimalian

Hovhannès Sarafian

Garabed Ghazarosian

Hovhannès Kahvédjian

Garabed Margossian

Krikor Balabanian

Garabed Yeghiayan

Roupèn Kahvédjian

Karekin Sinabian

Hagop Djerekian

Onnig Sinabian

Dikran Armaghanian — diplômé du collège américain d'Izmir

Misak Odian — diplômé en médecine de l'université Harvard

Garabed Odian — a fréquenté l'université de Boston

DÉPORTÉS EN ALLEMAGNE

Hagop Sarafian

Klémès Ohanian

Meguerditch Zariguan

Hovhannès Hadji Hagopian

Nouridjan Megerian

Hagop Bédéchian

Krikor Daghljan

Kevork Sinabian

Matéos Matéossian

Hovhannès Tchakerian

Garabed Donerian

Garabed Kahvédjian

Garabed Simonian

Gabriel Balabanian

Gabriel Paradian

Garabed Terzian

Haroutioun Odian

MORTS AU FRONT

Hovhannès Hadjadian

VICTIMES DES BOMBARDMENTS

Mme Maritza (Kisayan) Tchekméyan

Dikran (Kisayan) Tchekméyan

Mme Nourani (Kisayan) Tchekméyan

Mlle Marie Rose (Kisayan) Tchekméyan

Enfant — Janine (Kisayan) Tchekméyan

Ghevont Varjabedian

Gabriel Balabanian

MORTS PAR ACCIDENT DE TRAVAIL

Nichan Mayassian

Hovhannès Tchakerian

MORTS LORS DE L'EFFONDREMENT DE MAISONS À CLAMART

Hovhannès K. Tchakerian

Mme Hovhannès Tchakerian

DÉCORÉS

Hovhannès Mouradian (invalide) — a sauvé 45 personnes de la mort ; décoré de la Croix militaire, de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur.

Hovhannès Hadjatian (décédé au début de la guerre de 1939) — décoré à titre posthume de la Croix militaire et de la Croix de guerre.

Boghos Haronian — décoré de distinctions de guerre et de la Résistance ; Ancien combattant.

Kaloust Balabanian — décoré par une distinction pour avoir abattu un avion.

Garabed Terzian — ayant participé aux batailles de Dunkerque et de Belgique, décoré des distinctions correspondantes (Ancien combattant).



Hovhannès Mouradian, invalide, décoré des médailles de la guerre de 1939

STANOZIENS VIVANT EN FRANCE AVEC LEURS FAMILLES

(Paris)

Hagop Aleksanian

Krikor Aslanian

Kevork Avakian

Hovhannès Karageuzian

Garabed Karageuzian

David Kassabian

Nazar Kassabian

Meguerditch Zariguian

Garabed Ekizian

Torkom Türkménian

Klémès Toumayan

Kevork Toumayan

Hagop Ichkhanian

Khatchig Khatchadourian

Klémès Guévorian

Garabed Guévorian

Garabed Hadji Haronian

Hovhannès Hadji Haronian

Krikor Hadji Tanielian

Sarkis Hadji Tanielian

Kevork Hadji Tanielian

Garabed Hadji Tanielian

Hovhannès Hadji Tanielian

Klémès Ghazarosian

Garabed Ghazarosian

Hagop Djerekian

Hovhannès Meylemdjian

Hagop Moughalian

Mesrop Momdjian

Kevork Matéossian

Haroutioun Matéossian
 Haroutioun Mouradian
 Klémès Mouradian
 Takouch Moutafian
 Guiragos Moutafian
 Hagop Meylemdjian
 Krikor Baghdadian
 Hovhannès Bédéchian
 Hagop Balabanian
 Guiragos Boyadjian
 Garabed Boyadjian
 Kegham Boyadjian
 Antréas Boyadjian
 Hovhannès Simonian
 Sahag Sahakian
 Stépan Sourénian
 Kevork Sinabian
 Hovhannès Sarafian
 Garabed Sarafian
 Haroutioun Sarafian
 Essam Daghlia

Hovhannès Daghlia
 Klémès Daghlia
 Krikor Daghlia
 Krikor Daghlia
 Hagop Daghlia
 Hovhannès Darakdjian
 Garbis Darakdjian
 Kevork Dadourian
 Klémès Diratsouyan
 Hagop Der Toumayan
 Krikor Der Krikorian
 Misak Paradian
 Gabriel Paradian
 Vahé Paradian
 Hovhannès Paradian
 Krikor Paradian
 G. Misak Paradian
 Garabed Keosséyan
 Haroutioun Keosséyan
 Haroutioun Odian

STANOZIENS RÉSIDANT EN FRANCE MORTS AU CHAMP DE BATAILLE OU AUTREMENT

À Clamart, lors de l'effondrement de maisons — Krikor Tchakerian et son épouse, en 1939.

À Pont-de-Chérut — mort au champ de bataille : Hovhannès Hadjatian, en 1939.

À Valence — victimes du bombardement de 1944 : Tchekméyan Dikran, sa mère, sa sœur, son épouse et leur fillette de deux ans. Ainsi que : Gabriel Balabanian, Ghévont Varjabedian, Nichan Mayassian.

À Pont-de-Chérut

Philor Alozian
 Klémès Aslanian
 Hovhannès Aharonian

Azadouhi Alekian
 Klémès Kasparian
 Hagop Kasparian

Nichan Kessian
Anahid Kassabian
Klémès Kassabian
Garabed Kassabian
Srpouhi Yalnizian
Ardachès Yaghiayan
Boghos Zadourian
Hovhannès Zatdourian
Stépan Türkménian
Nersès Türkménian
Antranig Türkménian
Hagop Türkménian
Kévork Türkménian
Haïgouhi Khatchadourian
Aris Khatchadourian
Vartan Khatchadourian
Mari Haronian
Hripsimé Hadjatian
Hagop Hadji Stépanian
Setrag Hadji Stépanian
Hripsimé Ghazarosian
Anton Ghazarosian
Matéos Matéossian
Hovhannès Matéossian
Yervant Minasian
Gülenia Minasian
Hovhannès Manoukian
Manoug Manoukian

À Lyon

Essayi Alekian
Krikor Aharonian
Krikor Aslanian
Krikor Kassabian

Klémès Manoukian
Abraham Manoukian
Sofi Meguerian
Hagop Meguerian
Philor Meguerian
Sara Momdjian
Melkon Nahabedian
Krikor Nahabedian
Zora Nahabedian
Klémès Nahabedian
Philor Nahabedian
Annigüe Tchobanian
Hagop Tchakerian
Kévork Tchakerian
Roupèn Tchakerian
Hagop Tchidémian
Mari Tchidémian
Garabed Tchidémian
Vartan Tchidémian
Haroutioun Berberian
Haroutioun Sarafian
David Sarafian
Garabed Simonian
Klémès Simonian
Hagop Davoudian
Garabed Ferahian
Garpis Fériadian

Bedros Khatchadourian
Hagop Melikian
Haroutioun Mehlemdjian
Kévork Mehlemdjian

Minas Minasian
Bedros Meguerian
Hagop Nahabedian
Garpis Nahabedian
Hovhannès Sarafian

À Marseille

Krikor Atamian
Sofi Atamian
Melkon Alekian
Gabriel Alekian
Hripsimé Alekian
Kévork Kasparian
Klémès Kasparian
Müchkinée Karaboghossian
Kévork Karaboghossian
Krikor Karaboghossian
Mardiros Kahvédjian
Melinée Kahvédjian
Baghdassar Kahvédjian
Gülenia Kahvédjian
Archalouys Kahvédjian
Isghouhi Kabzimalian
Kévork Khatchadourian
Hripsimé Helvadjian
Takouhi Helvadjian
Hagop Hadji Tanielian

À La Tour-du-Pin – Grenoble

Khorèn Avakian
Aris Avakian
Kaloust Armaghanean
Kévork Armaghanean
Levon Avakian

Yervant Séyissian
Hovhannès Daghlilian
Garabed Paradian
Gabriel Paradian

Kévork Hadji Tanielian
Gabriel Hadji Tanielian
Garabed Mehlemdjian
Haroutioun Mehlemdjian
Mari Mehlemdjian
Bedros Boyadjian
Sara Boyadjian
Mari Baghdassarian
Srpouhi Siyissian
Mari Vahanian
Nourani Vahanian
Takouhi Donbayan
Armaviné Donbayan
Mari Darakdjian
Elisabeth Daghlilian
Anouch Daghlilian
Varvar Daghlilian
Sara Davoudian
Hripsimé Kilimdjian

Garabed Gondjiguan
Garabed Mehlemdjian
Garabed Mikaélian
Krikor Simonian
Stépan Simonian

Khatchadour Simonian
Hagop Paradian

Krikor Paradian
Haroutioun Avakian

À Valence

Krikor Aslanian
Kévork Aharonian
Nouran Alikian
Garabed Kasparian
Bedros Kasparian
Dikran Kermelian
David Kermelian
Garabed Türkménian
Nersès Türkménian
Roupèn Türkménian
Boghos Türkménian
Dikranouhi Tiutiundjian
Bedros Terzian
Hagop Hayrabadian
Boghos Haronian
Nichan Balabanian

Balabanian
Hovhannès Bédéchian
Hagop Bédéchian
Marguerite Ouzounian
Guiragos Boyadjian
Nourani Mayassian
Kévork Sinabian
David Sinabian
Gabriel Sinabian
Torkom Selvéyan
Haroutioun Selvéyan
Varjabedian
Krikor Daghljan
Haroutioun Daghljan
Kévork Darakdjian
Hripsimé Darakdjian

LISTE DE NOS COMPATRIOTES RÉSIDANT EN BULGARIE

(fournie par notre compatriote Kévork Aslanian)

Sofia

Klémès Aslanian
Kévork Aslanian
Haroutioun Aslanian
Armen Aslanian
Kévork Kabzémalian
Onnig Kabzémalian
Nichan Kabzémalian
David Ichkhanian
Hagop Ichkhanian
Krikor Vahanian

Plovdiv

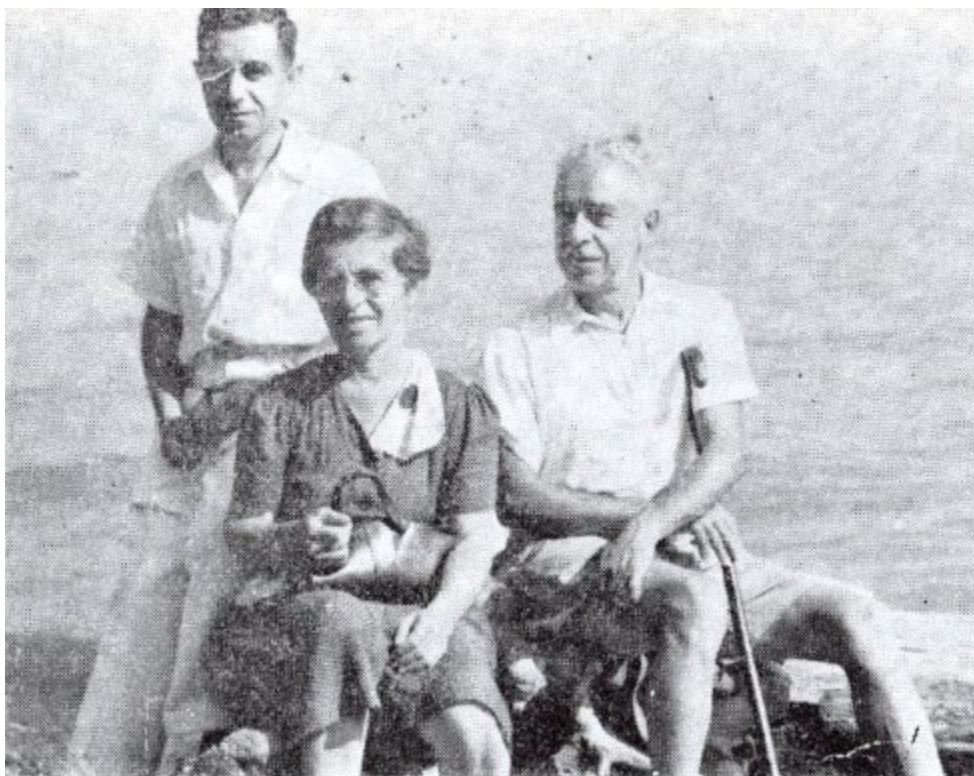
Hagop Papazian
Haroutioun Papazian
Hovhannès Keosséyan
Hagop Mitchoyan
Hapet Séyissian
Haïg Ekmekdjian
Takoch Ekmekdjian
Haïg Badadjian et son beau-frère Krikor
Hovhannès Tchakedjian



Révérend Arménag Misirian (Armis), président d'honneur du comité central de rédaction.



Garbis Haronian (décédé), Mme Hripsimé (Matéossian) Haronian (décédée) ; leurs enfants
vivent en France



Assis, de gauche à droite : Victoria (Odián) Ponabarthian (décédée au Canada),
son oncle Arisdaguès Matéossian (décédé au Canada).

Debout : Armen Matéossian (décédé au Canada).



Vahram Balabanian, étudiant au lycée supérieur de Konya, tombé malade puis décédé à Angora



Photographie de 1927, groupe de jeunes à Pont-de-Chéruy ; au centre, assis : Garabed Terzian



Troupe théâtrale Stanozien organisée en 1928, photographiée après la représentation d'« Antranig ».

Assis, de droite à gauche : Klémès Daghljan, Mlle Nevart (Margossian) Chahinian, Yervant Minassian, Klémès Aslanian, Garabed Tchidémian, Klémès Kassabian, Mardiros Kassabian.

Debout, de droite à gauche : Stépan Turkménian, Nouridjan Meguerian, Sahag Sahagian, Melkon Haronian, Zora Nahabedian, Garabed Karageuzian, Hovh. Hadji Tanielian.

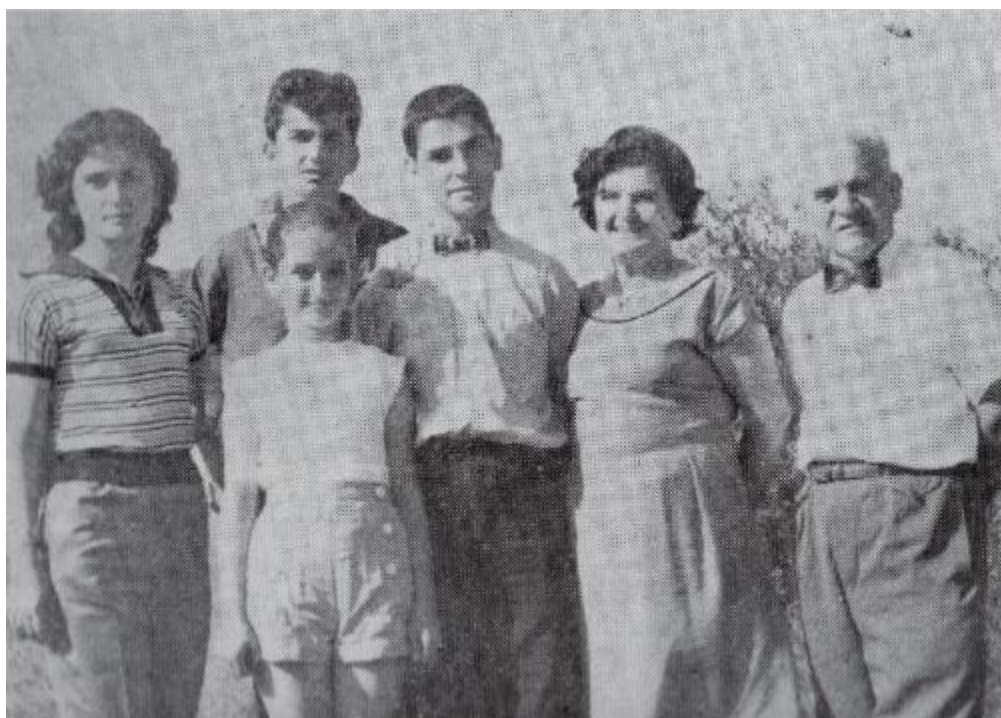
Stépan Turkménian dans le rôle d'«
Antranig », photographié en 1928
lors d'une représentation théâtrale



Boghos Haronian, membre du
comité de rédaction (Valence)



Famille Meguerditchian ; l'épouse est d'origine Stanozien, née Sarafian



M et Mme Guiragos Sarafian avec leurs enfants, Toronto, Canada



Parrantzem Kiremitdjian en costume traditionnel



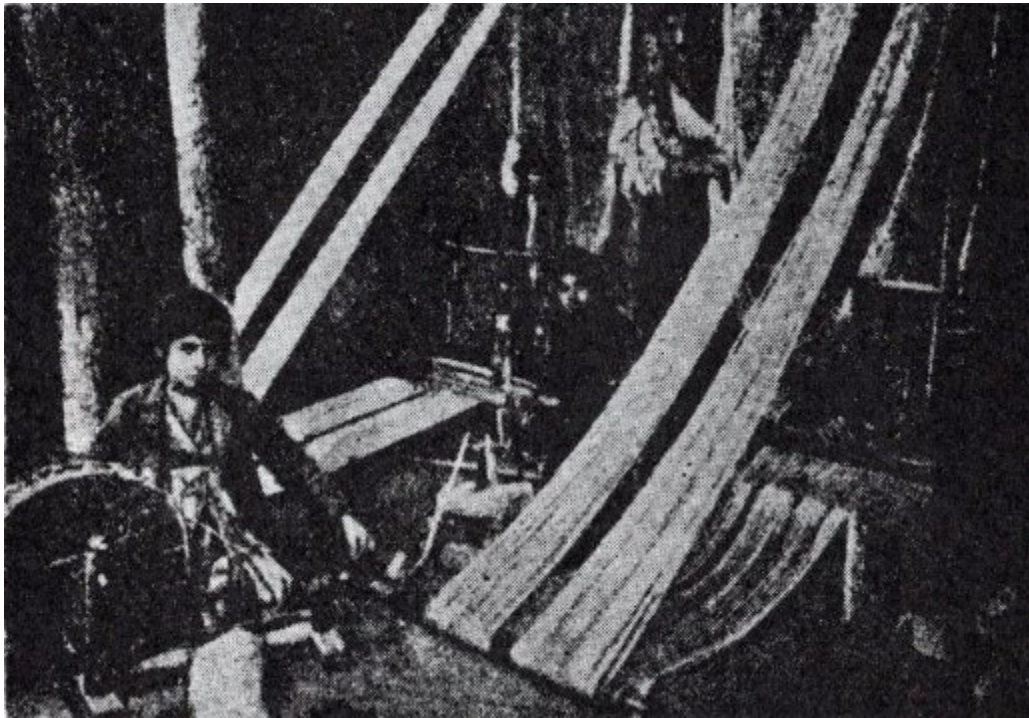
Assis, de gauche à droite : Takouch Moutafian, Mme Sultan Der Atamian, Archag Der Atamian, Annig Tachjian, Mme Philoména avec ses enfants



Mariage du docteur Kégham Boyadjian avec Mlle Adèle Keosséyan, fille de M et Mme Haroutioun Keosséyan (tous deux membres du comité de rédaction)



Mariage de la fille de Mme veuve Takouhi (Moutafian) Tachdjian, Issy-les- Moulineaux, 1945 ; la majorité des participants sont Stanoziens



Métier à tisser du sofe de Stanoze



Échantillon de tissu de sofe



Au pied des rochers de Stanoze ; photographie prise lors de la visite de M et Mme H. Sarafian



Vue de Stanoze — côté du marché



Les rochers de Stanoze — Tchifté Sar



Le Tek Hissar de Stanoze



Fortifications naturelles et grottes de Stanoze



Funérailles de Stépan Siuriunian en 1895



Grottes de Stanoze



De gauche à droite : Mardiros Hayrabedian, Garabed Donbayan et Hayrabed Bezdiguian



Mariage de David, petit-fils de M et Mme Boghos Matéossian ; Pont-de-Chéruy – Isère, 1964



Famille Kevorkian ; Mme Kevorkian est l'ancienne Mlle Nourani Sarafian



Docteur Karakachian, ancien médecin militaire à Erzurum en 1922 ; réside actuellement à Téhéran.



Hovhannès Sarafian, employé des chemins de fer en 1921 à Eskişehir



M et Mme Sarafian lors d'une visite à Constantinople, avec les familles de leurs cousins



Assis, de gauche à droite : Essam Der Atamian, Sara mère Odian (1856-1948), Virdjin Terzian Odian.

Debout : Garabed Odian (1886-1958), David Odian (1890-1910).



Debout, de gauche à droite : Hovh. Sarafian et ses deux fils, Krikor et Garbis. Assis : Mme Sarafian et la belle-fille de M. Sarafian, Élisabéth.



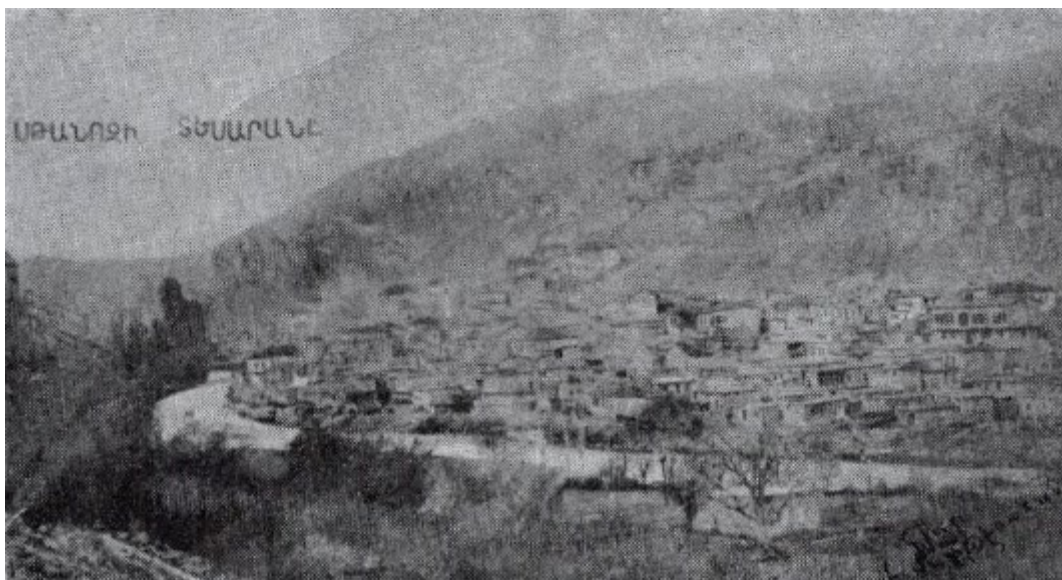
M et Mme Dikran Bédéchian



Hagop Odian, patriarche de la famille dite Hadji Khodéenck, mort à Stanoze à plus de 110 ans ;
photographie des années 1880



M et Mme Hovh. Sarafian et leurs amis visitant le cimetière de
Stanoze, devant une tombe.



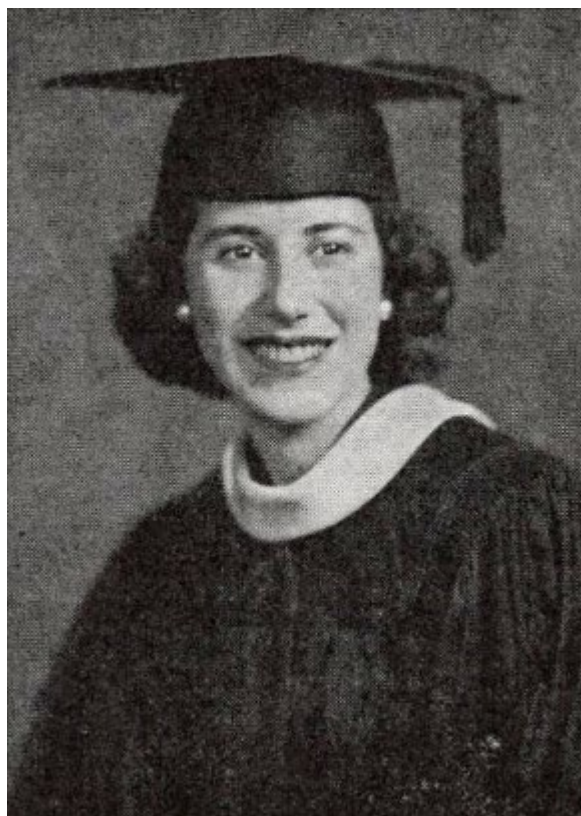
Vue générale de Stanoze



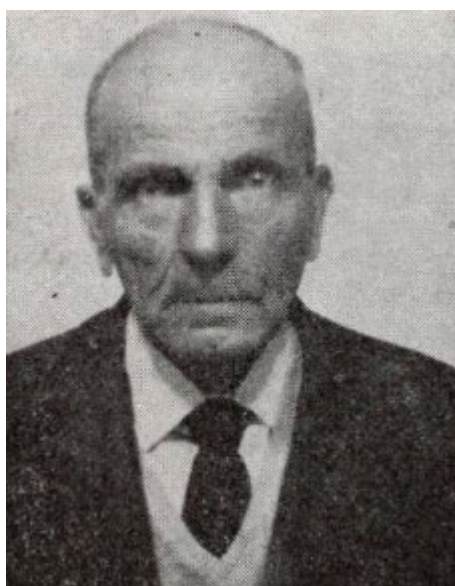
La famille Sarafian visitant les sources thermales de Kızılca



Un patriarche Stanozien



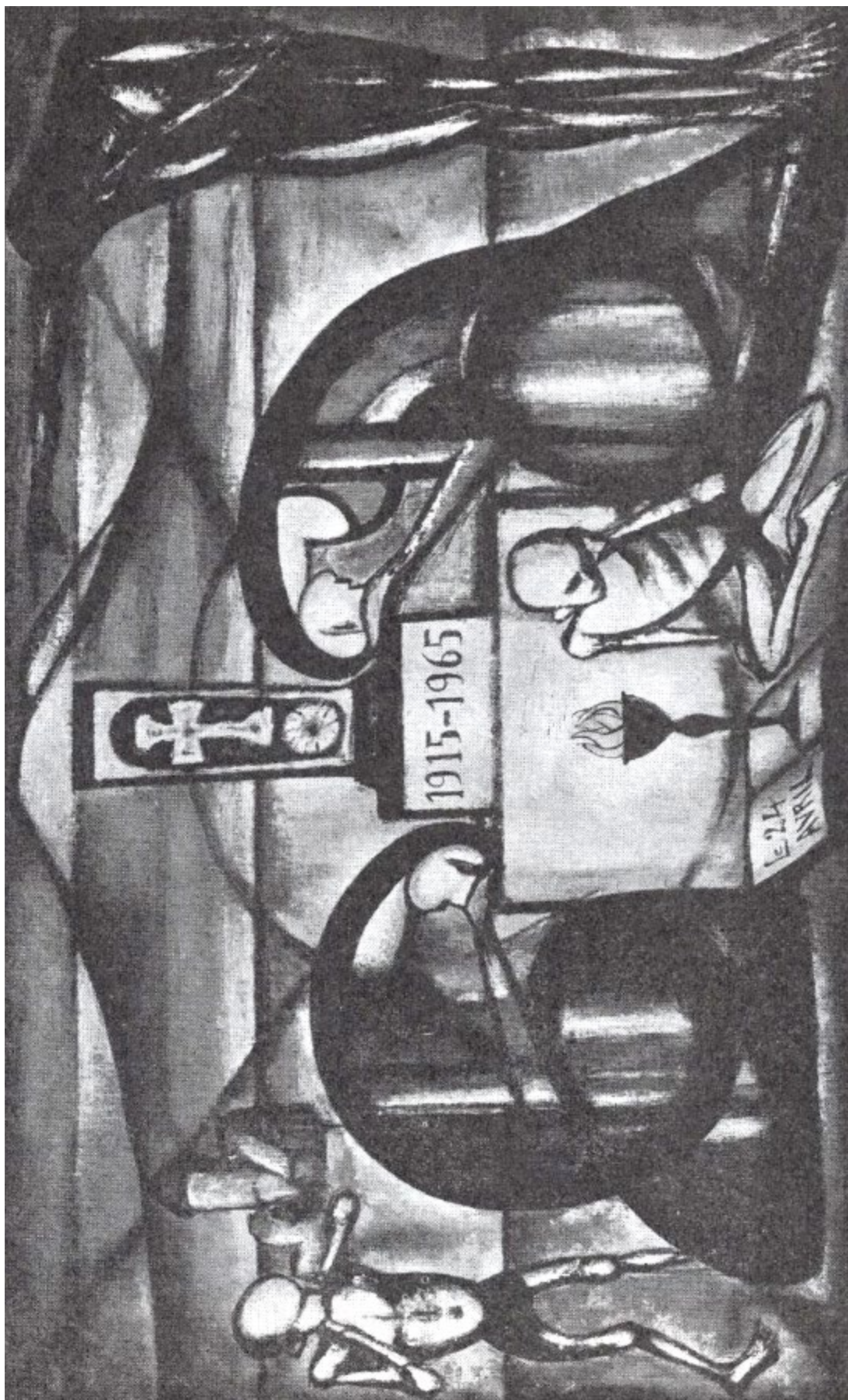
Mlle Balabanian



Krikor Hadji Tanielian, membre
actif du comité, Paris



Mme Doursounian



« Deuil du cinquantenaire du génocide arménien (1915-1965) », œuvre d'Arménag Misirian (révérend Arménag Misirian), Paris



« Deuil du génocide arménien (1915) », œuvre d'Arménag Misirian (révérend Arménag Misirian), Paris

ANNEXES

BAPTÊME

De nombreuses Églises chrétiennes ont, au fil des siècles, adopté certains rites et coutumes, parmi lesquels le sacrement du baptême, pratiqué sous diverses formes. L'Église apostolique, depuis longtemps, a adopté le baptême des enfants.

Pour nos mères, c'était un devoir sacré de conduire le nouveau-né à l'église et de le faire baptiser dans la semaine suivant sa naissance. Ce jour-là, le sacristain préparait l'eau chaude. La famille du nouveau-né, accompagnée du parrain et de la marraine, se rendait à l'église où le prêtre accomplissait la cérémonie du baptême, bénissant l'enfant et ses parents.

Le baptême avait généralement lieu avant midi, et le même jour à midi, une réception était offerte aux proches et aux familles du parrain. Dans les jours qui suivaient, parents et amis venaient féliciter la famille ; à cette occasion, on offrait une collation, et les visiteurs formulaient des vœux tels que : « qu'il vive au nom qu'il porte », « qu'il grandisse avec son père et sa mère ».

Les évangéliques célébraient le baptême dans la salle de culte, en versant de l'eau sur la tête de l'enfant, et non par immersion dans une cuve comme chez les apostoliques. Il arrivait aussi qu'un enfant ne soit baptisé que plusieurs années après sa naissance, selon les circonstances.

MORT

Il convient d'évoquer la mort et les funérailles avant d'achever cet ouvrage.

Lorsqu'un malade à l'agonie se trouvait dans une maison, les enfants étaient éloignés, et voisins et parents veillaient en silence auprès de lui.

Sachant que les heures du malade étaient comptées, le pasteur de l'église venait lui rendre visite et lui administrait la Sainte Communion.

Lorsque le malade mourait, les personnes présentes éclataient en lamentations. Il y avait aussi des pleureuses qui, tout en pleurant, faisaient l'éloge du défunt, augmentant l'émotion et les larmes de l'assistance.

Avant les années 1900, il existait l'usage de laver les morts, mais celui-ci avait disparu. L'usage du cercueil n'existait pas non plus : le corps était simplement enveloppé d'un linceul blanc. Ensuite, le prêtre, informé du décès, venait bénir le défunt par ses prières ; on déposait alors le corps sur une civière funéraire (brancard de bois) et on le recouvrait d'un voile noir. Quatre hommes le portaient ensuite sur leurs épaules jusqu'à l'église, accompagnés des proches du défunt, du prêtre et des clercs vêtus de tuniques blanches, qui chantaient des hymnes religieux en chemin.

Après l'office funèbre célébré à l'église, le corps était transporté au cimetière et placé d'abord sur une grande pierre située à l'entrée (que nous appelions « pierre des âmes »). Après une bénédiction, le corps était descendu et déposé dans la tombe ; le prêtre récitait une prière de protection, puis les présents, suivant son exemple, jetaient chacun une poignée de terre dans la fosse avant de se retirer.

Les évangéliques procédaient aux funérailles presque de la même manière. Après un office à l'église, le cortège se dirigeait vers le cimetière, où, après une brève cérémonie, le corps du défunt était confié à la terre. Ensuite, le pasteur rendait visite à la famille endeuillée pour la consoler, puis prenait congé.

À LA MÉMOIRE DU RÉVÉREND HAYRABED ODIAN

Le courageux pasteur de notre Stanoze, le Révérend Odian, était appelé par les Turcs « le vaillant pasteur », en raison de son caractère audacieux ; il arrivait même que de hauts fonctionnaires turcs viennent écouter ses sermons, car dans notre région, tant le culte que la prédication se faisaient en langue turque.

Le Révérend Odian naquit à Stanoze en 1845, dans une famille pieuse. À l'âge de quinze ans, il servait déjà comme diacre dans l'église. Lorsque, en 1865, le protestantisme fit son entrée à Stanoze, ses parents s'y rallièrent. Les missionnaires, appréciant ses capacités et sa voix mélodieuse, lui enseignèrent rapidement l'anglais, puis l'envoyèrent étudier à l'Université théologique d'Écosse. Après plusieurs années d'études, il revint à Stanoze et fut ordonné Révérend.

Pendant un temps, les offices se tenaient dans l'école, et peu à peu, il augmenta le nombre des fidèles ralliés au protestantisme. Le bâtiment scolaire devenant insuffisant, notre courageux pasteur chercha une solution. Il partit pour la France et l'Angleterre, où, par ses prédications, il organisa des collectes. Son entreprise fut couronnée de succès, et il revint avec une somme considérable. Faisant venir des maîtres tailleurs de pierre de la région de Césarée (Kayseri), il fit construire une salle de culte et une école dont on trouverait difficilement l'équivalent même en Europe.

Vers 1905, à la suite d'un différend, il partit pour Ankara. Il servit ensuite dans les églises de la région de Cilicie. En 1911, il fut invité à revenir à Stanoze ; animé d'un esprit de pardon, il accepta l'invitation, revint et reprit la tête de son troupeau. Il s'employa d'abord à apaiser les difficultés internes de la communauté, puis, avec le prêtre Der Khorèn, œuvra à une coopération harmonieuse entre les deux confessions. Les relations, affaiblies depuis plusieurs décennies, furent rétablies ; les liens familiaux et sociaux se renouèrent, et la population en fut grandement satisfaite. Mais, comme souvent dans la vie arménienne, cette période favorable ne dura pas longtemps.

En 1915 éclata la Catastrophe arménienne. Bien que les protestants aient, pendant un temps, partiellement échappé aux massacres, mais, sous la pression des exigences politiques, la proposition de conversion religieuse leur fut finalement imposée à eux aussi. Mais notre pasteur patriote refusa et préféra la mort. Il tomba courageusement en martyr avec son troupeau, non loin de Stanoze, près du village de Saray, dans l'une des gorges appelées Séïridjé.

Que tes os reposent en paix, vaillant pasteur.

SOUVENIRS DE NOTRE COMPATRIOTE KHORÈN AVAKIAN

Khorèn Avakian est né en 1886 à Stanoze. Il vit actuellement à Grenoble, en France. Nous donnons ci-dessous ses souvenirs.

G. T.



Quelle grande joie pour nous d'apprendre que des compatriotes, pleinement conscients de leur devoir national et humain, ont conçu le noble projet d'entreprendre et de préparer un livre de mémoire consacré à notre lieu de naissance, afin que les générations qui nous suivront puissent toujours se souvenir de Stanoze, édifiée par nos ancêtres au prix de sacrifices inestimables et de difficultés inimaginables, cette ville entourée de montagnes nues et rocheuses, séparées les unes des autres par la gorge du ruisseau qui la traverse.

Dans ces temps barbares, nos ancêtres considéraient la nécessité de se défendre contre les incursions terrorisantes comme aussi vitale que celle d'assurer leur subsistance ; et lorsqu'ils connaissaient de brèves périodes de paix, ils parvenaient à se ravitailler suffisamment. Malgré des conditions sociales et naturelles défavorables, ils réussirent à faire prospérer Stanoze, suscitant l'envie de tous les villages turcs environnants, qui ne disposaient ni des outils nécessaires à l'agriculture, source de leur subsistance, ni des artisans capables de les réparer.

Nos ancêtres entreprirent sans hésitation ni découragement de transformer en vignobles les 4 à 5 kilomètres de terrains rocheux, ainsi que les hauteurs arides et pierreuses situées derrière la montagne. De même, ils utilisèrent une étendue de 4 à 5 kilomètres sur la rive gauche de la gorge comme pâturage pour les bœufs.

Si seulement nous avions entrepris, dès 1924–1925, la préparation de ce livre, lorsque j'avais posé les bases de l'association des compatriotes de Stanoze avec la participation de nos compatriotes de Fumel ! Dans cette perspective, il aurait été possible de réaliser ce livre de mémoire tant souhaité de manière plus aboutie, car, d'une part, les souvenirs étaient alors plus frais, et d'autre part, nous aurions pu bénéficier de la collaboration des Stanoziens diplômés des collèges de Marzevan et de Konya, afin d'offrir une œuvre plus riche et de réaliser le rêve de tous.

Bien que né à Stanoze et y ayant reçu mon instruction primaire, j'ai quitté la patrie à l'âge de 14 ans pour étudier au monastère Saint-Garabed de Césarée. Après avoir terminé mes études, j'ai intégré en 1906 la compagnie des chemins de fer. J'ai ensuite quitté définitivement mon lieu de naissance et occupé des fonctions dans plusieurs gares, telles que Haydar Pacha, Konya, Ankara, etc. En 1912, je

me suis installé à Sincan Köy, où j'ai exercé la fonction de chef de station jusqu'en 1915, année du Grand Cataclysme. Pour ces raisons, il m'est difficile de relater certains faits et événements avec toute la précision souhaitable.

Mon père, Ohannès Avakian, fut le seul médecin d'État de Stanoze et des localités environnantes ; toujours disponible et d'une conscience professionnelle exemplaire, il était prêt, de jour comme de nuit, à offrir avec dévouement ses services utiles à tous, sans distinction. C'est ainsi qu'il devint une figure populaire et reçut le surnom d'« Avak Dédé ».

Homme progressiste, il fut le premier à envoyer ses enfants dans des établissements éloignés afin de leur assurer une éducation supérieure.

Son fils aîné, Artin Effendi, fut envoyé à Constantinople et, quatre ans plus tard, revint à Stanoze, où il occupa deux importantes fonctions administratives qu'il exerça jusqu'en 1909.

Artin Effendi, digne fils d'Avak Dédé, suivit l'exemple de son père : à son tour, il envoya Thadéos Effendi à l'université de médecine de Haydar Pacha, où celui-ci acheva avec succès des études de pharmacie et devint le premier pharmacien diplômé de Stanoze.

Khorèn Avakian, son frère Garabed et son neveu Kevork suivirent également cet exemple et partirent à Césarée pour poursuivre leurs études. Khorèn et Kevork devinrent employés des chemins de fer, tandis que Garabed entreprit des études de médecine à l'université de Haydar Pacha. Mais un an avant l'achèvement de ses études, l'établissement ferma en raison de la guerre ; il retourna alors à Ankara et, n'étant pas au service des hôpitaux d'État, fut déporté.

SOUVENIRS DE NOTRE COMPATRIOTE RAFAËL KASSABIAN

Mon père, Kevork Kassabian, originaire de Stanoze, était appelé par les Arméniens comme par les Turcs « Nazmi Effendi, l'avocat ». Il était réputé dans les tribunaux de Stanoze et surtout d'Ankara, et jouissait ainsi d'un grand respect de la part de tous.

Hélas, la nation arménienne fut massacrée sans considération de loi ni de religion ; en ces jours-là, mon père Nazmi Effendi, ainsi que plusieurs autres avocats, furent enchaînés, déportés et martyrisés. Avec lui périrent également Dikran et mes autres oncles.

Mon oncle Hagop fut assassiné à Alep, poignardé par derrière par des Turcs. Un autre de mes oncles, Krikor, eut le courage de se rendre à Deir ez-Zor pour libérer son épouse, capturée par des Arabes ; mais le cheikh local le fit tuer d'une balle dans le dos. Mon oncle Diran, épuisé par les souffrances, mourut en 1927 à Constantinople. Quant à mon oncle Hovhannès Kassabian, dévoué directeur d'une œuvre arménienne de bienfaisance, il mourut à Bucarest.

Finalement, ma mère Elbise, mes sœurs Aroussiag et Chaké, et moi-même, réussîmes, en passant par Malatya et Constantinople, à trouver refuge en France. Voilà, en quelques lignes simples, l'histoire de la dispersion et du martyre de la famille Kassabian de Stanoze.

SOUVENIRS DE NOTRE COMPATRIOTE MADAME LOUSVARTE DARAKDJIAN

La soussignée est née à Stanoze en 1920, après l'armistice. Mon père, Kevork Keosséyan, partit en 1914 pour accomplir son service militaire dans l'armée ottomane. Homme pieux et attaché à l'Église, il construisit, même durant son service, une petite cabane dans un coin isolé du camp, où il organisait chaque soir des réunions de prière avec des fidèles arméniens. Le commandant de l'armée, en ayant eu connaissance, le fit comparaître pour interrogation. Après un long interrogatoire, il comprit que mon père, Kevork Agha, ne poursuivait pas un but révolutionnaire, mais priait pour l'État et pour l'humanité tout entière. Dès lors, le commandant turc autorisa officiellement ces réunions de prière et le surnomma « Papaz²⁴ Kevork », à la suite de quoi nos compatriotes le désignèrent sous le nom de « Révérend Keosséyan ».

En 1915, durant les jours de la déportation, les Arméniens de Stanoze subirent de terribles souffrances. Seules des femmes et des enfants étaient restés sur place. Sur les 300 hommes dirigés vers Ankara, 35 furent renvoyés à Stanoze sous l'appellation d'évangéliques ; parmi eux se trouvait le pasteur de Stanoze, le Révérend Odian. Un dimanche matin, au cours d'un office, il fut arrêté avec 30 autres hommes, puis conduits ensemble au poste de police, où le Révérend Odian refusa catégoriquement d'accepter l'islam, affirmant sa fidélité au Christ.

On proposa ensuite la conversion à l'islam, accompagnée de promesses séduisantes, aux 30 évangéliques arrêtés. Parmi eux, mon oncle Hovhannès Keosséyan, parlant au nom de tous, répondit avec courage : « Nous ne pouvons pas devenir musulmans ; pour nous, il y a la mort, mais pas de reniement de notre foi en Christ. »

Alors, les gendarmes turcs enchaînèrent le Révérend Odian et les 30 hommes, et les conduisirent dans la gorge de Séiridjé, à une heure de Stanoze. Après un sermon bouleversant du Révérend Odian, les 30 hommes furent martyrisés — torturés puis fusillés — pour leur foi chrétienne.

Entre 1920 et 1922, sous le régime des kémalistes, nous vécûmes des jours angoissants : mon père, le Révérend Kevork, ma mère Mariam et mes deux frères Garabed et Haroutioun. Finalement, en 1924, nous réussîmes tous à nous installer à Marseille, en passant par Constantinople.

En France, mon père poursuivit son service ecclésiastique tout en exerçant son activité quotidienne. Il fut le fondateur des Églises évangéliques arméniennes de Pont-de-Chéruy et de Valence. Il compta également parmi les fondateurs des Églises évangéliques arméniennes de Paris et d'Issy-les-Moulineaux, où il exerça ses fonctions de membre du conseil paroissial jusqu'à sa mort, en 1952.

²⁴ *Papaz* : mot turc signifiant « prêtre », utilisé dans l'Empire ottoman pour désigner les ecclésiastiques chrétiens.



Famille Darakdjian.

Assis, de gauche à droite : Krikor Agha Darakdjian (décédé), son petit-fils Roupèn, Mme Téfer (son épouse).

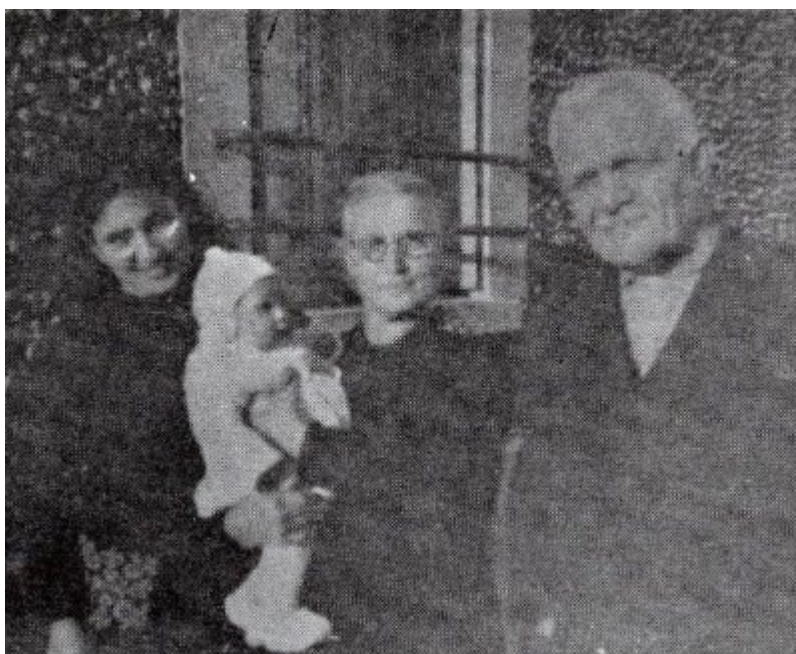
Debout, de gauche à droite : Garbis (le plus jeune fils), Mme Loussvarte et Hovhannès (le fils aîné).



Hovhannès Darakdjian en uniforme de l'armée française



Fils du révérend Kevork Keosséyan dans leur jeunesse : Haroutioun, Loussvarte, Garabed



De droite à gauche : le révérend Keosséyan, son épouse Mariam, leur fille Loussvarte et leur petit-fils Patrice

Ma mère, Mariam, née Doursounian, était née en 1878 à Stanoze. Au sein de la famille Keosséyan, elle fut une mère arménienne exemplaire, discrète, patiente et active. Durant les années d'exil, de massacres et de déplacements, elle fut une femme et une mère dévouée pour mon père Kevork et pour nous, ses enfants.

Lorsque nous nous installâmes à Issy-les-Moulineaux, moi-même, encore petite fille, je fréquentai l'école française, ainsi que des cours d'arménien et de piano, ce qui me permit plus tard de servir mes compatriotes, ma nation et l'Église de Dieu.

Parmi les familles honorables de Stanoze figurait celle de Krikor Darakdjian et de son épouse Madame Téfér, dont les fils étaient Hovhannès et Garbis. Installés à Paris puis à Issy-les-Moulineaux, ils gagnèrent l'estime de leurs compatriotes et d'autrui par leur vie honnête, pieuse et leur travail assidu.

Suivant les conseils de mes parents, je fondai une famille avec Hovhannès Darakdjian. Ce tournant de ma vie fut pour moi une grande joie et un bonheur, partageant la vie de mon époux ainsi que celle de mon honorable beau-père Krikor, qui supporta avec foi et grande patience de longues années de maladie jusqu'à sa mort. De même, l'aide et la présence de ma belle-mère Téfér furent précieuses durant mes premières années d'inexpérience.

Avec mon époux Hovhannès Darakdjian, nous avons développé ensemble une activité commerciale qui prospéra progressivement, avec l'aide de Dieu. Dieu nous a donné quatre enfants : Roupèn, qui est sur le point d'obtenir son diplôme de la faculté de chirurgie dentaire ; Ani, qui a étudié dans une école de commerce ; et les plus jeunes, Patrice et Kevork, qui poursuivent leurs études à Paris (voir photographies p. 128 du présent volume).

Mon plus grand effort a été de servir mon Église et ma nation. À ce titre, j'ai exercé pendant de longues années la fonction d'organiste dans les Églises évangéliques de Paris et d'Issy-les-Moulineaux. Mon époux Hovhannès, quant à lui, a poursuivi jusqu'à aujourd'hui son service désintéressé en tant que membre du conseil paroissial de l'Église évangélique arménienne d'Issy-les-Moulineaux.

Il fut également désigné responsable et trésorier du comité chargé de la rédaction de l'histoire des Arméniens de Stanoze, et n'épargna ni ses efforts matériels ni moraux pour assurer la réussite complète de cette œuvre.

Par ailleurs, la famille de mon beau-frère Garbis Darakdjian — avec son épouse Élise et leurs charmants enfants — compte également parmi les familles honorables des Stanoziens.

Je n'oublierai jamais les services infatigables de mon père, le Révérend Keosséyan, à Stanoze, en particulier durant la période kémaliste, où il lui arriva de célébrer jusqu'à vingt-trois mariages en une seule journée. Il accomplissait son ministère avec zèle, énergie et amour pour ses compatriotes.

SOUVENIRS DU COMPATRIOTE HOVHANNÈS KIREMITDJIAN



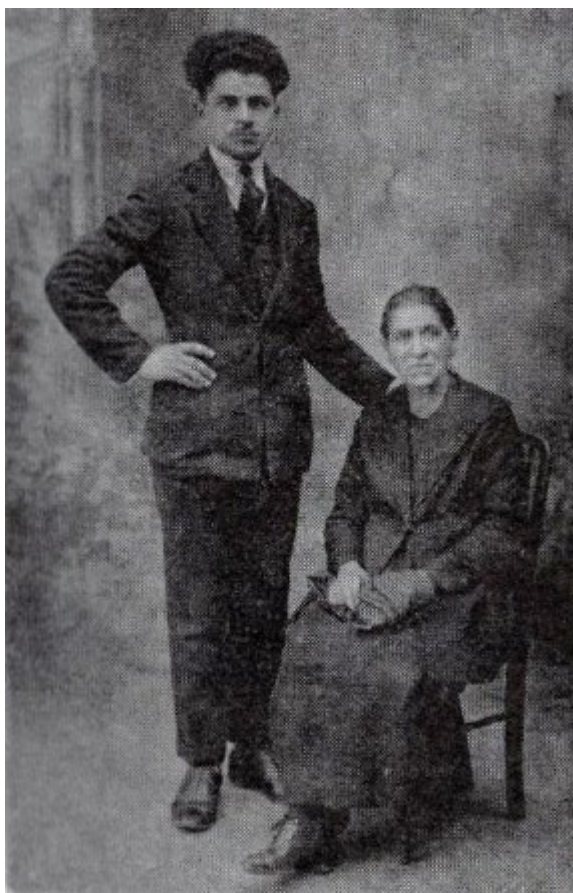
David Kiremitdjian, sonneur de cloches et *mukhtar* (préposé de quartier) de Stanoze.

Mon père, David Kiremitdjian, fut pendant de longues années le *mukhtar*²⁵ de Stanoze. Parallèlement, il exerça la fonction de sonneur de l'Église évangélique arménienne de 1900 jusqu'en juin 1915. À cette date, il fut déporté avec 350 Stanoziens vers la région d'Ankara, au pied des montagnes enneigées appelées Elma-Dagh. Par la suite, conduit avec le groupe du Révérend Odian dans le ravin nommé Séïridjé, il fut martyrisé avec 35 autres personnes, après d'atroces souffrances. Ainsi s'acheva la vie de mon regretté père David, fidèle serviteur de la religion et de la nation.

Devenue veuve, ma mère, Élisabeth Kiremitdjian, poursuivit courageusement la fonction de sonneur, reprenant le rôle de mon père. Durant les ministères pastoraux du Révérend Kirkiacharian

²⁵ *Mukhtar* : ici au sens de préposé de quartier, fonction locale de représentation et de service au sein de la communauté, distincte du *muhtar* administratif officiel de l'Empire ottoman.

et du Révérend Odian à Stanoze, ma mère Élisabeth servit comme une évangéliste exemplaire, menant une vie chrétienne digne de modèle.



Debout : Hovhannès Kiremitdjian, fils de David, actuellement à Paris.

Assise : sa mère Élisabéth Kiremitdjian, décédée à Paris le 8 juin 1950

Dans l'artisanat textile propre à Stanoze, appelé *sof*, le travail du rouet et du fuseau était indispensable. Ma mère Élisabeth y était une maîtresse reconnue. Elle savait préparer avec un soin extrême des fils fins et délicats destinés au tissage. Grâce au travail persévérant de ses doigts habiles, elle produisait des fils doubles, triples et quadruples, solides et bien torsadés.

Mon frère Hagop Kiremitdjian reprit lui aussi la fonction de sonneur de l'Église évangélique, et continua également la fonction de *mukhtar* exercée par mon père jusqu'au 6 février 1921, lorsque la ville fut encerclée en pleine nuit par des gendarmes turcs, qui arrêterent mon frère Hagop avec 35 autres personnes et les emmenèrent enchaînés hors de Stanoze. Certains, absents de la liste, réussirent à échapper à ce désastre ; mais le groupe de 35, dont mon frère, fut soumis à des tortures avant d'être martyrisé.

Pour ma part, dès l'âge de dix ans, je fus contraint de servir comme sonneur, comme barbier et comme *mukhtar*, héritant ainsi du métier et de l'activité familiale.

Enfin, sous le régime kémaliste, à la fin de mon service militaire, je quittai avec ma mère Élisabeth et ma belle-sœur Srpouhi notre vie de souffrances, et nous trouvâmes refuge en France, à Paris, en passant par Constantinople. C'est là que, le 8 juin 1950, j'eus la douleur d'assister aux funérailles de ma mère, âgée de 83 ans.



De gauche à droite : Hovhannès Kiremitdjian, aujourd'hui gardien agricole sur les terres de Stanoze ; Mihran Kiremitdjian, martyrisé en 1921 ; Hrant Kiremitdjian, mukhtar depuis 1923, aujourd'hui à Yenikent (anciennement Stanoze)

Parmi les familles connues de Stanoze, mon oncle paternel Roupèn Kiremitdjian était un important marchand de marchandises diverses. Il parcourait lui-même, avec sa charrette, la route commerciale allant de Stanoze jusqu'à Ankara. Il avait également établi de bonnes relations commerciales avec une maison de commerce juive.

Roupèn Kiremitdjian était en outre un homme vigilant et avisé, qui s'efforçait en secret d'organiser des moyens d'autodéfense, surtout durant ces jours sombres et menaçants. Hélas, tous les Arméniens ne surent pas suivre cet exemple vital d'autodéfense, et la Catastrophe en devint d'autant plus terrible et destructeur.

Peu de temps après, Roupèn Kiremitdjian fut arrêté par les autorités turques : des commerçants juifs, informés de ses activités secrètes, l'avaient dénoncé. Sous le prétexte d'activités révolutionnaires, les Turcs l'arrêtèrent le 13 mai 1915 avec 18 autres Stanoziens et le soumirent à de cruels sévices.

Le beau-frère de Roupèn Kiremitdjian, Stépan Effendi, fut déporté le 24 avril 1915 dans la petite ville turque d'Ayaş. Cependant, grâce à ses capacités intellectuelles, il réussit à y obtenir la direction du service télégraphique.

À la même période, les intellectuels arméniens de Constantinople, eux aussi déportés le 24 avril 1915, furent envoyés vers Ayaş, où ils arrivèrent en pleine nuit, nus et dans un état misérable. Informé de leur arrivée, Stépan Effendi se hâta de leur porter secours et transmit par télégraphe leur situation déplorable aux notables stanoziens, qui envoyèrent aussitôt vivres, vêtements et argent, par l'intermédiaire de Roupèn Kiremitdjian.

Après que de telles aides eurent été renouvelées à plusieurs reprises, les intellectuels arméniens de Constantinople furent finalement massacrés.

Roupèn Kiremitdjian retourna à Stanoze accablé d'une profonde douleur et annonça aux notables arméniens le massacre des intellectuels de Constantinople. La population arménienne de Stanoze pleura profondément cet événement tragique.

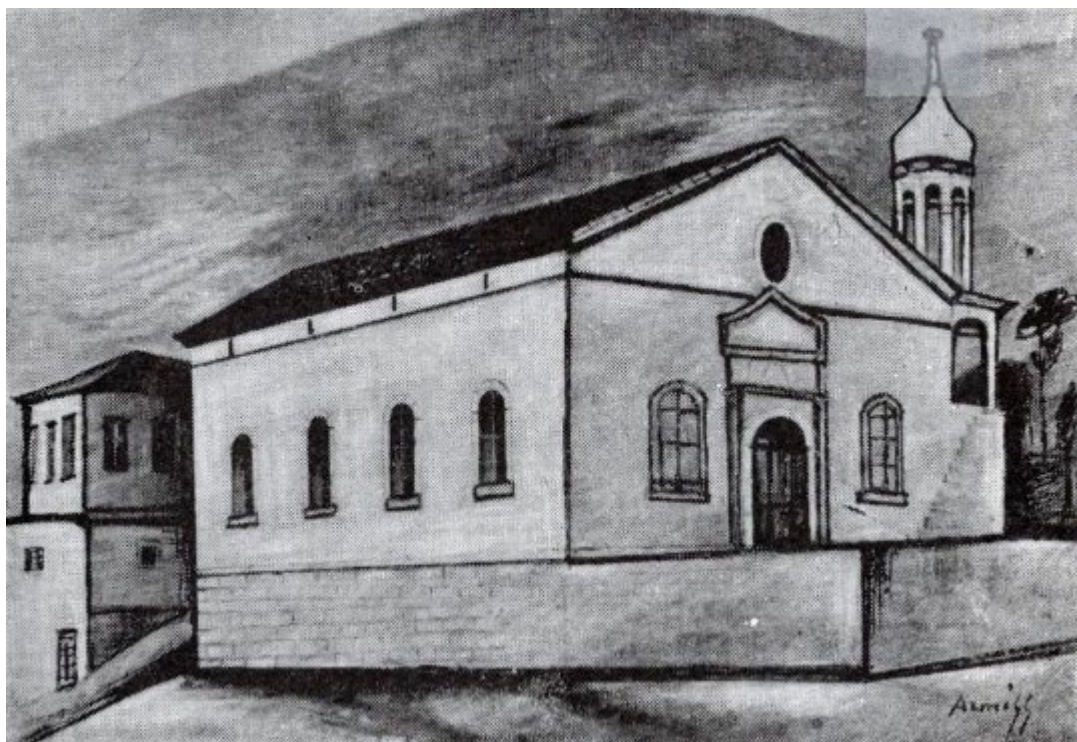
Mais peu de temps après, Roupèn Kiremitdjian fut de nouveau arrêté, ainsi que douze Stanoziens, sous prétexte d'activités révolutionnaires, et, après d'indicibles tortures, ils furent martyrisés avec leur groupe près d'Ankara, par des bandes turques.

Liste des martyrs

Khodé Effendi	Haroutioun Avakian
Klémès Balabanian	Tatéos Avakian
Arisdaguès Margossian	Calouste Daglian
Kevork Gondjiguan	Haroutioun Pélfanian
Arsèn Adjamian	Haroutioun Paradian
Roupèn Kiremitdjian	Garabed Balabanian

Le 24 avril 1915, le prêtre de Stanoze, Der Khorèn, fut déporté avec les Arméniens. En chemin, il rencontra des groupes de soldats arméniens engagés dans l'armée ottomane et leur fit part des événements survenus à Stanoze. Déjà accablés, ces soldats furent profondément bouleversés en apprenant la nouvelle. Il rencontra également d'autres groupes de soldats arméniens, puis arriva finalement dans un village des Kızılbaş.

Le chef des Kızılbaş, informé de sa situation, s'adressa au prêtre déporté Der Khorèn et lui proposa de poursuivre son ministère religieux parmi eux, en se convertissant à l'islam et en devenant *hodja*. Le chef insista avec des paroles persuasives :



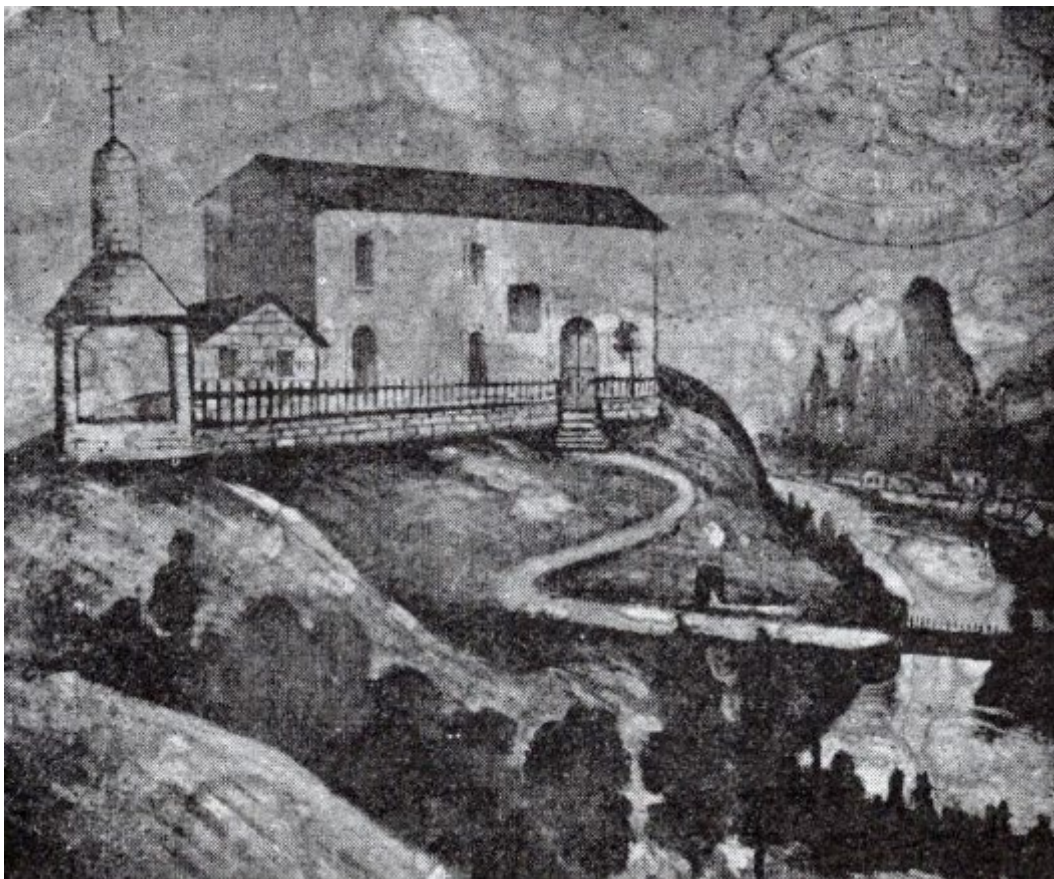
Temple évangélique arménien de Stanoze, construit grâce à la collecte et aux efforts infatigables du révérend Odian. Après avoir servi pendant de longues années, après le génocide, de dépôt de foin pour l'État turc, il fut entièrement démoli afin d'en réutiliser les énormes blocs de marbre. Aujourd'hui, il n'est même plus possible d'en retrouver la trace. C'est dans ce temple qu'eut lieu, sous la conduite du révérend Odian, le dernier office bouleversant, avant son martyre et celui de ses compagnons à Séïirdjé

« Nous aussi, nous appartenons aux ancêtres arméniens, et en des temps de souffrance il faut savoir être prudent. Lorsque ces jours seront passés, tu pourras de nouveau pratiquer ta foi chrétienne. On ne t'emmènera pas loin : on te tuera ici, dans les environs. Accepte notre demande, ne refuse pas, ne t'obstine pas ; nous avons les moyens de te sauver. »

Mais Der Khorèn refusa courageusement ces offres de salut et répondit :

« Je ne renierai pas mon Seigneur ; je sacrifierai ma vie, mais je ne peux me convertir. »

Et finalement, séparé du groupe de déportés pour être sauvé, Der Khorèn fut lui aussi cruellement martyrisé à l'aube, dans le ravin de la localité. Ainsi, il rejoignit la longue procession des martyrs arméniens.



Église Saint-Sauveur de Stanoze

SOUVENIRS DU DR KÉGHAM BOYADJIAN

Mon père, Sahag agha Boyadjian, est né à Stanoze en 1881. Il connaissait parfaitement les coutumes, les traditions et le mode de vie de Stanoze, et possédait une connaissance détaillée de son histoire.

C'était une famille nombreuse composée de quatre frères : Garabed, Hagop, Nichan et Sahag Boyadjian.

Mon grand-père, Guiragos *Babigue*²⁶, fut l'un des premiers artisans à développer l'art de la teinture à Stanoze, notamment dans le domaine du textile appelé *sof*, dont il perfectionna la technique. Cet artisanat s'était transmis de génération en génération ; ainsi, notre lignée étant connue pour la teinture, le nom de famille Boyadjian²⁷ s'est imposé.

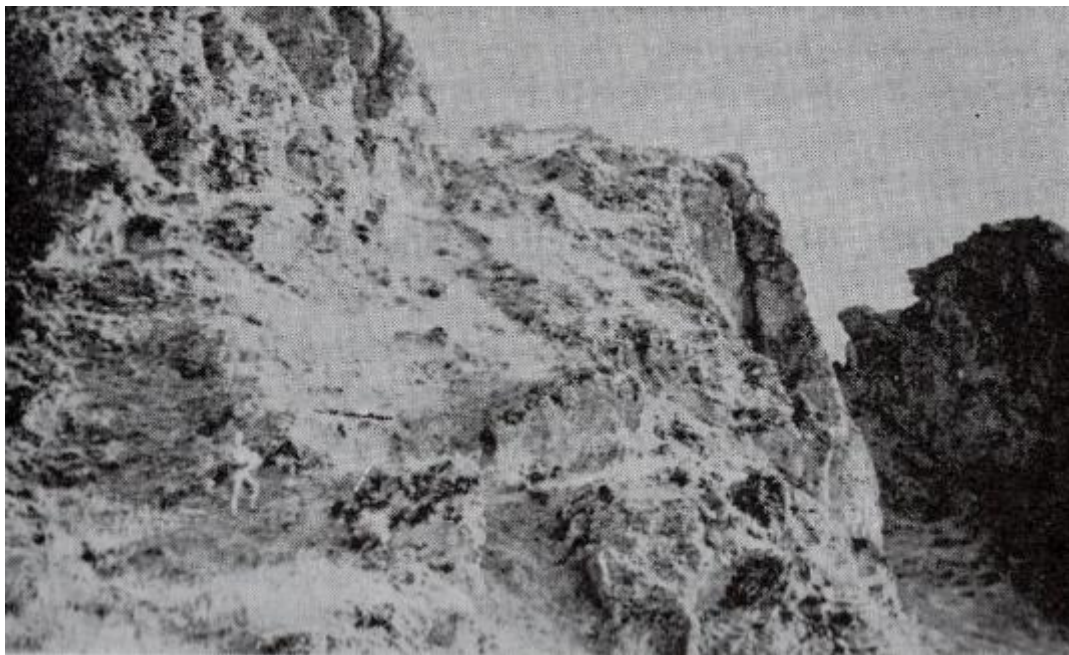
Plus particulièrement, Guiragos *Babigue*, mon oncle Garabed et mon père Sahag étaient réputés comme maîtres expérimentés dans la teinture des étoffes et de la laine.

²⁶ *Babigue* (Arm : Կապիկ) - grand-père.

²⁷ *Boyadi* — « teinturier » en turc.



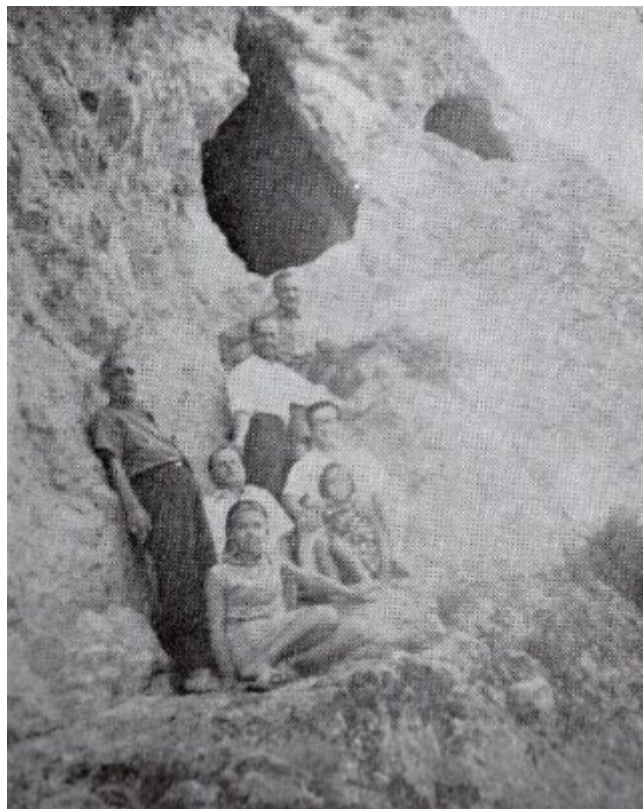
Assis, de gauche à droite : Sahag Agha Boyadjian et son épouse, Mme Hripsimé Boyadjian.
 Debout, de gauche à droite : Dr Kégham Boyadjian, Lousine Arménian (née Boyadjian) et son époux
 Lévon Arménian, compatriote du général Antranig. Stanoze



Rocher de Boghos Bedros, photographié en 1967 lors de la visite de Guiragos Boyadjian



Pont actuel de Guendéré à Stanoze, photographié en 1967



Rocher de Khosogh Pakhadz à Stanoze, qui contient six chambres creusées dans la pierre et des fonts baptismaux. Parmi les nombreuses croix sculptées dans ces six chambres, une seule subsiste aujourd'hui.

Au premier rang, de gauche à droite : Marie, Hripsimé, Kevork et Guiragos Boyadjian, ainsi que Zadig Kiremitdjian, photographiés en 1967

Mon oncle Hagop fut sauvagement assassiné par les Turcs. Quant à mon père Sahag, durant la Première Guerre mondiale, il accomplit son service militaire dans l'armée ottomane sur le front de Çanakkale, où il occupa longtemps la fonction de responsable de la boulangerie militaire. Après l'armistice, sous le régime kémaliste, il fut déporté à Yozgat, où il subit, comme de nombreux Arméniens, des souffrances et des tortures indicibles.

Ma mère, Hripsimé, née en 1892 à Stanoze, fut, par son caractère pieux et noble, une femme dévouée, attentive à sa famille et, autant que possible, à la communauté arménienne de Stanoze, en particulier dans les moments difficiles. Ma sœur Lousine naquit elle aussi à Stanoze.



Hovhannès Kiremitdjian, fils de Zadig Dédé, devant son étable à Gedradz Kar, avec Guiragos Boyadjian. Photographie prise en 1967

C'est sous la conduite de mon père Sahag que, en 1926, ils trouvèrent refuge à Marseille en passant par Constantinople. Ils ont vécu huit ans à Valence ; c'est pourquoi Valence est devenu mon lieu de naissance. Malgré ses nombreuses occupations, mon père exerça longtemps la fonction de membre du conseil paroissial de l'Église évangélique arménienne de Valence. Enfin, en 1934, nous nous installâmes à Paris, à Issy-les-Moulineaux.

Ma sœur Lousine fonda en 1948 son foyer en épousant Lévon Arménian, un jeune homme travailleur et généreux ayant échappé au génocide. Ils mènent depuis lors une vie paisible et heureuse. Leur fils unique, Gilbert, poursuit des études universitaires avec de grandes capacités.



Grand-mère Annig Bezdiguian,
originaire de Stanoze, décédée en 1956 à
Issy-les- Moulineaux.



M et Mme Guiragos et Loussvarte
Boyadjian (née Bezdiguian)



Fontaine du Sauveur (fontaine d'en face), derrière laquelle l'église du Sauveur était déjà
réduite en cendres.

Devant la fontaine, de gauche à droite : Hagop Bakalian (Constantinople), Mme Loussvarte
Boyadjian (Paris), Kevork Boyadjian (Ankara), Guiragos Boyadjian
(Paris), Hrant Kiremitdjian (Stanoze), Marie Boyadjian et Hripsimé Boyadjian (Ankara).



Le rocher de Boghos Bedros, lors de la visite de Guiragos Boyadjian ;
photographie prise en 1967

Quant à moi, après mon service militaire dans l'armée française, j'ai achevé des études universitaires en chirurgie dentaire, puis j'ai fondé une famille avec Adeline, petite-fille du Révérend Keosséyan. Dieu nous a accordé trois enfants : Lydie, Sahag et Vincent.

Cependant, en 1950, la mort de mon père Sahag agha fut pour nous un deuil accablant. Nous perdîmes en lui un père, un guide et un protecteur. À cette occasion, ses qualités patriotiques, ecclésiastiques et humaines furent largement reconnues par nos compatriotes.

Je me souviens que, longtemps, restèrent accrochés au mur son « qanoun » (instrument de musique), ainsi qu'un violon, tandis que ses outils de travail conservaient vivante sa mémoire. Quelques heures avant sa mort, mon père Sahak s'efforça encore de réconcilier une famille stanozienne, rétablissant la paix entre ses membres.

Mon oncle Nichan Boyadjian, originaire de Stanoze, était une personnalité très appréciée pour son caractère affable. On l'appelait souvent Nichan agha le joueur de *qanoun*, en raison de sa maîtrise de la musique orientale.

Il eut deux fils et deux filles : Guiragos, Garabed, Hupsie et Marine (cette dernière étant décédée). Guiragos et son épouse Lousvarte ont trois filles adultes : Élise et Marie, qui sont mariées, ainsi

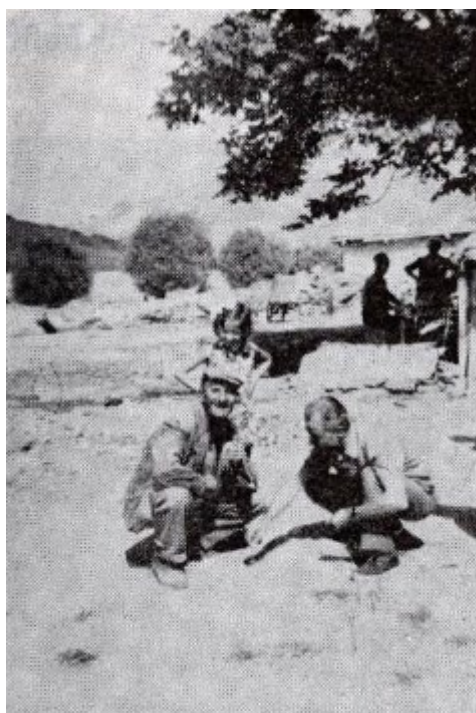
qu'Archalouys. Garabed et Marie — fille de Zora agha Balabanian — ont deux enfants, Sylvie et Michel.

Ainsi, parmi les trois fils de Guiragos *Babig* Boyadjian, Hagop fut martyrisé en 1914 par les Turcs, tandis que Nichan et Sahag, ayant miraculeusement échappé au massacre du Génocide, trouvèrent refuge en France avec leurs familles, où, après avoir servi leurs compatriotes et l'humanité, ils s'éteignirent.

L'épouse de mon oncle Nichan agha, Kayané, était une mère profondément respectée et pieuse parmi tous les Stanoziens. Nous l'avons perdue il y a quelques années avec une grande tristesse. Par son caractère pacifique, humble et dévoué, elle était très aimée de tous, et son attachement à l'Église était sans limite.

Voici donc un regard rétrospectif sur la famille Boyadjian de Stanoze. Nous conservons vivante la mémoire de tous ces êtres à travers la vie quotidienne de notre mère survivante, Hupsie, avec une profonde affection.

Nous reproduisons ci-dessous des photographies des lieux de mémoire de Stanoze, aujourd'hui réduits en ruines, prises avec difficulté lors du voyage effectué en 1967 par mon cousin Guiragos, son épouse et leurs enfants.



Onnig Darakdjian à Gedradz Kar.

Assis, de gauche à droite : Onnig Darakdjian,
Guiragos Boyadjian. Photographie prise en 1967
lors de la visite à Stanoze

SOUVENIRS DE MADAME MARIE BOYADJIAN (BALABANIAN)

Mon père, Zora Balabanian, né à Stanoze en 1888 dans une famille évangélique, fut déporté en 1920 avec ses trois frères vers une destination inconnue, partageant le sort du peuple arménien. Parmi les quatre frères, il fut le seul à échapper miraculeusement à la mort.

Ayant appris que son épouse, Gülüm Balabanian (née Kahvédjian), ainsi que sa mère, avaient trouvé refuge à Constantinople, il se hâta de les rejoindre.

De là, prenant la route de l'exil comme tant d'autres, ils arrivèrent en France où, après avoir séjourné dans plusieurs villes, ils s'installèrent définitivement à Issy-les-Moulineaux.

Dans des conditions difficiles, il fit tout son possible pour donner à ses enfants une éducation arménienne et religieuse, les envoyant aux cours d'arménien du jeudi organisés par l'Église évangélique arménienne d'Issy-les-Moulineaux, ainsi qu'aux réunions de formation spirituelle du dimanche.

Il était très exigeant quant à la langue maternelle : bien qu'il parlât lui-même le dialecte de Stanoze, il voulait à tout prix que ses enfants apprennent l'arménien parlé, et se montrait très strict lorsqu'ils utilisaient une langue étrangère à la maison.

Aujourd'hui, Monsieur et Madame Zora Balabanian nous ont quittés à jamais. Nous sommes convaincus qu'ils ont quitté ce monde en paix, car, malgré des conditions difficiles, ils ont su préserver l'identité arménienne de leurs enfants et leur transmettre l'amour de Stanoze, de la langue arménienne et des traditions — en un mot, l'amour de notre chère patrie.

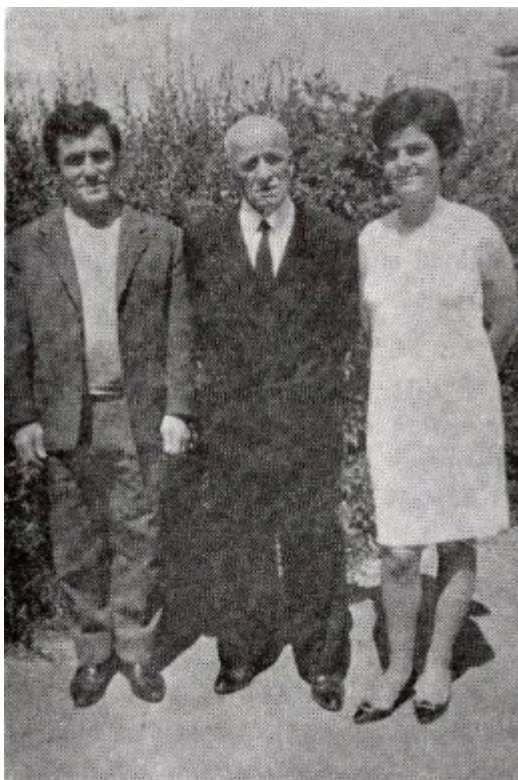
Hommage à leur mémoire vénérable.



Debout, de gauche à droite :
Gülümia Balabanian, Zora
Balabanian.
Assises, de gauche à droite : Annig
Balabanian. Pétronie Balabanian.

TISSAGE ET TEINTURE

Antréas Boyadjian



Krikor, Antréas et Sonia Boyadjian,
de famille Stanozien — Paris

En parlant de ces deux métiers, nous pouvons affirmer avec assurance et fierté que la ville de Stanoze était devenue une sorte de petit Manchester. Il n’y avait presque pas de familles pauvres ou démunies à Stanoze, car l’ensemble de la population se consacrait généralement à l’artisanat du tissage appelé *sof*, qui incluait également l’activité de teinture.

L’un des aspects les plus remarquables était que l’ensemble des outils nécessaires à ces deux métiers — tissage et teinture — était fabriqué sur place, par les Arméniens de Stanoze eux-mêmes. La finesse et le perfectionnement de ces instruments conditionnaient directement la réussite et la productivité de ces activités.

Ainsi, ces deux métiers essentiels, qui constituaient la spécialité des Arméniens de Stanoze et relevaient en grande

partie de la famille Boyadjian, formaient en quelque sorte une organisation quasi collective. Car si le succès du tissage était le fruit du travail de l’ensemble de la communauté arménienne, le savoir-faire secret de la teinture appartenait spécifiquement aux Boyadjian.

Il arriva qu’à une certaine époque, parmi les nombreux étrangers travaillant sur la ligne de chemin de fer entre Ankara et Stanoze, des spécialistes européens de l’industrie vinrent fréquemment visiter la ville, poursuivant divers objectifs. Cette situation mit en lumière le travail du *sofe* de Stanoze, qui attira particulièrement l’attention des Français. Ceux-ci cherchèrent alors à ouvrir un marché à leur profit et, entrant en concurrence avec les productions locales, tentèrent de faire baisser et de dévaloriser les prix. Ils y parvinrent en partie, mais comme les Boyadjian refusèrent de céder sur leurs tarifs, leurs efforts échouèrent finalement.

Les étoffes importées d’Europe étaient certes plus fines et plus séduisantes en apparence, mais elles n’égalèrent pas la solidité des produits issus du savoir-faire des Boyadjian. En effet, les tissus artisanaux étaient de qualité supérieure aux produits industriels, tant par leur tissage que par leur teinture.



Bedros Boyadjian, jeune violoniste talentueux, originaire de Stanoze

Pour dire encore quelques mots sur l'art de la teinture, on peut le comparer à celui des maîtres peintres anciens, qui possédaient des secrets particuliers pour préparer leurs pigments et leurs supports. Chaque maître constituait à lui seul une école, et ne transmettait pas ses secrets aux autres. Le savoir de l'artisan demeurait en lui et disparaissait avec sa mort.

Cet art délicat de la teinture reposait sur des procédés éprouvés et efficaces. Comme matière première, on utilisait notamment l'insecte appelé *vortan*, qui produisait un rouge vif et éclatant (*vortan garmir*), ainsi que diverses plantes aux propriétés intéressantes et précieuses. Pour fixer durablement les couleurs, on employait de l'alun, du *lemon duzu* (sel acide) et diverses préparations.

Ainsi, au fil du temps, les secrets de la teinture, acquis par une longue expérience et des essais persévérants, demeurèrent le patrimoine et la richesse propre des Arméniens de Stanoze.

Nous revenons également sur le travail du tissage. Il ne fait aucun doute que cet artisanat existait dans toutes les villes et bourgades arméniennes ; toutefois, les étoffes produites servaient généralement uniquement à la confection de vêtements simples, comme des chemises, ou encore comme linge de lit et nappes.

À Stanoze, en revanche, le tissu se distinguait par ses qualités multiples : il entrait dans la confection des vêtements les plus élégants, tant masculins que féminins. Chaque famille stanozienne survivante conserve d'ailleurs encore un échantillon de ces étoffes, notamment sous forme de vêtements de mariage soigneusement confectionnés selon la mode de l'époque.

Ajoutons encore quelques explications simples sur le travail du tissage. La partie principale du métier à tisser — en quelque sorte le mécanisme central de l'ouvrage — était installée au-dessus d'une fosse d'environ un mètre de profondeur. Le métier lui-même s'étendait sur une longueur pouvant

atteindre trente-deux coudées. Le tisserand prenait place dans cette fosse, assis sur un siège ou parfois debout.

Quel spectacle agréable que celui du maître tisserand, tenant en main la navette, qu'il faisait passer d'un côté à l'autre avec une rapidité fulgurante, utilisant simultanément ses deux mains tout en actionnant ses pieds en mouvement. Par ces milliers d'allers-retours de la navette se formait peu à peu le tissu, finement tissé de fils délicats. Et pour accompagner le rythme monotone et régulier de ce travail, un chant s'élevait souvent sur les lèvres de l'artisan.

Les fils simples, doubles ou triples, assemblés en nappes plus épaisses, résultaient eux aussi d'un autre travail tout aussi captivant. Devant le rouet majestueux, la grand-mère ou la jeune épouse s'asseyait et, d'un geste rapide, faisait tourner la roue de la main droite, tandis que de la main gauche elle guidait la laine ou le coton vers l'axe du rouet, les transformant en fils fins et torsadés. En s'enroulant les uns sur les autres, ces fils formaient des bobines soigneusement préparées pour le tissage.

Le fuseau, souvent fabriqué en bois dur, jaune et résistant, servait également à filer le fil et à transformer la laine en matière prête à être tissée.

Enfin, les étoffes teintes subissaient une dernière opération afin d'atteindre leur qualité définitive. Les tissus, teints de diverses couleurs, étaient placés dans une chambre spécialement aménagée. Suspendus en cercle, ils étaient exposés à la combustion d'une grande quantité de soufre, puis enfermés dans cet espace hermétiquement clos, privé d'air et de lumière.

Après 24 à 48 heures passées dans cette fumée dense et tourbillonnante, le tissu acquérait pleinement l'éclat, la finesse et la solidité de sa teinture. Ce procédé permettait également de débarrasser l'étoffe des impuretés de la laine et des résidus, tout en révélant les éventuels défauts du travail de teinture.

SOUVENIRS DE M. ANTRÉAS BOYADJIAN

Lorsque la Constitution ottomane de 1908 fut proclamée, beaucoup se réjouirent, pensant qu'à partir de ce moment régnerait l'égalité, que les jeunes seraient appelés au service militaire sans distinction entre musulmans et chrétiens.



Debout, de gauche à droite : Klémès Daghljan, Taniel Tanielian, Hovh. Mouradian, Haroutioun Paradian, Kevork Arzouyan, Vahé Paradian, Hovhannès Daghljan.

Assis : Torkom Turkménian Altounian, Vaghinag Altounian, Krikor Yeghiayan, Kevork Matéossian

Malheureusement, ils se trompaient lourdement. Certes, dans un premier temps, les soldats arméniens furent parmi les mieux traités en raison de leurs capacités ; plusieurs furent rapidement promus et intégrés dans des unités de formation de la gendarmerie, où ils recevaient instruction et entraînement.

À cette époque, j'approchais moi aussi de l'âge du service militaire. Je ne voulais pas servir les Turcs et cherchais un moyen de m'enfuir à l'étranger. C'est dans ce but qu'en 1912, je quittai Stanoze pour Constantinople. J'avais alors à peine 19 ans.

À Constantinople, je trouvai des compatriotes qui travaillaient dans le commerce au bazar ; ils me procurèrent un petit emploi, mais au lieu de m'aider, ils m'exploitaient. Peu après éclata la guerre des Balkans. De nombreux compatriotes effectuaient alors leur service militaire à Constantinople. Parmi ceux qui fréquentaient l'école de gendarmerie, je me souviens notamment de Khorèn Chamoents,

Mardiros Terzian, Klémès Sahakian, Hagop de Gedradz Kar, Klémès et Hagop Gavdjients, Mihran Khourmients, et d'autres encore.



Famille de Dikran Kermelian, Valence



De gauche à droite : Hovhannès Mélidonian, sa mère Sophie, son beau-frère Gabriel, victime du bombardement de Valence



Hagop Sarafian enfant avec sa mère



Hagop Sarafian

Parmi les soldats, il y avait aussi Klémès et Hovhannès Djejdjents, les fils de Krikor Sarafian, Krikor, Klémès et Zora Matéossian, Krikor Khaylazents, Roupèn Yalyizents, Hayrabad Penéents, Lévon Tenekedjients, Hagop Gorgodents, Garabed Annayents, David Kabzimalian et d'autres.

Ayant moi-même atteint l'âge de vingt ans, je refusai de me présenter. La crainte d'une guerre générale se faisait déjà sentir. Beaucoup de soldats, devenus déserteurs, cherchaient à passer en Bulgarie ; je me joignis à eux et, chaque jour, nous cherchions un moyen de quitter Constantinople.

Finalement, je parvins à trouver une occasion et, dans des conditions très difficiles, je pris un bateau depuis Constantinople vers Varna, puis Burgas. J'avais une lettre de recommandation pour la famille Jamdjian, remise à Constantinople par Hagop Tezikdjian ; grâce à cela, je fus très bien accueilli. Ils me firent travailler chez un ami marchand de cuir.

Les samedis et dimanches, nous nous retrouvions au café-cercle d'Achod. Là, je rencontrai des compatriotes faits prisonniers pendant la guerre des Balkans, parmi lesquels :

Garabed Donbayan

Mardiros Berberian

Boghos de la famille Fatiyents

Hagop de la famille Yaniyents

Tatéosian Kemanidji, son beau-frère Hayrabad

Krikor Matéossian

Hagop Bozgourjian

Kevork Ghazarossian

Hagop, fils de Roupèn Echikdji

Nous avions également des compatriotes à Philippopoli, Roussé et Varna, avec lesquels nous correspondions.

À cette époque, la guerre mondiale de 1914 avait éclaté, et la Bulgarie n'avait pas encore fixé sa position ; on craignait qu'elle ne s'allie à l'Allemagne.

La Russie, ayant pris position aux côtés des Alliés, avait déclaré la guerre à la Turquie. Des unités de volontaires arméniens étaient en formation. La communauté arménienne en Bulgarie étant importante, Gareguine Nzhdeh²⁸ et le général Andranik²⁹ vinrent eux aussi pour recruter des volontaires, parcourant les villes.

²⁸ *Gareguine Nzhdeh* (Գարեգին Նժդեհ) :

De son nom complet Gareguine Ter-Haroutiunian (1886–1955), homme politique, penseur et commandant militaire arménien. Il participa à l'organisation des unités de volontaires arméniens pendant la Première Guerre mondiale et joua un rôle décisif dans la défense du Syunik (Zanguezour) contre les forces turques et azerbaïdjanaises. Figure majeure du nationalisme arménien, il développa également une pensée idéologique influente.

²⁹ *Andranik ou Antranig* (Անդրանիկ) :

De son nom complet Andranik Ozanian (1865–1927), chef militaire arménien et figure majeure du mouvement de libération nationale. Il s'illustra notamment durant les guerres balkaniques et la Première Guerre mondiale en commandant des unités de volontaires arméniens aux côtés de l'armée russe contre l'Empire ottoman. Il est aujourd'hui considéré comme un héros national arménien.

Lorsqu'ils arrivèrent en Bulgarie, nous attendions cette occasion : nous nous engageâmes immédiatement. Il ne fallait pas perdre de temps, car un accord entre la Bulgarie et la Turquie était en préparation, et les frontières allaient être fermées.

Nous fûmes rassemblés à Roussé, puis transportés par petits bateaux d'environ 250 personnes sur le Danube jusqu'à la ville de Reni, en Bessarabie. Après quelques jours de repos, nous fûmes envoyés à Rostov, puis à Nakhitchévan.

La population arménienne de ces lieux, déjà informée de notre arrivée, nous fit un accueil magnifique. Revêtus d'un uniforme militaire portant l'inscription « Volontaire arménien » sur les épaules, nous fûmes ensuite conduits à Tiflis.

L'accueil à Tiflis était indescriptible : hospitalité chez les particuliers, théâtre, cinéma. Des volontaires affluaient de toutes parts. Un soir, on donna une représentation des « Vartanants »³⁰. Notre exaltation nationale atteignit alors son comble.

À la sortie, l'un de nos volontaires, croisant un Persan, lui demanda : « Est-ce vous qui avez tué notre Vartan ? » Le pauvre homme allait à peine ouvrir la bouche pour prouver son innocence que, soudain, le volontaire lui enfonça un poignard dans la poitrine et s'enfuit aussitôt. Personne ne sut qui il était.

De Tiflis, nous partîmes pour Alexandropol. Là, une armée régulière fut constituée :

1er régiment : Andranik

2e régiment : Dro³¹

3e régiment : Hamazasp³²

4e régiment : Keri³³

³⁰ Le terme « Vardanants » renvoie à la bataille d'Avarayr (451) et à la mémoire de Vartan Mamigonian, chef de la résistance arménienne contre l'Empire sassanide. Cet épisode, central dans l'histoire arménienne, symbolise la défense de la foi chrétienne et de l'identité nationale. Il a inspiré de nombreuses œuvres littéraires et théâtrales, souvent désignées sous le nom de « Vartanants/Vartanank ». Dans le contexte présent, il s'agit très probablement d'une version théâtralisée de cet épisode historique.

³¹ *Dro* (Դրօ) :

Nom de guerre de Drastamat Kanayan (1884–1956), commandant militaire et homme politique arménien. Membre éminent de la Fédération révolutionnaire arménienne (Dashnaktsoutioun), il joua un rôle important dans les combats du Caucase pendant la Première Guerre mondiale et dans la défense de la Première République d'Arménie.

³² *Hamazasp* (Համազասպ) :

Nom de guerre de Hamazasp Srvandztians (ou Servandztian) (1873–1918), commandant arménien ayant dirigé des unités de volontaires pendant la Première Guerre mondiale. Il participa à plusieurs opérations militaires dans le Caucase contre les forces ottomanes.

³³ *Keri* (Թերի) :

Nom de guerre d'Arshak Gafavian (1858–1916), figure du mouvement de libération arménien. Révolutionnaire et chef militaire expérimenté, il participa aux luttes armées contre l'Empire ottoman et commanda des unités de volontaires arméniens durant la Première Guerre mondiale, où il trouva la mort au combat.

5e régiment : Vartan³⁴

6e régiment : Ishkhan³⁵

On nous arma et l'on commença à nous donner un entraînement militaire régulier.

Nous portions sur les épaules le drapeau tricolore ainsi que le numéro de notre régiment. Le souvenir le plus marquant reste pour moi l'accueil dans la ville d'Erevan : des milliers de personnes, des jeunes filles vêtues de blanc, portant des bouquets de fleurs, s'avançaient vers nous en tenant un grand drapeau arménien et en chantant :

*Voici, frère, un drapeau,
Que j'ai tissé de mes mains,
La nuit je n'ai pas dormi,
Je l'ai lavé de mes larmes,
Qu'il s'enflamme contre l'ennemi,
Qu'il détruise la Turquie.*³⁶

Nos régiments, rangés en ordre, nous soldats en armes et les officiers le sabre à la main, formant dix à douze mille hommes, saluèrent le drapeau et jurèrent de le défendre au prix de notre sang.

Le repas de ce jour-là — vins d'Erevan, poisson *ichkhan*, nombreux desserts et douceurs — fit de cette journée un souvenir inoubliable pour moi.

D'Erevan, nous partîmes pour Etchmiadzine. Après avoir reçu la bénédiction du Catholikos de tous les Arméniens, nous nous dirigeâmes vers le front turc.

L'hiver avait commencé : les rivières étaient gelées, la neige recouvrait tout, le froid était intense. L'Araxe était entièrement pris par les glaces ; nous le traversâmes pour atteindre Igdir. Le lendemain, nous étions déjà à la frontière : l'ennemi s'était retiré vers Van, où les Arméniens, ayant organisé leur autodéfense, tentaient de résister.

Nous avançons en direction de Bayazid. Andranik arrivait de Perse par Khoy ; nous cherchions à atteindre Van au plus vite pour sauver nos compatriotes du siège.

³⁴ *Vartan* (Վարդան) :

Nom de guerre de Sarkis Mehrabian (1870–1943), chef militaire arménien et commandant de volontaires durant la Première Guerre mondiale. Connu sous le nom de Vartan Pacha, il participa aux opérations des unités arméniennes sur le front du Caucase aux côtés de l'armée russe.

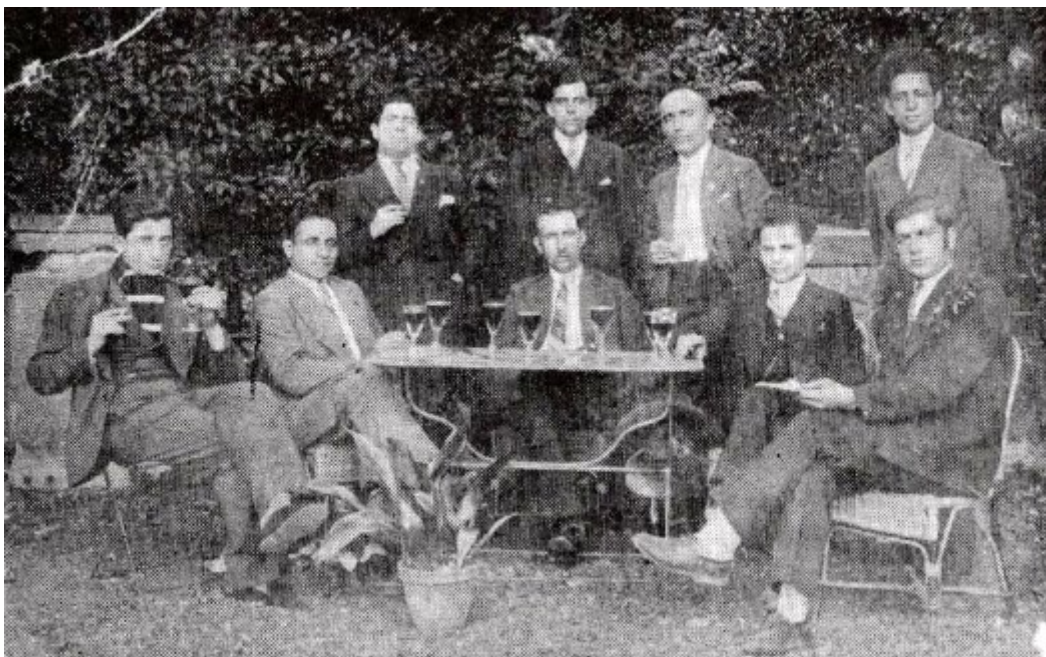
³⁵ *Ishkhan* (Իշխան) :

Surnom de Nikoghayos Mikaelian (1881–1915), militant et chef militaire arménien. Actif dans le mouvement national arménien, il joua un rôle dans l'organisation de la résistance et des forces arméniennes dans le Caucase au début de la Première Guerre mondiale.

³⁶ Les paroles citées relèvent d'une adaptation populaire inspirée du poème « Իտալացի աղջկա երգը » (« Chant de la jeune fille italienne ») de Mikael Nalbandian (1829–1866). Ce poème, écrit dans un esprit de liberté nationale, a servi de base au texte « Mer Hayrenik » (« Notre patrie »), devenu ultérieurement l'hymne national de l'Arménie.

Nos vivres n'avaient pas pu nous suivre à cause des fortes neiges, mais comme la population de la région s'était en grande partie retirée, nous trouvâmes de nombreuses maisons (*djini*) abandonnées et des réserves de blé. Nous faisions griller le blé et, avec un peu de viande, cela nous suffisait jusqu'à l'arrivée de nos provisions.

Nous eûmes plusieurs affrontements avec des bandes kurdes, mais ils ne durèrent pas longtemps : elles furent rapidement dispersées.



Debout, de gauche à droite : Torkom Turkménian, Mardiros Paradian, Krikor Yeghiayan, Hovhannès Matéossian.

Assis : Haroutioun Odian, Kevork Arzouyan, Kevork Matéossian, Hovhannès Kiremitdjian, Klémès Daghljian

Au printemps 1915, nous commençons déjà à recevoir des nouvelles de la déportation des Arméniens de l'Empire ottoman. Van, ayant organisé sa propre défense, il nous fallait lui porter secours au plus vite.

Nos cœurs, remplis de désir de vengeance, méprisaient toute difficulté et tout danger : nous combattions tels des lions et avançons toujours victorieux en direction de Van.

Nous, cavaliers de l'avant-garde, fûmes parmi les premiers à arriver. Le cercle d'encerclement turc avait été brisé ; il ne restait que quelques soldats turcs dispersés, chargés de couvrir la retraite de l'armée principale. À notre vue, ils prirent également la fuite. Van était libérée.

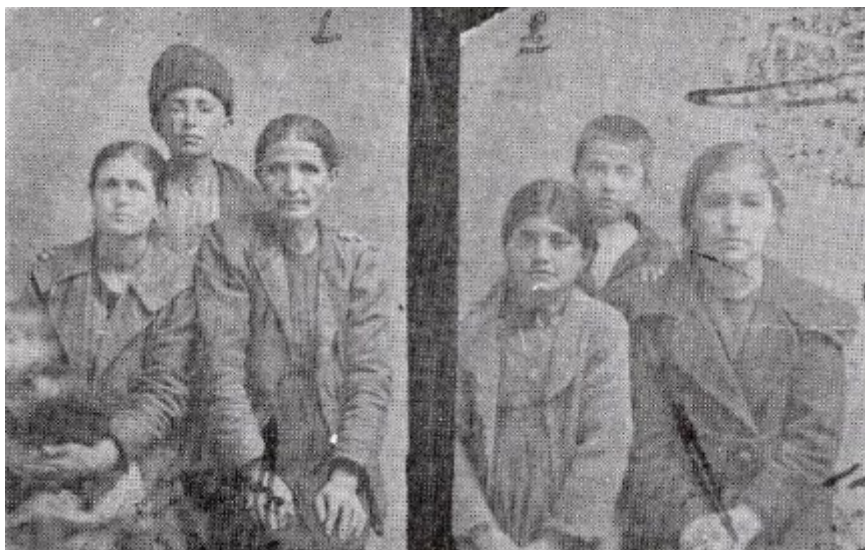
La scène était bouleversante : les hommes restaient sur leurs lignes de défense, tandis qu'une délégation composée de vieillards, de femmes et de représentants de toutes les organisations vint à

notre rencontre. Les larmes de joie brillaient dans nos yeux comme dans les leurs, sous les drapeaux arméniens et russes flottant sur la forteresse de Van.

Le passage montagneux étant franchi, nous entrâmes dans la plaine où il n'y avait presque plus de neige. Un compatriote, Krikor Matéossian, instruit, venu comme volontaire d'Amérique, accompagnait constamment les commandants et disposait d'un cheval. En nous voyant sur la route, il chargea nos sacs sur sa monture, nous épargnant ainsi une grande fatigue.

En approchant de Van, nous rencontrâmes une rivière assez profonde appelée Pahari Maho. Les ponts ayant été détruits, nous dûmes entrer dans l'eau pour la traverser. Alors que nous étions déjà partiellement engagés, l'ennemi ouvrit le feu sur nous. Après quelques pertes, nous atteignîmes la rive et prîmes position.

Entre-temps, l'artillerie russe, prévenue, vint à notre secours. En quelques heures, la voie fut dégagée : nos cavaliers avaient déjà atteint le lac de Van et mis l'ennemi en fuite. Nous, fantassins, arrivâmes à notre tour, accueillis par des fanfares et des chants ; nous entrâmes dans Van au milieu des embrassades et des larmes de joie.



Mme Srpouhi Yeghiayan, Krikor Yeghiayan, Sophie Hagopian.

Marie Yeghiayan, Mariam Yeghiayan, Nichan Yeghiayan

L'accueil le plus éclatant fut réservé au général Andranik, entre le 17 et le 20 mai 1915. Toute la population arménienne de Van était debout, offrant une réception d'un enthousiasme sans précédent.

Cependant, nos volontaires commencèrent à agir sans retenue et à piller les maisons turques abandonnées. Le commandement russe ne voyait pas ces événements d'un bon œil.

Le général Andranik avançait en direction de Mouh ; Erzurum fut prise. Mais peu de temps après, l'armée russe abandonna ces territoires conquis, et ce fut bientôt le tour de Van. Après à peine deux

mois et demi de liberté, le commandant russe Nikolaev ordonna à la population arménienne d'évacuer la ville.

Nous étions à la fin du mois de juillet : la population, prenant le bâton du réfugié, quittait ses maisons ancestrales, emportant ce qu'elle pouvait. La scène était déchirante : tout ce qui avait été gagné au prix du sang était abandonné en un jour, et tout espoir s'évanouissait comme un rêve.

Durant les deux années suivantes, l'armée russe ne cessa d'alterner retraites et reconquêtes. Imaginez : la ville de Van passa presque trois fois de main en main, jusqu'à la Révolution de 1917, après laquelle les soldats russes abandonnèrent tout et quittèrent le front.

Imaginez encore 120 000 personnes, à dos d'âne, en charrettes ou en chariots, souvent attaquées en route par des Kurdes ; nous, en retraite, venions fréquemment en aide à ces malheureux. Le nombre des réfugiés augmentait encore avec ceux venus de Mouch, d'Erzurum et d'autres régions, atteignant jusqu'à 200 000 personnes.

Les régions d'Erevan et d'Etchmiadzine étaient remplies de réfugiés, et ceux qui en avaient la possibilité continuaient jusqu'à Tiflis.

Nous, volontaires, mêlés à ces foules de réfugiés, nous étions dispersés et avions perdu nos repères. Lorsque nous parvînmes enfin à Tiflis, une épidémie faisait déjà des ravages.

Certains de nos camarades partirent rejoindre Mourad³⁷ à Bakou, où ils périrent lors des affrontements arméno-tatars³⁸. Quant à moi, tombé malade, je fus transporté jusqu'à Tsaritsyne (aujourd'hui Stalingrad), où je restai deux ans avant de guérir.

La liste suivante comprend, autant que je m'en souviens, les volontaires stanoziens dont beaucoup périrent soit au front, soit lors de la retraite, et une partie à Bakou, dans le groupe de Mourad, lors des affrontements arméno-tatars en 1918 :

Krikor Matéossian — instituteur à Soukhoumi, assassiné en 1918

Boghos de la famille Fatiyan

Garabed et Bedros de la famille Moughotsian, ainsi que leur frère Hovhannès

Onniguet et Hagop de la famille Boshghurdian

Mardiros Berberian — poignardé à Maragha

Haroutioun Séyissian

³⁷ *Mourad* (Մուրադ Մուրադ) :

Nom de guerre de Murad of Sebastia (1874–1918), de son vrai nom Hagop Muradian. Chef fedayi arménien originaire de Sébaste, il participa activement aux combats du mouvement de libération arménien puis commanda des unités de volontaires pendant la Première Guerre mondiale, notamment dans le Caucase et à Bakou, où il trouva la mort.

³⁸ Les conflits violents opposant Arméniens et Tatars du Caucase (aujourd'hui Azerbaïdjanais), lors des années 1918–1920. Ces affrontements, mêlant tensions ethniques, politiques et territoriales, firent de nombreuses victimes civiles et militaires, notamment à Bakou et dans ses environs.



Général Antranig (1865-1927)

Khatchig de la famille Altoughouladjian

Garabed Donbayan — tombé en martyr à Bakou avec Mourad

Krikor, fils de Kayanpaï Matéossian

Hayrabed, de la famille deTatéos Kemanidji

Hagop Yaniyan

Onnigue, beau-frère de la famille Varto

Haroutioun Kiremitdjian

Onnigue, fils de notre boulanger d'Ankara

Antréas Boyadjian

Cette liste n'est pas complète ; beaucoup d'autres ont échappé à ma mémoire. Nous étions plus d'une vingtaine de volontaires stanoziens, mais dans des conditions très difficiles nous nous sommes dispersés. L'épidémie emporta nombre d'entre nous, et beaucoup périrent avec Mourad lors des affrontements arméno-tatars.

Krikor Matéossian, qui après la dispersion des armées enseignait à Soukhouni, fut victime de la jalousie de Géorgiens.

À cette époque, je tombai gravement malade à Tsaritsyne ; pour cette raison, je ne pus participer à ces combats. Une fois tout terminé, je parvins à retourner à Constantinople, mais la nostalgie de mon pays natal m'attirait irrésistiblement.

Bien que Constantinople fût occupée par les Alliés, l'intérieur du pays restait livré à lui-même, sans véritable effort militaire pour désarmer la population turque. À peine arrivé à Stanoze, cette insécurité me tourmentait et je voulais repartir au plus vite. J'avertis plusieurs personnes, y compris mon beau-frère, de quitter au plus tôt cet endroit dangereux. Personne ne m'écoula, à l'exception de Hagop Balabanian, avec qui je repartis pour Constantinople.

Ceux qui restèrent regrettèrent plus tard leur décision : après avoir subi de nombreuses pertes et privations, presque tous vinrent nous rejoindre vers la fin de 1922, et en 1923 nous partîmes pour la France.

En France, j'aidai de nombreux compatriotes, que ce soit à Marseille, Valence, Pont-de-Chéruy ou Paris. Habitué à la vie en exil, j'encourageai beaucoup d'entre eux, leur montrai comment entreprendre et trouver du travail. En voyant leur réussite, je me sens récompensé.

Quant à ma famille : ma mère appartenait à la famille Yeghiayan ; ma mère, Srpouhi Yeghiayan, née Darakdjian, est aujourd'hui âgée de 90 ans.

Lorsque, en 1915, les familles des déportés de Stanoze furent dispersées dans les villages environnants, elle emmena avec elle son père, âgé de 108 ans. Deux ans plus tard, il mourut à l'âge

de 110 ans. Refusant de l'abandonner en terre étrangère, elle fit tout pour rapatrier son corps à Stanoze, où elle l'enterra auprès de ses ancêtres.

La troisième année, à la fin de la guerre, elle retourna à Stanoze et reprit possession de sa maison et de ses biens. Mais ayant perdu son mari et ses deux fils, elle resta sans soutien et, comme beaucoup d'autres, se réfugia en France avec ses trois filles, abandonnant tout.

Paris, 1968

SOUVENIRS DU COMPATRIOTE KLÉMÈS GHAZAROSSIAN



Klémès Ghazarossian

Nos ancêtres, originaires de Stanoze, formaient de grandes familles. Mon grand-père, Rafaël effendi, était une personnalité bien connue dans les régions de Stanoze et d'Ankara. Il avait rendu de nombreux services dans l'administration ottomane, gravissant les échelons depuis un poste de secrétaire jusqu'à des fonctions élevées au Trésor public. Parallèlement, il avait été chef de la communauté arménienne de Stanoze.

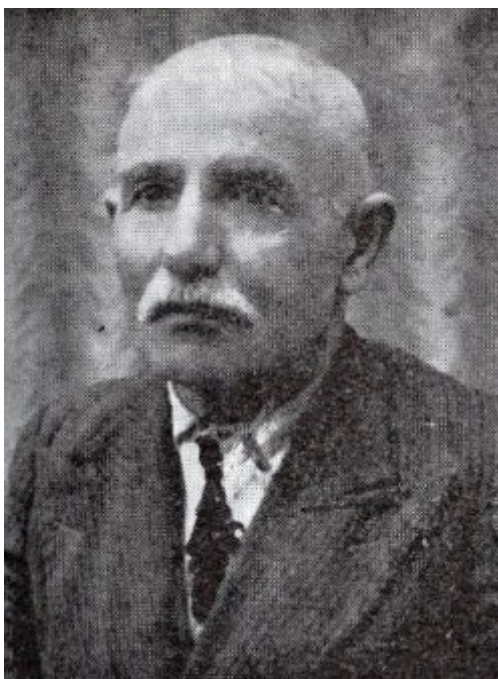
Rafaël effendi, avec le Révérend Odian, fut arrêté et déporté enchaîné par la police d'Ankara pour interrogatoire, puis détenu pendant plusieurs semaines à la suite d'une manœuvre perfide des autorités turques. Bien qu'il fût finalement relâché et qu'il revînt à Stanoze, sa sensibilité ne lui permit pas de supporter ces épreuves, et il mourut peu après. Cette arrestation, fruit d'intrigues et de calculs, fut suivie du martyre du Révérend Odian et de quarante autres personnes, exécutées dans les eaux de Séïridjé.

Mon père, Haroutioun Ghazarossian, exerçait plusieurs métiers utiles et, maîtrisant le *qanun* (cithare orientale), animait de nombreux mariages en jouant des airs traditionnels. Plusieurs membres de notre famille périrent lors du génocide de 1915, d'autres furent massacrés à l'époque kémaliste.

Quant à moi, alors âgé de dix ans à peine, avec mon père Haroutioun agha, ma mère Élisabeth et mes sœurs Sofia, Loussaper, Sourpigue et Marie, nous passâmes par Constantinople et arrivâmes à Marseille en 1923, avant de nous établir à Paris.

Mon plus jeune frère Georges, né à Marseille, mourut prématurément. Mon frère Garabed fonda une famille avec Sophie, fille de la famille Der Toumayan, et eut un fils, Jean-Luc. Pour ma part, ayant fondé mon foyer avec Victoria, nous eûmes deux enfants : Flavien et Georges.

Voici un souvenir de ma vie à Stanoze : à l'époque kémaliste, un groupe d'adolescents et d'enfants jouions dans les champs ; lorsqu'un avion passait, nous levions les yeux et faisons le signe de croix, comme témoignage de notre foi chrétienne.



Haroutioun Agha Ghazarossian,
décédé en 1962



Mme veuve Élisabeth Ghazarossian,
née Paradian, survivante de Stanoze



Georges Ghazarossian, jeune homme issu
d'une famille Stanozien, étudiant très
doué et violoniste, décédé prématurément
à Paris en 1945, à l'âge de 21 ans



Garabed Ghazarossian



Familles Ghazarossian, Boyadjian, Hagop Der Toumayan, Késséyan, Moutafian et Turkménian, photographiées à l'occasion d'un anniversaire



Groupe d'enfants et d'adolescents issus de familles Stanoziens à Pont-de-Chéruy, lors d'une excursion



Groupe théâtral de la communauté évangélique arménienne de Paris, composé majoritairement de Stanoziens, mis en scène par Klémès Ghazarossian

M et Mme Hovhannès et Aroussiag Matéossian, l'une des familles honorables de Stanoze. Hovhannès était un homme sincère, dévoué à sa famille, à son Église et à ses compatriotes ; sa mort prématurée fit couler bien des larmes. Mme veuve Aroussiag Matéossian trouva toutefois une consolation dans le mariage de leur noble et talentueux fils Krikor avec Marianne, dont il eut une fille.



Des années plus tard, un haut fonctionnaire français, apprenant que j'étais originaire de Stanoze en lisant mes papiers d'identité, me raconta qu'en tant que pilote, il passait souvent au-dessus de Stanoze et observait, à la jumelle, des enfants qui se signaient.

C'était un haut fonctionnaire français qui, vingt-cinq ans plus tard, évoquait encore cet épisode avec admiration et respect pour les Arméniens de Stanoze. Il est établi qu'à l'époque kémaliste, les Turcs ne disposaient pas d'aviation sur leur territoire ; la raison pour laquelle ce pilote français survolait si souvent Stanoze resta pour lui un secret — et pour moi aussi une énigme.

Les temps passent et disparaissent, mais certains faits et souvenirs demeurent comme le témoignage indélébile d'une vérité vécue.



Assis, de gauche à droite : Garabed Keosséyan, son fils Samuel, son épouse Houpsie.
Debout, de gauche à droite : ses filles mariées Sara Widjer (Hollande), Vartouhi Besson (Gardanne), Noémi Manoukian (Paris), Paulette Manissian (Paris). Sara et Vartouhi furent élèves de la célèbre pédagogue de chant Marguerite Babayan.



Assis, de gauche à droite : le père Hagop Djerekian, la mère Mme Takouhintsa. Debout : leur fille Alice Djerekian, leur fils Armenag Djerekian.



De gauche à droite : Mlle Martine et Jacques, deux enfants de Haroutioun Djerekian, dans leur jeunesse ; aujourd'hui Dr Martine et Dr Jacques.



Assis, de gauche à droite : Barouyr Kizirian et Klémès Chahinian.
 Debout : Mme Sophie (née Ghazarossian), Hagop Chahinian et Mme G. Chahinian, actrice.



Le vénérable patriarche Stanozien, Hadji Aharonian Garabed Agha, vit encore à Paris, entouré de ses enfants, belles-filles et petits-enfants ; son épouse Marie s'est endormie dans le Seigneur il y a des années, après avoir mené une vie profondément pieuse et chrétienne. Que soit bénie la mémoire du juste, qui est éternelle.

Premier rang, de gauche à droite : Klémès, grand-mère Nourana tenant dans ses bras le petit Bedros, Sirannouch debout.

Deuxième rang : Nourana, épouse Balabanian, sa mère Hérousa, née Haronian, Nichan Haronian, Marie Kérimian et Marie Haronian, épouse de Garabed Agha Haronian.

SOUVENIRS DE M. KRIKOR HADJITANIELIAN

Vers 1907, alors que les persécutions du sultan Abdulhamid pesaient comme une épée de Damoclès sur chaque Arménien, notre Stanoze était également menacée.

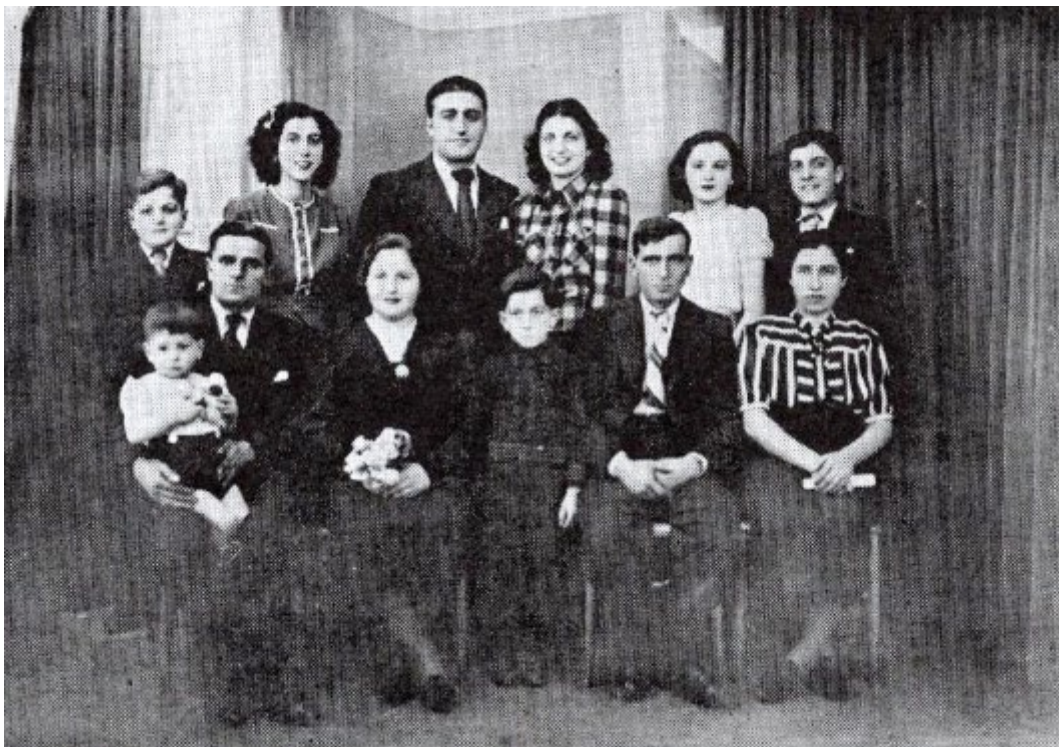
Un jour, alors que notre maison venait d'être construite, les membres du conseil de quartier et du conseil paroissial se réunirent pour une réception, et je conserve en mémoire certaines des discussions qui eurent lieu — que je souhaite transmettre ici.

Ils évoquaient la nécessité de recourir à l'autodéfense en cas de danger. Il fut décidé que les femmes, les vieillards et les enfants seraient abrités dans les falaises situées derrière la ville, capables

d'accueillir des milliers de personnes. L'accès étant toutefois difficile, les plus faibles auraient souffert pour y parvenir.

On décida donc d'y aménager une porte sécurisée à l'entrée et d'installer des garde-corps en bois le long des escaliers. Pour ces travaux, on fit venir de loin des tailleurs de pierre grecs, qui réalisèrent les aménagements nécessaires.

Avec l'avènement de la Constitution de 1908, ces mesures ne furent finalement pas utilisées. Certains des participants à cette réunion avaient entendu de leurs aînés qu'un massacre avait eu lieu vers 1800, et que ceux qui s'étaient réfugiés dans les falaises avaient pu redescendre sains et saufs une fois le danger passé.



Premier rang, de gauche à droite : Kevork Aleksanian tenant dans ses bras son fils Haroutioun, Mme Hripsimé Aleksanian, Stépan Tchobanian, jeune homme très épris d'art, son père Krikor Tchobanian, sa mère Mme Annig.

Debout : Klémès Aleksanian, Lousine Tchobanian, Kevork Dadourian et son épouse Azadouhi, née Turkménian, Marie Aleksanian, Hagop Tchobanian

Après la proclamation de la Constitution, la jeunesse arménienne fut enrôlée et combattit aux côtés des Turcs lors des guerres italienne et balkaniques. Pendant ce temps, la population poursuivait ses activités, vivant tant bien que mal jusqu'à l'éclatement de la guerre de 1914.

À ce moment-là, les autorités turques désarmèrent les soldats arméniens qui avaient combattu à leurs côtés : beaucoup furent affectés à creuser des tranchées, d'autres à construire des routes, jusqu'au

sinistre mois d'avril 1915. Ensuite, les soldats arméniens désarmés furent exécutés, tandis que l'élite intellectuelle arménienne était déportée vers Ayash et Çankırı.

Bien que quelques personnalités de Stanoze aient également été déportées, les adolescents et les hommes de plus de 45 ans continuaient encore leurs activités.

Nous étions en juin 1915, en pleine saison de la sériciculture. Mon oncle, ayant payé une exemption, avait été dispensé du service militaire. Il possédait deux moulins du côté de Haymana. Pour me faire plaisir, il m'y envoya pour quelques semaines avec notre charretier ; j'étais accompagné de Krikor Arslanian, dont l'oncle maternel travaillait également comme meunier dans ce moulin.

Nous étions très heureux : après l'école, tout nous semblait nouveau.

Mais notre joie ne dura guère plus d'une semaine. Au début de juillet, un jour, un gendarme à cheval arriva et demanda où se trouvait le maître. Notre meunier, Klémès de la famille Ghougassian, jeune homme de 18 ans, dormait à l'intérieur. À peine entré, le gendarme, sans poser de questions, se mit à le frapper violemment à coups de bâton, sur le corps et la tête.

Peu après, un groupe d'environ cinquante à soixante personnes — des meuniers stanoziens dépendant de la région de Haymana — fut rassemblé, contraint de courir à bout de souffle devant les chevaux, puis amené auprès de nous. On ordonna aussitôt de préparer à manger.

On égorgea des poules, on fit du pain, on fit cuire des œufs, mais les nôtres n'avaient aucun appétit. Dans cet état, on les fit repartir vers Haymana.

Nous, les deux garçons, sans défense, voulions les accompagner, mais l'agha du village, après s'être concerté avec les gendarmes, nous en empêcha de force. Nous pleurions et supplions de ne pas être séparés des nôtres, mais en vain : après nous avoir battus, ils nous confièrent à l'agha.

L'intention du Turc était autre : en nous gardant, il voulait s'approprier les biens du moulin. Mais le lendemain matin, lorsqu'il vint avec des charrettes pour le vider, presque tout avait déjà été pillé.

Le Turc ne nous nourrissait pas gratuitement : chaque matin, il nous emmenait travailler dans ses champs, et sur le chemin, des enfants turcs nous lançaient des pierres.

À peine huit jours s'étaient écoulés que tout était prêt pour nous convertir de force à l'islam. Bien que les Arméniens de la région de Haymana aient déjà été rassemblés, Stanoze n'était pas encore informée des événements.

Ce n'est que lorsque des rumeurs commencèrent à circuler que mon oncle, accompagné de son fils Garabed et de Khodja Antréas (venu voir son propre fils), arriva. Sur leur route, ils avaient trouvé tous les moulins vides et nous demandèrent où étaient passés les hommes. Nous leur répondîmes que les gendarmes les avaient tous emmenés à Haymana.



Premier rang, de gauche à droite : Odjo Sinabian, Mme Armaghanian, décédée à Valence, et son fils Maurice Sinabian.

Deuxième rang : M et Mme Mariam et David Sinabian, Mme Gadar Tchobanian, née Sinabian.

Comprenant le danger qui nous menaçait, mon oncle nous emmena immédiatement et nous reprîmes la route. Le soir, nous arrivâmes à un moulin dépendant de Stanoze, où les meuniers avaient du mal à croire à ce qui s'était passé, car ils n'avaient pas encore été inquiétés.

Bien que nous soyons rentrés sains et saufs à la maison, l'angoisse nous habitait. La population, informée de ces événements, fut saisie de panique : que pouvions-nous faire ?

Nous étions en août ; le tour de Stanoze allait venir. Avec mes frères, nous nous réfugiâmes à Gedradz Kar en attendant que le danger passe, mais tous les hommes de Stanoze avaient déjà été emmenés.

Les années passèrent, la guerre prit fin, et les foyers détruits commencèrent à être reconstruits. Celui qu'on appelait Hassan, réputé mauvais, se mit à flatter, mais avec l'installation du mouvement nationaliste à Ankara, il releva de nouveau la tête. En opposition à un certain Deli Agha, des intrigues commencèrent à se tramer entre eux, mais c'était l'Arménien qui en subissait les conséquences.

En mars 1921, de nombreux compatriotes furent déportés comme suspects. On emprisonna Vartan Tchavouch, Mme Annigie Baghladjian, Mme Negdar Turkménian et Hagop Toumayan, accusés de connaître des caches d'armes inexistantes.

C'est à cette époque que, une nuit, alors que nous rentrions du quartier supérieur avec mon cousin Garabed, nous fûmes arrêtés et conduits en prison.

Durant la nuit, comme chaque nuit, nous entendîmes les cris de douleur de ces malheureux soumis à la torture, et nous craignîmes de subir le même sort ; nous ne fermâmes pas l'œil. Cette nuit-là, Hassan se trouvait aussi là. Ayant appris notre présence, il demanda qui nous étions et promit de venir le dernier jour pour nous faire libérer.

Ayant appris notre arrestation, les nôtres demandèrent à Deli Agha d'intervenir. Celui-ci vint tôt le matin et nous fit libérer. Mais Hassan, estimant que son honneur avait été bafoué, exigea de nous un pot-de-vin de cent pièces d'or. Contraints, nous payâmes cette somme. En même temps, ayant atteint l'âge du service militaire, je quittai Stanoze.

J'effectuai mon service militaire à Erzurum jusqu'à la fin de la guerre gréco-turque. En 1923, je fus libéré, mais n'ayant pas le droit de rentrer chez moi, je me rendis à Constantinople où, ayant rejoint ma famille, nous partîmes pour la France en 1925.

Ainsi prit fin notre errance, et nous commençâmes une nouvelle vie sous la protection hospitalière de la France.

Paris, 1968

SOUVENIRS DE KLÉMÈS DER TOUMAYAN

Hadji Raphaël Der Toumayan



Klémès Der Toumayan, petit-fils de prêtre

Fils du prêtre Der Touma, Hadji Raphaël était né à Stanoze. Il appartenait à la communauté évangélique locale.

Il était connu tant des Turcs que des Arméniens comme un homme pieux et d'une probité irréprochable. Il possédait une grande expérience en médecine et en médecine vétérinaire, qu'il mettait au service de tous avec dévouement.

Lorsque, durant les sombres jours de la déportation, les habitants de Stanoze furent conduits vers Ankara, les évangéliques, pour certaines raisons, furent séparés puis renvoyés à Stanoze, où ils restèrent quelque temps.

Par la suite, ils furent de nouveau convoqués par les autorités, qui leur proposèrent d'embrasser l'islam, en échange de passeports allemands. Mais le refus fut immédiat et catégorique.

À la suite de cela, les évangéliques furent massacrés dans un lieu situé à environ huit kilomètres de Stanoze, et leurs corps furent jetés dans une fosse profonde. Parmi eux, Hadji Raphaël partagea le sort de ses compatriotes bien-aimés.

Selon le témoignage d'un des bourreaux turcs, mon père Raphaël fut massacré avec une extrême cruauté. S'adressant à mon frère, il aurait déclaré :

« Hé, Hagop, c'est moi qui ai tué ton père ; parmi tous, c'est lui qui est mort de la manière la plus atroce. »

Finalement, les Turcs de Stanoze ne surent pas apprécier Hadji Raphaël, ce médecin (« hekim ») qui les avait servis avec un dévouement total.

Que la mémoire des martyrs soit bénie à jamais, et que leurs âmes soient jugées dignes du saint royaume céleste.



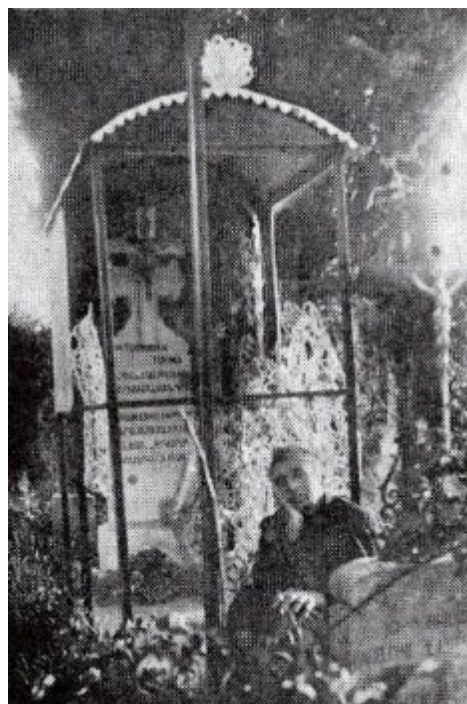
Hadji Raphaël Der Toumayan (Hekim), fils du prêtre Der Touma de Stanoze, qui servit Arméniens et Turcs avec un esprit sincère et désintéressé



Mme Houpsie Der Toumayan, née Sinanian



Toma Der Toumayan, issu d'une famille Stanozien, âgé de 9 ans ; victime du bombardement de la Seconde Guerre mondiale près de Paris



Srpouhi, épouse de Hadji Raphaël, pleurant sur la tombe du fils de Hadji Raphaël Der Toumayan, le Hekim ; 15 août 1925



Photographie de mariage d'Aghavni, fille des Stanoziens M et Mme Klémès Der Toumayan.

Premier rang, de gauche à droite : le père et la mère Boranian, beaux-parents ; M et Mme Hovhannès Boranian, les jeunes mariés.

Rang arrière, de gauche à droite : Sophie, Nounig, Noémi, Negdar, Marie, Klémès, Houpsie, de la famille Der Toumayan, ainsi que Jaco, Beniamin, Ruth Boranian, musiciens, Hagop Der Toumayan et Haroutioun Odian

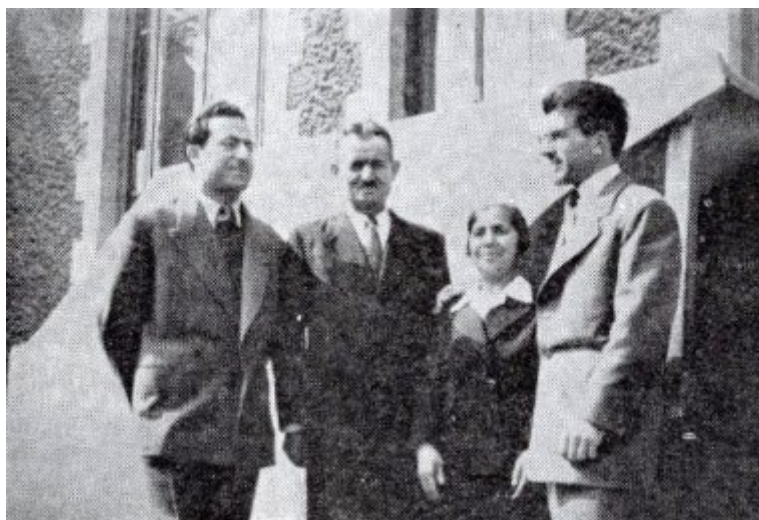


Haroutioun Odian, Paris

RÉDIGÉ PAR LE COMPATRIOTE GARABED KISIAN

Par quelques lignes de souvenirs, je souhaite participer à ce livre d'histoire des Arméniens de Stanoze.

Mon père, Hovhannès Kisian, originaire et habitant de Stanoze, après avoir accompli son service militaire dans l'armée ottomane de 1914 à 1918, avait obtenu une permission de convalescence. Mais à peine s'était-il éloigné de quelques kilomètres de son unité qu'il fut arrêté. On lui confisqua son permis et il fut immédiatement déporté dans la région de Konya, en un lieu appelé In-Evi, qui n'était autre qu'une étable où des milliers de déportés arméniens et grecs luttaient contre la mort.



Au centre du groupe : Garabed Kisian ; son épouse Mariam, née Daghlilian ; ses fils : à gauche Hovhannès, ingénieur, et à droite Misak, médecin du sport à l'hôpital de Paris

Face à la mort, mon père Hovhannès, loin de se laisser abattre, s'évada un soir de cet enfer et prit la direction d'une rivière voisine. Alors qu'il poursuivait sa fuite, rempli d'angoisse et d'incertitude, vers l'inconnu, il aperçut soudain un moulin construit au bord de l'eau. Pour échapper à la mort par la faim, il eut le courage d'y entrer.

Et là, quel miracle : le meunier était Klémès Soudourents, originaire lui aussi de Stanoze, à qui mon père avait autrefois rendu de nombreux services.

Ce meunier, Klémès, était alors un agent mandaté par l'État ottoman. Il prit immédiatement soin de mon père, se souvenant avec reconnaissance des liens d'amitié d'autrefois à Stanoze. Il le confia à ses muletiers, qui le ramenèrent sain et sauf à Stanoze.

Quant à moi, après des années passées à chercher mon père et à errer, lorsque je revins à Stanoze sans espoir, je le retrouvai là, à ma grande surprise.

Mais hélas, mon père, brisé par les souffrances, mourut peu de temps après.



Kevork Daghljan, violoniste issu d'une famille Stanozien, en Arménie

Moi-même, avec mon épouse Mariam et mon fils aîné Misak, après une longue errance à travers Çorum, Samsun, Athènes et divers autres lieux, nous arrivâmes en France en 1926, puis nous nous installâmes finalement à Paris en 1928.

La mémoire bénie de mon père me rappelle toujours cette parole de Salomon le Sage : « Jette ton pain sur les eaux, car avec le temps tu le retrouveras. »

Nous présentons ci-dessous un poème d'un compatriote originaire de Stanoze, M. H. Kassabian :

Hymne aux compatriotes martyrs et victimes des bombardements

Vous, étoiles scintillant au firmament,
Lampes vacillantes héritées de nos ancêtres,
Vous avez semé des graines fécondes, bâti des foyers arméniens,
Et un jour, des bombes à l'odeur de mort vous ont arraché la vie —
Vous êtes devenus martyrs, vous, enfants de la lignée de Haïk.

Vous étiez orphelins déjà, et vous avez laissé des orphelins,
Vous nous avez légué des boutons de rose encore frais, semblables à Vartan,
Déjà orphelins du Grand Cataclysme, sur les rives de l'exil,
Vous êtes devenus victimes d'un destin noir et impitoyable,
Brûlés vifs, innocemment, dans ce massacre dévastateur.

Nous aussi, comme vous, orphelins et orphelines,
Nous venons nous incliner devant vos tertres funéraires,
En proclamant : Respect à vous, doux parents, frères et sœurs,
Que votre mémoire demeure vive, flamme inextinguible dans nos cœurs,
Et que nous semions sur vos tombes des fleurs immortelles au parfum d'encens.

M. H. KASSABIAN



Familles Margossian et Simonian, Stanoziens résidant à Ankara ; photographie de groupe prise au bord de la rivière, dans les vignobles de Stanoze.



Familles Gondjiguan et Simonian, Stanoziens résidant à Ankara ; photographie de groupe prise à l'occasion d'un mariage.



M et Mme Krikor et Annig HadjiTanielian, l'un
des initiateurs de cet ouvrage — Paris



Garabed Sarafian, né à Stanoze, excellent turcophone et comptable ; il
occupa longtemps des fonctions de trésorier auprès des
administrations de Sivrihisar, Nallıhan et Mihaliççık. Il mourut en
déportation



Soldats Stanoziens dans l'armée républicaine turque. De gauche à droite : Dikran Margossian, Margos Margossian, Bedros Simonian



Photographie prise près de la Fontaine basse de Stanoze : Hovhannès Sarafian, sa sœur Nevart Kahvédjian, son épouse Élisabeth Sarafian, ainsi que Marie, épouse de Hrant Kiremitdjian de Stanoze, et leur fille



Arsèn Daghljan, étudiant à Césarée, martyrisé en 1915

SOUVENIRS DU COMPATRIOTE KEVORK KABZÉMALIAN

L'un de nos compatriotes âgés, Kevork Kabzémalian, nous a transmis le récit suivant, concernant un événement survenu avant 1900, ainsi que diverses informations :

À cette époque, à Ankara, cinq héros hunchakians³⁹ originaires de Gürün furent pendus : Tchello, Toros, Jirair, Gülbenk et Miridjan. La charge de prélat à Ankara était alors assurée par le vartabed supérieur Yéghiché Kalfayan.

Ce groupe de cinq *fedayis*⁴⁰ avait semé la terreur dans toute la région d'Ankara : aucun Turc n'osait proférer des insultes contre un Arménien sans être puni. Ma grand-mère, Sara Hada, racontait comment ils attaquaient et pillaient de nombreux courriers officiels et leurs convois, puis distribuaient indistinctement le butin et les pièces d'or aux pauvres, arméniens comme turcs.

Lorsqu'on apprenait qu'une expédition du groupe de Tchello visait une localité, tous s'en réjouissaient. Ces *fedayis* avaient choisi comme terrain d'action Yozgat, Césarée, Mancusun, Everek, Stanoze et de nombreuses autres villes à forte population arménienne.

Un jour, Gülbenk, âgé de 17 ans — le plus agile des jeunes du groupe — arriva déguisé à Stanoze et frappa à la porte de notre maison, sur instruction spéciale du groupe, afin de savoir si les Arméniens y subissaient des persécutions.

Ma grand-mère, Sara Hada, voyant ce jeune *fedayi* au beau visage et plein de vivacité, se mit à l'interroger pour en apprendre davantage sur les exploits du groupe de Tchello.

Gülbenk, jeune homme courageux aux yeux étincelants, se mit alors à raconter un à un leurs actes contre le despotisme turc, récits qui suscitaient l'admiration et l'émerveillement de tous ceux qui les entendaient.

Ma grand-mère lui demanda pourquoi, à un âge si tendre, il s'engageait dans des activités politiques, alors qu'il aurait pu rester sous la protection de ses parents, se former et les aider, au lieu de risquer ainsi sa vie et son avenir.

Le courageux Gülbenk répondit avec fougue et émotion :

³⁹ Le Parti social-démocrate Hunchakian (fondé en 1887 à Genève) est l'un des premiers partis révolutionnaires arméniens. Il milite pour l'émancipation des Arméniens de l'Empire ottoman, combinant idéologie socialiste et lutte nationale, et organise notamment des actions de résistance armée.

⁴⁰ Terme désignant des combattants volontaires arméniens engagés dans la résistance contre les persécutions ottomanes à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Souvent organisés en petits groupes mobiles, ils assuraient la protection des populations arméniennes et menaient des actions de guérilla.

« Non, ma mère, non, vous vous trompez. Certes je suis jeune, mais la tâche qui m'attend est grande et mon devoir est noble. Peu importe si je meurs, pourvu que je puisse apporter ma part à la libération de mon peuple du joug du Sultan Rouge⁴¹. Notre devise est : la mort ou la liberté. »

Ma grand-mère, en embrassant son visage avec émotion, lui dit en soupirant :

« Viens, mon enfant, ne pars pas, reste à Stanoze, nous prendrons soin de toi comme de notre propre fils. »

Gülbenk, profondément reconnaissant, répondit :

« Ma mère, mon devoir est très sérieux ; je dois l'accomplir pleinement, sinon je serai responsable devant mon groupe. J'ai juré de lutter jusqu'au bout contre ce monstre sanguinaire, le Sultan, qui a imposé à notre peuple le joug de l'esclavage. »

À ce moment-là, à la suite d'une légère maladie, Gülbenk resta quelque temps chez nous et fut soigné par mes parents.

Dans le même temps, le vartabed supérieur Yéghiché, en visite diocésaine, logeait également chez nous. Gülbenk, s'adressant à ma grand-mère, lui dit :

« Sara Dudu, tu sais bien que ce monstre — ce vartabed — ne cesse de poursuivre notre groupe et cherche à nous noyer dans un verre d'eau. Cet individu est l'agent et le bras droit d'Hamid. Sache qu'un jour, il nous trahira. »

Quelques mois plus tard, le groupe de Tchello tomba dans un piège tendu par des espions et fut enfermé dans la prison d'Ankara.

Le vartabed avait atteint son objectif, puisque les héros avaient été arrêtés et jetés en prison, et lui-même avait été récompensé par une décoration hamidienne.

En prison, les cinq *fedayis* s'efforcèrent de creuser un tunnel afin de s'évader et de poursuivre leurs exploits. Mais, par malheur, leur secret fut découvert, et ils furent soumis à un procès spécial. Aucune supplication ni défense ne leur fut utile, pas même l'intervention du Patriarcat auprès de la Sublime Porte, car les autorités retardèrent perfidement la notification de la commutation de leur peine.

Ainsi, nos vaillants héros furent conduits sur la place de Tahta Kalé, où cinq potences les attendaient.

D'un côté, les bourreaux graissaient les cordes ; de l'autre, un prêtre arménien administrait la Sainte Communion aux condamnés. Le chef des bourreaux leur ordonna de prononcer leurs dernières paroles.

Le bourreau s'approcha de Toros pour lui passer la corde au cou. Toros, grave mais fier, s'écria :

⁴¹ Surnom donné au sultan ottoman Abdülhamid II (r. 1876–1909), en raison des massacres d'Arméniens perpétrés sous son règne (notamment les massacres hamidiens de 1894–1896). Dans les sources arméniennes, il incarne la tyrannie et l'oppression.

« Ce n'est pas nécessaire. Nous pouvons nous-mêmes passer la corde du condamné autour de notre cou. Mais sachez que nous sommes innocents, combattants pour la justice et l'égalité, tandis que vous n'êtes que des bourreaux, des misérables, des parasites ! »

Et, lançant mille imprécations contre le Sultan et ses satellites, il fracassa d'un coup le tabouret sous ses pieds sur la tête du bourreau, le tuant sur le coup, puis, souriant, se livra à la volonté de ses exécuteurs.

Ses compagnons connurent le même sort en montant à la potence.

Le vartabed Yéghiché aurait pu sauver ces héros s'il l'avait voulu, mais il refusa cette grâce afin de ne pas encourir le mécontentement du sultan Abdülhamid.

Les bardes arméniens chantèrent longtemps le chant suivant, que Toros aurait composé au moment où leur condamnation à mort fut prononcée :

*Les lumières d'Ankara brillent,
Le bourreau meurtrier graisse les cordes.
Je suis sorti d'Ankara sain et sauf,
Mais au pied de l'échafaud, le cataclysme éclate.
Dites à ma mère de ne pas monter sur le toit,
Qu'elle n'attende pas sur la route en disant : « Toros reviendra ».
Qu'elle ne mette pas la ceinture à mon pantalon de drap,
Ah, mon trésor, que ma grand-mère ne l'apprenne pas.⁴²*

Ces quatrains nous sont parvenus de manière fragmentaire, de même que ce récit et l'accusation portée contre le vartabed Yéghiché ; nous ignorons dans quelle mesure ils correspondent à la réalité.

Dans l'ouvrage historique de Toumdikian, on lit ce qui suit :

« Dans les années 1890, le militant hunchakian Jirair, parmi les villages arméniens de Yozgat, visitait aussi secrètement Toumdik, comme d'autres combattants hunchakians — Toros, Gülbenk, Miridjan et peut-être Tchello. Leur entrée dans le village fut signalée, et les Turcs les poursuivirent. Les *fedayis* quittèrent le village sains et saufs, mais quelques heures plus tard, en traversant le pont menant à Çıhrılı Çukur, ils furent arrêtés par la police, conduits à Toumdik, puis emmenés à Ankara où ils furent pendus. »

Le fait que la dénonciation de ces cinq *fedayis* arméniens aux autorités turques ait été attribuée au vartabed supérieur Yéghiché Kalfayan nous amène à donner ici quelques précisions sur certaines de ses activités.

⁴² Le chant est donné dans l'original en turc transcrit en alphabet arménien. Il est ici traduit en français.

Bien qu'il eût exercé pendant de longues années la charge de prélat à Ankara, il n'y avait pas acquis une bonne réputation dans son diocèse. C'est pourquoi, lors de la proclamation de la Constitution, il ne put continuer à exercer ses fonctions et se rendit à Constantinople.

Ayant pris possession des richesses du monastère Sainte-Mère-de-Dieu d'Ankara, il menait une vie capricieuse et égoïste ; allant jusqu'à dépouiller les orphelins de leurs droits légitimes, il avait oublié toute compassion et toute conscience, s'abandonnant à l'ambition et au luxe. Plus encore : il se comportait comme un véritable dictateur officieux.

Au début de l'année 1919, le vartabed supérieur Yéghiché fut de nouveau appelé à la tête du diocèse d'Ankara. Peut-être espérait-il y retrouver son ancienne opulence, mais il fut déçu. Peu de temps après, il abandonna son poste et retourna à Constantinople.

En 1920, je me trouvais moi aussi à Constantinople, et un jour j'eus l'occasion de le rencontrer. Il se promenait sur les trottoirs d'Üsküdar, cette fois complètement amaigri, épuisé et vieilli.

Je m'approchai de lui, le saluai et lui dis :

« Mon Père, me reconnaissez-vous ? J'ai eu l'occasion de vous connaître de près lorsque vous aviez visité Stanoze en 1905 et que vous aviez été reçu dans notre maison — celle de Kévork Effendi Kabzémalian. À l'époque, je n'étais qu'un garçon d'à peine dix ans. »

— « Non, mon enfant, je ne te reconnais pas. D'ailleurs, ma vue a faibli avec l'âge », répondit le vartabed.

— « Bien, mon Père, où étiez-vous jusqu'à présent ? », lui demandai-je.

— « J'étais à Ankara, où j'avais pris la direction du monastère. »

— « Alors pourquoi avez-vous abandonné votre fonction et votre troupeau pour fuir jusqu'ici ? N'aurait-il pas été préférable de rester auprès de votre peuple, sans défense et sans force, ces survivants décimés par les massacres et les déportations, livrés aux mains de voisins barbares, incapables de résister sans pasteur aux nouvelles menaces de persécution et de massacre ? »

Cette conversation eut lieu au moment même où le vartabed achetait un œuf. Pris de compassion, je lui demandai :

« Mon Père, pourquoi n'achetez-vous qu'un seul œuf ? Vivez-vous donc dans une si grande misère ? Que sont devenus les poules et les œufs du monastère, les vaches, le lait et le yaourt ? N'avez-vous pas pu emporter les richesses qui étaient à votre disposition ? »

Aussitôt, son visage changea de couleur et une sueur froide apparut sur son front ; les mains tremblantes, il semblait pleurer la gloire passée qu'il n'avait pas su apprécier à sa juste valeur.

En 1909, le vartabed supérieur Yéghiché Kalfayan fut remplacé par le vartabed supérieur Papgèn Gülésérian, qui consacra des années à sauver le monastère de la ruine et à le rendre autonome. Il fut

davantage un érudit qu'un pasteur, et entreprit le catalogage des manuscrits et des Évangiles conservés dans les églises et monastères de la région.

En 1913, il nomma comme remplaçant le pasteur de Stanoze, le prêtre Der Khorèn Avakian Daghljan, puis se retira.

Der Khorèn se révéla être un pasteur courageux et s'efforça de défendre les droits de la population auprès des autorités locales, comme il l'avait déjà fait auparavant.

L'épisode suivant montre bien la sagesse pratique et le patriotisme de Der Khorèn.

Lorsque le vartabed supérieur Yéghiché était prélat d'Ankara, il avait gagné la confiance du gouvernement ottoman, ce qui s'avéra d'une grande utilité dans l'affaire suivante.

Un jour, à propos des impôts et des corvées obligatoires pour la construction des routes, un différend surgit : deux habitants de Stanoze, Takvor Karageuzian et Haroutioun Soghomonian, furent battus puis jetés en prison de manière arbitraire, alors même qu'ils avaient légalement payé des remplaçants pour s'acquitter de ces obligations, et n'auraient donc pas dû être contraints aux travaux publics.

Der Khorèn, bien versé dans les lois et capable de défendre les siens, se rendit aussitôt auprès du *kaymakam* (sous-préfet) pour demander des explications. Face au refus de celui-ci, il se hâta de partir pour Ankara où, grâce à l'intercession du vartabed supérieur Yéghiché, il obtint une audience auprès du gouverneur et plaida la cause comme il se devait.

Le résultat fut tel que, avant même son retour à Stanoze, le *kaymakam* fut destitué de ses fonctions. Cette victoire mit un frein aux abus et aux pratiques arbitraires des autorités turques dans la région.

L'un des secrets de la réussite de Der Khorèn résidait également dans sa parfaite maîtrise de la langue turque. Dans les milieux officiels, lors des réunions solennelles, il défendait toujours la cause des Arméniens lorsque des fonctionnaires turcs tentaient, par des subtilités ou des ambiguïtés linguistiques, de déformer les droits du peuple.

Même des religieux musulmans, durant les déportations, lui proposèrent de se convertir et de servir comme *hodja* (dignitaire religieux musulman) turc.

GALATIE ET SON DIOCÈSE

La Galatie, avec son monastère Sainte-Mère-de-Dieu, était un centre épiscopal dont l'autorité s'étendait juridiquement sur les provinces de Galatie, de Konya et de Kastamonu.

Stanoze, après Sivrihisar, était l'un des principaux centres du diocèse et relevait d'Ankara.

Nous donnons ci-dessous une partie de la liste des prélats de ce diocèse, ainsi que quelques informations complémentaires :

« En 1883, après la destitution de l'évêque Arisdaguès, lui succéda comme administrateur du diocèse de Galatie le vartabed Kevork Rousdjouklian. Celui-ci nous fournit de brèves informations sur la population arménienne du diocèse, la situation des villes et divers aspects de la vie locale :

« Le diocèse de Galatie comprenait trois gouvernorats : Galatie, Konya et Kastamonu.

« En Galatie, on comptait 150 foyers arméniens apostoliques et 2000 foyers catholiques.

Stanoze — à 6 heures de distance, 400 foyers dont 100 protestants⁴³ ; il n'y avait ni école ni prêtre.

Nallıhan — à 27 heures, 150 foyers arméniens

Sivrihisar — à 24 heures, 900 foyers arméniens

Kalaïdjik — à 10 heures, 120 foyers arméniens

Çankırı — à 14 heures, 25 foyers arméniens

Maden — à 20 heures, 20 foyers arméniens

« Le monastère Sainte-Mère-de-Dieu se trouve à une demi-heure de la ville et possède 1200 arpents de terres bien irriguées et fertiles. Bien exploitées, elles pourraient rapporter annuellement de 20 000 à 25 000 *tahégans*⁴⁴.

« Les biens précieux du monastère ainsi que les objets en argent avaient été confiés, sous divers prétextes, à des particuliers dont l'identité restait inconnue. »

Nous ne savons pas dans quelle mesure l'affirmation selon laquelle Stanoze ne possédait « ni école ni prêtre » est exacte. Nos pères — nés entre 1870 et 1875 — savaient lire et écrire, et en 1883 ils étaient en âge de fréquenter l'école. Le père Guiragos, prêtre, ainsi que le révérend Hagop Daghlıan avaient déjà, avant même l'ordination de Hagop Calfa Adjémian et du l'archiprêtre Khorèn, formé à Stanoze des élèves aptes à poursuivre des études secondaires, et cela durant cette période et les années suivantes (jusqu'en 1900).

Les statistiques des écoles nationales établies par le Patriarcat de Constantinople en 1834 montrent qu'Ankara et Stanoze possédaient des écoles, et que dans cette dernière enseignaient des maîtres originaires de Stanoze ; certains enseignaient également dans les établissements d'Ankara.

⁴³ En 1915, Stanoze comptait 800 foyers, dont 200 protestants (*note du texte original*).

⁴⁴ Unité monétaire ancienne.

Durant ces périodes, les familles Daghlïan et Adjémïan, suivant l'exemple de leurs ancêtres, avaient appris à soutenir activement l'école et l'Église. Dans le même temps (1800–1890), exercèrent comme pasteurs les prêtres Der Guiragos, Der Garabed Sinabian, Der Touma et Der Hagop.

Il est possible que le diocèse de Galatie ait été fondé à l'époque du sultan Bayezid Yıldırım et de Tamerlan.

Nous reproduisons ci-dessous, d'après l'Histoire de Sivrihisar, une liste de supérieurs du monastère :

« L'archevêque Hovsèp en 1441

L'évêque Nersès en 1447

L'évêque Nikoghayos en 1469

L'évêque Sarkis en 1475

« Selon une note, le restaurateur du monastère fut l'évêque Nersès ; celui qui le rénova, l'évêque Nikoghayos ; et celui qui le développa, l'évêque Sarkis. La liste des ecclésiastiques se poursuit ainsi, composée pour la plupart d'évêques et d'archevêques.

« En 1648, nous rencontrons le nom du vartabed Minas de Tokat, disciple du catholicos Philippe d'Etchmiadzine. À son sujet, nous lisons :

« Le vartabed Minas écrit dans ses notes de 1648 que le monastère était laissé à l'abandon et que les objets liturgiques avaient été mis en gage. Les Grecs proposaient de les racheter, mais il entreprit immédiatement une collecte de fonds, tant au centre que dans les diocèses, grâce à laquelle non seulement les dettes furent acquittées, mais encore, avec un surplus de 4000 *quruches*, le monastère fut restauré.

« Vers 1647–1649, le catholicos Philippe d'Etchmiadzine, venu à Ankara, l'ordonna évêque en reconnaissance de son œuvre.

« Selon une tradition, le monastère appartenait auparavant aux Grecs. Lors d'une fête du monastère, ceux-ci, ayant trop bu et manquant de vin, demandèrent aux Arméniens de leur en fournir. Ces derniers acceptèrent à condition que le monastère leur soit cédé par un acte officiel signé par le métropolite.

« Pour la période 1900–1909, nous trouvons le nom du vartabed supérieur Yéghiché Kalfayan ; pour 1909–1913, celui du vartabed supérieur Papgen Güleserian (futur catholicos du siège de Cilicie à Antélias) ; puis de nouveau, en 1919–1920, celui de Yéghiché, après quoi, avec le départ des Arméniens, l'existence du diocèse d'Ankara prend fin.

« Parmi ces prélats, certains ont administré le monastère avec conscience, se consacrant à son embellissement tout en faisant preuve de sollicitude envers les fidèles du diocèse. Malheureusement,

il s'en est trouvé d'autres qui, poursuivant leurs intérêts personnels, ont dilapidé les biens du monastère en s'abandonnant aux plaisirs.

« Parmi les ecclésiastiques intègres, nous mentionnons le vartabed supérieur Papgen Güleserian. Lorsqu'il prit en charge le monastère en 1909, celui-ci était presque en ruine. En cinq années de service, au prix d'efforts et de sacrifices considérables, il le sauva de cet état misérable. Son successeur, Der Khorèn, servit dans le même esprit jusqu'à l'année funeste de 1915.

« Durant ces jours sombres, le monastère fut entièrement pillé par les autorités turques, et les objets en or et en argent furent transformés en bijoux. »



Ces lettres ont été adressées par nos compatriotes établis au Canada, au nom de Hovhannès Sarafian ; d'Arménie, par Krikor Kabzémalian ; de Bulgarie, par Kevork Kabzémalian et Kevork Aslanian ; ainsi que des textes en dialecte de Stanoze, des formes de conversation et des récits, au nom du collecteur de ce volume, M. Garabed Terzian. Nous sommes heureux d'en mentionner ici quelques extraits, comme autant de fragments de notre terre natale.

Hovhannès Sarafian

Cher cousin,

Je m'empresse de répondre à votre circulaire datée du 12 octobre. Cette très belle et mémorable initiative que vous avez entreprise rencontrera sans aucun doute l'estime de tous les compatriotes dispersés aux quatre coins du monde. Nous souhaitons plein succès à tous ceux qui ont pris part à cette œuvre et qui la soutiennent.

Bien que nous aurions vivement souhaité vous être utiles, malheureusement nous ne nous souvenons de rien du passé.

Nous vous envoyons ci-joint une somme de 40 dollars, de la part de ma sœur Marie et de moi-même, en signe d'encouragement à votre si noble entreprise.

En renouvelant nos vœux sincères de réussite et dans l'espoir de pouvoir bientôt profiter de cet ouvrage historique,

Nous vous prions de croire à nos sentiments dévoués,

Marie et Guiragos Sarafian

Montréal, 30-11-1967

Cher compatriote,

M. Hovhannès Sarafian,

C'est avec une immense joie que j'ai reçu et lu votre appel, dans lequel vous invitez à envoyer notes ou souvenirs. Encouragé par cet appel, j'ose écrire ces longues lignes.

Moi, Hagop Karageuzian, je suis né à Stanoze en 1921, fils de David Karageuzian et petit-fils d'Akabi Karageuzian. Je ne garde aucun souvenir de Stanoze, car je n'avais que quatre ans lorsque nous avons émigré à Constantinople. Ma mère, Hripsimé, est morte jeune, lorsque j'avais dix ans.

J'ai fait mes études au Lycée Mékhitariste de Constantinople, puis, après l'obtention de mon diplôme, j'ai poursuivi à la faculté de médecine de l'université d'Istanbul, dont je suis sorti diplômé en 1947. Après mon service militaire, je me suis spécialisé dans les maladies pulmonaires, et j'ai obtenu mon certificat de spécialisation au sanatorium de Heybeliada en 1954.

Après deux années de service à l'hôpital national Saint-Sauveur (hôpital arménien), j'ai émigré en 1956 à Montréal, au Canada, où, conformément aux exigences locales, j'ai obtenu mon diplôme médical canadien en passant les examens nécessaires. J'exerce actuellement comme médecin adjoint à l'hôpital Saint-Agathe Laurentian Chest Hospital.

Je me suis marié alors que j'étais encore étudiant et j'ai deux enfants : une fille mariée, qui a elle-même un enfant, et un fils de vingt ans qui poursuit encore ses études.

Mes souvenirs de Stanoze — En 1947, dans le cadre de mon service militaire, j'eus l'occasion de visiter Stanoze. Il ne restait que quelques familles : Hrant et Hani Kiremitdjian, ainsi que les fils des Paroumchian. Si je dis que Stanoze était presque réduit à un amas de ruines, je n'exagère pas. En dehors des habitations de ces Arméniens, il ne subsistait que quelques maisons à moitié effondrées, où s'étaient installés des réfugiés tsiganes.

Des deux côtés de la colline, on pouvait clairement distinguer les ruines des églises, dont quelques colonnes restaient encore debout. La seule maison restée en bon état était celle des Kabzémalian, utilisée comme poste de police. Le temple protestant servait de bâtiment scolaire. Mais nous apprenons qu'aujourd'hui même ces constructions ont été détruites et que leurs pierres ont été transportées pour construire le village de Yeni Kent.

Au cours de cette visite, rappelons l'épisode suivant :

Je demandai au gardien de l'école s'il était possible de visiter l'intérieur. (Le gardien était un homme de plus de 90 ans, qui avait vécu là et connu les beaux jours des Arméniens.) Impressionné par l'uniforme d'officier que je portais, il m'introduisit sans la moindre hésitation, sans se douter que j'étais Arménien, et me dit :

— Beyim, ce bâtiment était le temple des protestants arméniens. Du temps des Arméniens, cette ville valait la peine d'être vue : il n'y avait pas de telles ruines, bien au contraire, les constructions se développaient. Il y avait une industrie de tissage appelée *sof*, propre à cette ville. Après le départ des Arméniens, tout a disparu ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un village mort.

Ensuite, je parcourus les immenses rochers situés hors du village, ainsi que les cavernes qui s'y trouvaient. Autrefois, fuyant les dangers des incursions, la population s'y réfugiait.

Je visitai aussi les tombes de mes ancêtres, qui étaient presque détruites. Sur les pierres tombales dispersées çà et là, on pouvait encore lire les noms de familles arméniennes connues, témoignage d'un passé autrefois glorieux. Mais aujourd'hui, même ces traces ont sans doute disparu, comme les autres vestiges.

J'avais beaucoup entendu parler de Stanoze par ma grand-mère ; entre autres, elle racontait l'histoire d'un Turc monstrueux nommé Hassan. Lors de cette visite, nous fûmes reçus chez son fils

Ali. Celui-ci, ancien ami du fils de ma tante, était devenu une sorte d'agha ; il avait deux femmes, qui vivaient en bonne entente sous le même toit.

Ma visite à Stanoze, patrie de mes ancêtres et aussi mon lieu de naissance, fut la première et la dernière. Le lendemain, nous quittâmes le village, en regardant sans cesse derrière nous et en essayant d'imaginer, dans mon esprit, combien cet endroit avait dû être beau autrefois.

Telles sont mes impressions de Stanoze en ruines.

Je vous souhaite chaleureusement plein succès dans cette entreprise difficile.

Docteur Hagop Karageuzian

UN GESTE DE SOLLICITUDE

Nous rapportons l'épisode suivant en hommage à l'esprit de sollicitude dont fit preuve le docteur Arisdaguès Karakachian envers ses compatriotes.

Le docteur, en tant que médecin-chef militaire à Yeni-Keuy-Birtin d'Erzurum, rendit de grands services aux soldats arméniens travaillant sur la ligne du Decauville dans ces régions.

Parmi ce bataillon de travailleurs, deux Arméniens — l'un originaire de Stanoze, Misak Paradian, l'autre de Tokat, Garabed Mochian — se chargèrent de transporter le corps d'un soldat turc jusqu'à son lieu d'origine, afin d'honorer la dernière volonté du défunt. Sans mesurer les conséquences dangereuses que pouvait entraîner une telle entreprise pour deux Arméniens dans leur situation, ils commencèrent les préparatifs.

À ce moment, heureusement, la nouvelle parvint au docteur Karakachian, qui les fit venir auprès de lui et les exhorta à renoncer à ce projet risqué.

Puis, tout en encourageant leur esprit de service, le docteur prit les dispositions nécessaires pour obtenir une autorisation officielle, et les deux fidèles Arméniens purent ainsi transporter le corps jusqu'au lieu requis.

Aujourd'hui encore, ces hommes se souviennent avec une profonde gratitude et satisfaction du service avisé du docteur Karakachian, grâce auquel leur vie fut épargnée de dangers inutiles au cours de ce pénible voyage.

Rédigé par le compatriote

Hovhannès Sarafian



Dr Karakachian, ancien médecin militaire à Erzurum en 1922 ; réside actuellement à Téhéran



Hovhannès Sarafian, lorsqu'il était employé des chemins de fer à Eskişehir, en 1921

LISTE DES DONATEURS

Paris

Haroutioun Keosséyan — 1000 nouveaux francs

Hovhannès Darakdjian — 1000 nouveaux francs

Kégham Boyadjian — 500 nouveaux francs

Hagop Der Toumayan — 500 nouveaux francs

Hovhannès Sarafian — 500 nouveaux francs

Kevork Hadji Tanielian — 1000 nouveaux francs

Antréas Boyadjian — 300 nouveaux francs

Klémès Der Toumayan — 300 nouveaux francs

Hagop Aliksanian — 200 nouveaux francs

Krikor Hadji Tanielian — 250 nouveaux francs

Garabed Karageuzian — 200 nouveaux francs

Raphaël Kasparian — 200 nouveaux francs

David Kassabian — 100 nouveaux francs

Torkom Türkménian — 100 nouveaux francs

Kevork Toumayan — 100 nouveaux francs

Garabed Keosséyan — 100 nouveaux francs

Klémès Ghazarossian — 100 nouveaux francs

Gabriel Paradian — 100 nouveaux francs

Misak Paradian — 100 nouveaux francs

Khatchig Khatchadourian — 100 nouveaux francs

Famille Aharonian — 100 nouveaux francs

Sarkis Meguerditchian — 100 nouveaux francs

Hovh. Hadji Tanielian — 200 nouveaux francs

Klémès Gondjiguian — 100 nouveaux francs

Klémès Daghlilian — 50 nouveaux francs

Garabed Hadji Tanielian — 50 nouveaux francs

Ohannès Simonian — 50 nouveaux francs

Vahan Demirdjian — 50 nouveaux francs

Vartkès Paradian — 50 nouveaux francs

Stépan Sirounian — 50 nouveaux francs

Meguerditch Zarigian — 50 nouveaux francs

Hagop Ichkhanian — 50 nouveaux francs
Hagop Djerekian — 50 nouveaux francs
Jacques Mouradian — 30 nouveaux francs
Hagop Simonian — 20 nouveaux francs
Krikor Aliksanian — 20 nouveaux francs
Vahan Tcheboukian — 20 nouveaux francs
Klémès Ohannndjian — 20 nouveaux francs
Georges Asadourian — 20 nouveaux francs
Klémès Aliksanian — 5 nouveaux francs
Garabed Kahvédjian — 10 nouveaux francs
Klémès Papazian — 10 nouveaux francs
Khatchig Djerekian — 150 nouveaux francs
Stépan Balabanian — 100 nouveaux francs

Pont-de-Chéruy

Stépan Türkménian — 400 nouveaux francs
Aris Khatchadourian — 250 nouveaux francs
Garabed Tchidémian — 50 nouveaux francs
Klémès Kasparian — 50 nouveaux francs
Sétrag Hadji Stépanian — 35 nouveaux francs
Klémès Aslanian — 30 nouveaux francs
Hagop Tchidémian — 30 nouveaux francs
Hagop Hadji Stépanian — 20 nouveaux francs
Yervant Minasian — 20 nouveaux francs
Hovhannès Aharonian — 20 nouveaux francs
Klémès Kassabian — 15 nouveaux francs
Garabed Simonian — 15 nouveaux francs
Roupèn Tchakerian — 20 nouveaux francs
Krikor Momdjian — 10 nouveaux francs
Sarkis Melikian — 10 nouveaux francs
Essam Soultanian — 10 nouveaux francs
Hagop Meguerian — 10 nouveaux francs
Hagop Simonian — 10 nouveaux francs
Srpouhi Yalnizian — 10 nouveaux francs

David Sarafian — 5 nouveaux francs

Valence

Garabed Terzian — 200 nouveaux francs

Bedros Terzian — 100 nouveaux francs

Boghos Haronian — 100 nouveaux francs

Gabriel Sinabian — 10 nouveaux francs

Nourani Mayassian — 50 nouveaux francs

Fils de Gh. Vartabedian — 50 nouveaux francs

Nichan Hagopian — 50 nouveaux francs

Hagop Bédéchian — 50 nouveaux francs

David Sinabian — 50 nouveaux francs

Hovhannès Bédéchian — 50 nouveaux francs

Kevork Sinabian — 20 nouveaux francs

Basil Tütünjian — 10 nouveaux francs

Hovhannès Kabakdjian — 25 nouveaux francs

Krikor Daghljian — 20 nouveaux francs

Hovhannès Gondjiguian — 20 nouveaux francs

Haroutioun Kabakian — 20 nouveaux francs

David Kermelian — 10 nouveaux francs

Haroutioun Selviyan — 10 nouveaux francs

Garabed Kasparian — 40 nouveaux francs

Kevork Darakdjian — 20 nouveaux francs

Klémès Kasparian — 5 nouveaux francs

Kevork Nahabedian — 5 nouveaux francs

Garabed Türkménian — 2 nouveaux francs

La Tour-du-Pin

Garabed Geodéyan (Éguliénts) — 300 nouveaux francs

Stépan Simonian — 30 nouveaux francs

Grenoble

Khorèn Avakian — 250 nouveaux francs

Marseille

Garabed Mehlemdjian — 30 nouveaux francs

Garabed Varterian — 40 nouveaux francs

Haroutioun Mehlemdjian — 20 nouveaux francs

Varvar Daghlilian — 15 nouveaux francs

États-Unis

Mme Alice (O dian) Kasparian — 200 dollars

Canada

Guiragos et Marie Sarafian — 40 dollars

Dr Hagop Karageuzian — 25 dollars

Liste complémentaire des donateurs

Adèle Balabanian — 20 nouveaux francs

Klémès Mouradian — 30 nouveaux francs

Haroutioun Mouradian — 50 nouveaux francs

Gabriel Balabanian — 50 nouveaux francs

Hovhannès Paradian — 50 nouveaux francs

Hovhannès Matéossian — 50 nouveaux francs

David Halodjian — 50 nouveaux francs

Garabed Boyadjian — 50 nouveaux francs

Hovhannès Mouradian — 50 nouveaux francs

Nazareth Kousdjian — 60 nouveaux francs

Guiragos Boyadjian — 100 nouveaux francs

Stépan Balabanian — 100 nouveaux francs

Hovhannès Karageuzian — 100 nouveaux francs

Khatchig Djerekian — 150 nouveaux francs